R. DESJARDINS

Avec les Sénégalais par delà l'Euphrate

CINQUIÈME ÉDITION

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

1925

Prix : 6 fr. 75 c.

AVEC LES SÉNÉGALAIS

PAR

DELÀ L'EUPHRATE

R. DESJARDINS

AVEC LES SÉNÉGALAIS

PAR

DELÀ L'EUPHRATE

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

1925

AU COLONEL ANDREA

en reconnaissant hommage.

Mon Colonel,

Je n'ai jamais oublié que 150 hommes au nombre desquels je me trouvais vous doivent la vie.

C'était en 1920 : depuis des mois, nous étions encerclés par l'ennemi à Tell-Abiad, sur la ligne de Bagdad, par delà l'Euphrate. A cette époque si troublée, les troupes françaises devaient faire face de tous côtés à la fois et on désespérait de tendre la main à notre poste, le plus lointain de tous.

Cependant, vous ne pouviez vous résoudre à abandonner une garnison du cercle que vous commandiez. En dépit de toutes les difficultés, vous réussîtes à constituer un groupe de 1500 hommes. Avec cette troupe réduite, bien que malade et épuisé de fièvre, vous ne craignîtes pas d'entreprendre un raid de 250 kilomètres pour nous dégager. Votre colonne partit de Djerablous escortant à pied trois trains destinés à transporter les blessés, les fuyards arméniens, le matériel : trente ponts démolis, les tranchées de la voie comblées, les rails déboulonnés ne vous empêchèrent pas d'arriver.

Nous quittâmes Tell-Abiad avec vous, et la pour-

suite turque commença. A Kull-Tépé, l'ennemi appuyé par une bonne artillerie espéra un instant détruire notre convoi encombré d'Arméniens, mais, après l'avoir repoussé, nous continuâmes notre marche, retraitant par échelons en combattant. Toutefois, la partie ne semblait pas perdue pour les Kémalistes : leur objectif était d'encercler nos forces dans les défilés sauvages de Karamnas. Nos poursuivants devaient nous pousser dans ces gorges, une autre colonne organisée à Seroudj comptait nous empêcher de sortir de cette nasse bien choisie : l'ennemi pensait nous exterminer là et rééditer le massacre d'Ourfa.

Mais vous aviez deviné la manœuvre et vous demandâtes à tous un effort surhumain pour semer les bataillons turcs d'Harran. Marchant la nuit, le jour sous le soleil torride de juillet, souffrant du manque d'eau, nous ne nous arrêtions que pour combattre les groupes qui tentaient de nous barrer la route. Les guerriers accourus de Seroudj s'éloignèrent intimidés, après avoir bombardé nos avant-gardes. Un matin apparut Arab-Punar, et notre situation s'éclaira.

Ainsi réussit cette expédition audacieuse, décidée par un chef confiant en la valeur de ses troupes et qui voulait coûte que coûte sauver une poignée d'hommes que l'on jugeait depuis longtemps perdus.

Vous me permettrez, mon Colonel, de vous dédier ce journal de campagne, en reconnaissance de ce que vous avez fait pour vos soldats de Tell-Abiad.

R. D.

Août 1924.

AVEC LES SÉNÉGALAIS

PAR DELÀ L'EUPHRATE

PREMIÈRE PARTIE

11 novembre 1919. — Les compagnies des deux bataillons ont reçu un ordre bref :

« Formation en colonne par un. »

Ce n'est pas pour une attaque : nous voilà sur un quai tunisien et nous n'allons aborder que les échelles du transport l'*Itu*.

Tout à l'heure, un petit amiral, sorte de jouet en carton, la face nantie d'une ouate jaunie en son centre par l'abus des cigares, nous a tenu un discours. Sa première phrase a été celle d'un chant révolutionnaire « Braves soldats du 17e ».

Mais nous ne sommes que le 17e Régiment de Tirailleurs sénégalais.

Le mécanisme qui agitait son bras était usé. Son verbe se balançait suivant le rythme solennel cher aux curés de campagne. La force de ses expressions prétendait s'augmenter par le hochement impératif de sa barbe profilée en écume blanche sur la mer d'huile. Sa voix tremblait aux passages présumés pathétiques. Les grandes figures du Devoir, de l'Honneur, de la Bravoure qu'il composa hier en pantoufles au coin de son feu s'agitaient au bord de ses lèvres, évoquant les fresques de Detaille et les affiches de l'emprunt : « Vive monsieur le Maire ! » a crié en sourdine Dumas.

Le dernier geste de l'orateur a été celui de la statue de l'amiral Courbet désignant l'Angleterre, mais lui de son doigt tendu nous indiquait l'Orient...

Enfin, nous embarquons. Les tirailleurs montent en flot continu par les deux échelles de coupée. On croirait voir des dragues ramassant sur le quai la matière humaine pour la jeter dans les flancs de l'*Itu*. Des gradés canalisent le torrent des chéchias vers les profondeurs du navire !

Partant du principe que la matière humaine et, singulièrement, sénégalaise est compressible à merci, nous entassons nos hommes dans les cales obscures. Au fond de ce boyau empuanti

déjà garni d'une double paroi de pieds, de mains, de faces camuses et colères, je n'ai que ces trois bas flancs de dix mètres superposés, pour entasser mes quarante tirailleurs équipés en guerre. Un à un, je les cale, je les bloque côte à côte cependant qu'ils se rebiffent et font le gros dos pour se donner du large. Je chatouille de ma canne les échines qui se cambrent pour les forcer à se détendre. Les uns rient, d'autres protestent avec fureur.

Nos deux mille hommes sont casés; groupés par plats pour le repas. Je suis monté sur le pont. Le général vient nous faire ses adieux : le clairon chargé de l'annoncer, dans son émoi, sonne « à la soupe ». Nous levons l'ancre.

15 novembre. — La mer est toujours magnifique. Nous avons vu le soleil s'abaisser derrière des îlots grecs. Quelques bâtisses sur les rocs qui plongent leurs flancs, à pic, dans la mer. Une rare végétation se cramponne à ces pierres, torturée par le vent. De petites barques dorment au soleil. Ah! la vie solitaire et triste des êtres qui naissent et meurent là! pour qui le monde se borne aux quelques milliers de mètres carrés de leur îlot, où jamais n'aborde un de ces bateaux qui fument aux horizons.

Nos noirs dorment le ventre au soleil ou bavardent la pipe aux dents en crachant dans la mer. Ils sont heureux de ne rien faire. Qu'importe le manque de confort! Pleins d'insouciance ils n'ont qu'une préoccupation : l'heure de la soupe. Groupés au hasard par plats de dix, ils se réunissent selon les races pour manger. Voilà six Bétés picorant au même plat de riz, et deux Malinkés plongeant la cuiller dans une seule gamelle. La sympathie, la politesse qu'on se doit entre « grands frères » et « petits frères » d'un même village, l'exige ainsi.

Mator Fall le Yoloff, un type bien parisien, puisqu'il fut cinq ans réclame du Lion Noir dans la Capitale, a trouvé une embusque magnifique auprès du cuisinier. Je l'entends qui traite dédaigneusement un brave tringlot de « Figure de Machine agricole ». Sojo Obrou, fusil mitrailleur, natif de la côte d'Ivoire, est assis à côté de moi sur une planche. Je dis en lui montrant un groupe d'îles : « Ça, y en a lagune de Grand-Bassam. » Il me désigne en manière de réponse la direction opposée et crache mélancoliquement sur la tête d'un camarade étendu sur le deuxième pont, au-dessous. Devenu soudain d'une agilité excessive, il souffle : « Pardon, mon yeutenant! » saute et disparaît juste à temps pour ne pas être aperçu par la

victime de sa distraction. C'est moi qui essuie un regard furieux.

16 novembre. — Mersina apparaît vers neuf heures; grandit ainsi que les vaisseaux ancrés dans la rade. Des barques dansent chargées de fruits et conduites par des Levantins. Nos Sénégalais ont des murmures de désappointement : « Encore Arabon! Ah ben merdi!! » Mais tout de suite, leur attention se trouve char mée par la façon dont on embarque de grosses chèvres noires destinées aux Indous que nous relevons. Nous devinons enfin pourquoi le Créateur a donné à ces bêtes des cornes recourbées en dedans, si gênantes au combat. C'est pour qu'on puisse les attacher, en grappes de douze, par ces anses naturelles, les soulever à l'aide d'un cric et les déposer en grande célérité dans les cales.

Une petite chaloupe arrive : un matelot dit qu'elle appartenait autrefois à l'ambassade française de Constantinople. Elle s'époumonne aujourd'hui à traîner de grosses feignantes de Mahonnes. Elle crache, tousse et vire en fumant à elle seule comme toute une escadre, cependant qu'à la barre se tient un colosse turc, raidi par le sentiment de son importance. La cambrure de ses reins se casse au moment où le comman-

dant du bord l'invective furieux de son retard et lui annonce une amende de cinq livres « papier ».

Nos deux bataillons coulent peu à peu le long de l'*Itu* et se répandent dans les chaloupes dansantes. Nous abordons les quais de fortune de Mersine et, tout de suite, c'est pour nous le spectacle d'un petit port du Levant envahi de soleil : le marchand de limonade, son tonnelet de verre où dansent des blocs de glace dans un liquide jaune ou violet, la sonnaille de ses gobelets; les cireurs de bottes nantis d'un matériel perfectionné; les étaux en plein vent. Ma compagnie se forme devant l'échoppe d'un coiffeur chez lequel se consomment des gâteaux au miel et des sirops. Tandis que mes tirailleurs se rassemblent, ils conçoivent une vive admiration pour deux vieillards enfouis dans des soies magnifiques et fumant d'énormes narghilés. Leur opinion sur la Cilicie se modifie à l'instant dans un sens favorable.

L'optimisme baisse toutefois en apprenant qu'il faudra camper sous la « guitoün », dans un terrain vague, en dehors de la ville.

Nous montons nos tentes dans une plaine nue où de maigres oliviers se courbent sous le vent. Non loin, mugit la mer. Vers le nord, dans la montagne, des villages dont la couleur se

confond à celle des rocs. Partout autour de nous s'agitent les camps anglais et indous que nous allons relever.

La nuit est tombée, je fume assis sur une caisse de biscuits de conserve et contemple l'alignement parfait des tentes de ma compagnie. Aux flancs d'un fossé, les marmites de chaque escouade fument sur un feu de chardons.

17 novembre. — La brise a cessé; la soirée est idéalement belle. Un chant ardent, monotone, scandé par des centaines de voix, grandit dans la nuit. C'est le « Labour, Corps » egyptien qui rentre du travail. Ces hommes passent devant nous en colonne par quatre, encadrés de gardiens qui manient de longs fouets.

Un muezzin donne de la voix en solo. « Al-lah-il allah! ou Mahamadou-ras oul allah! » répond ardemment l'immense troupeau. Et le muezzin reprend : son chant monte, obstiné, inlassable, accru d'une nouvelle force à chaque réponse des hommes. Ce sont de beaux êtres, vêtus de sacs de chanvre, matriculés à larges coups de pinceau, tels des prisonniers, et splendidement culottés de « whipcord » comme des officiers, parce que cette étoffe est inusable. Ils vont pieds nus, soulevant la poussière vers le maigre repas qui les attend dans la nuit.

18 novembre. — A côté de nous, un camp d' « Ingeneers » britanniques. Chaque heure, pour rappeler à un service inconnu, le clairon sonne. Les premières notes montent avec une discrétion exquise; elles ont l'air de demander pardon à la troupe de venir ainsi l'importuner. O la douceur des sonneries du réveil! on dirait une voix amie qui entr'ouvre un pan de la tente et qui se penche vers vous pour vous arracher à vos rêves.

Quel confort! quel luxe de matériel chez ces Britanniques! Ils sont à peine cent et l'on croirait voir le campement d'un bataillon. Ils occupent à cinq de spacieux marabouts, alors que les troupiers français gisent par six sous leurs étroites « guitoün ».

Soit dépit de nous voir relever leurs troupes, soit dédain, ou encore indifférence, les officiers anglais ne font rien pour se rapprocher de nous. Nos tenues modestes et la médiocrité de nos installations ne nous apparentent guère à eux. Ils me paraissent être, ce qu'on peut appeler des « gentlemen provisoires » et manquent de monde. Si l'on se présente à l'un d'eux pour régler une question de service, il vous répond par de vagues grognements et les mains dans les poches.

Nos Sénégalais contemplent les Britanniques

qui font l'exercice et restent stupides en les voyant mettre l'arme sur l'épaule gauche. Pour eux, ces soldats sont classés : « Anglais y a pas connaît manière à rien! » Quelquefois, ce n'est plus même du mépris; un rire fuse qui confond d'être émis par ces larges babines. On dirait celui d'une fillette...

Par instants, un tirailleur se lève pour voir passer une troupe d'Indous. Il la flaire de loin, comme un dogue découvrant des dogues d'une autre race plus fine...

Les « Ingeneers » jouent au foot-ball. Nos noirs font cercle. Je demande à Sidoï Mossi :

— Alors? Anglais y a bon?

— Qui ça? Indigène de Anglais?

— Non, Anglais blanc?

— Ah! y a pas bon, mon yeutenant!

Je ne m'attendais pas à d'amères réflexions sur la trique aperçue entre les mains de quel ques sergents encadrant des Indous. Non! je sais d'avance la réponse pour l'avoir entendue mille fois. « Anglais y a pas bon parce que pantalon yen a trop petit! »

Ces braves noirs qui vivent chez eux aux trois quarts nus, ne peuvent admettre qu'un blanc se mette en culotte courte, les genoux à l'air. Là gît, en Afrique Occidentale, toute la supériorité du Français sur son allié.

19 novembre. — Nous formons une popote de trois compagnies. Composée de vieux officiers coloniaux, c'est le dernier coin où l'on gueule. Le colonial a généralement à raconter des choses plus ahurissantes que celui qui vient de se taire. Ici, tous parlent à la fois et c'est à celui qui criera le plus fort, pour qu'on écoute son histoire de préférence à celle du voisin.

Si l'un s'arrête, c'est uniquement parce que son gosier n'en peut plus. Il nourrit cependant le secret espoir de vous en boucher un coin tout à l'heure. Chacun a sa façon d'accaparer l'attention de l'auditoire. Le gros L... bouscule son képi en arrière puis le ramène sur ses yeux qu'il a expressifs. D'un seul coup il démasque, en levant sa visière, le feu de ses prunelles et son trait d'esprit vous pénètre en plein crâne. Dumas commence par une phrase qui conquiert l'auditoire : exemple : « Ce type-là était tellement avare qu'il regardait par-dessus ses lunettes pour ne pas les user. » C... veut en imposer par son scepticisme. Sa phrase éternelle, qu'il sort d'une haleine est :

« Comment ! à moi ! vieux colonial, vingt-deux campagnes, trois blessures, quatre citations, médaille militaire, croix de guerre, médaille coloniale quatre agrafes, Nicham Alaouit, Ordre du Sapèque ? à moi qui ai bu des milliers

de coups! vous voulez me faire croire ça! Quel retard! »

Il conclut dédaigneux :

« C'est à se poignarder avec une saucisse plate! »

Aujourd'hui! petit incident : mon ordonnance qui voulait goûter à la Bénédictine a cru très malin de ramener la liqueur à son niveau primitif en ajoutant de l'eau. Cela a fait un précipité qui le remplit d'horreur. Il croit à un maléfice des blancs pour découvrir les voleurs et fait une mine de bébé pris en faute.

Brave Boiso Lago; lorsqu'il se présenta à moi pour la première fois, ce fut pour me confier : « Mon yeutenant, mon brodequin y a trop serré! » Je remarquai qu'il avait simplement mis le pied droit dans le soulier gauche. Conquis par sa tête ronde coiffée d'une invraisemblable chéchia terminée en pointe, je lui demandai :

— Y a content faire ordonnance pour moi!

— Y a content quand même! répondit-il; ce qui veut dire : « Faire ceci ou cela; être « boy » ou aller à l'exercice, je m'en fiche. »

Tout le monde l'appelle « Auguste » à cause de sa coiffure, sauf Bindé qui préfère « Bille de Clown ».

Il ne faut pas être bien exigeant avec lui. Toute son intelligence s'est dépensée à apprendre

les mouvements « A droite par quatre », « En ligne face à gauche », et à rentrer le pan de sa chemise dans sa culotte. Faire un lit reste pour lui une énigme. Tantôt il alterne un drap, une couverture, tantôt il place les deux draps au-dessus...

La voix de sentinelles indoues traîne d'heure en heure comme une plainte à travers la nuit calme. Elle expire sur une bouche pour s'élever sur une autre plus lointaine et finit par mourir comme un râle léger dans la distance. Une voix presque pareille monte soudain du côté de la mer. C'est un chacal auquel d'autres répondent par de longs sanglots. Ils errent, fantômes pleurards autour de nos tentes, en récriminant sur la médiocrité de nos restes. Tout près, un mulet gratte obstinément le sol du pied, avec l'intention évidente d'y creuser un terrier.

20 novembre. — Je suis chargé de la popote et je descends à la ville pour emplettes. Tout est inabordable comme prix et je vais donner une fois de plus à Dumas l'occasion de prétendre que je fais construire à la campagne avec mes bénéfices.

J'erre dans une gloire de poussière. Je contemple des boutiques gorgées de camelote allemande. Je donne mon pied à un affable

cireur et le retire comme il me demande cinq piastres. Je mange un gâteau au miel, car j'ai envie de sucre et bois aussitôt deux limonades, car je suis écœuré. Un flot de petites pèlerines me barre la route : ce sont des orphelines arméniennes qu'on a déguisées en boy-scouts avec un furieux mépris de la couleur locale.

En dépit d'un physique de corsaires, les marchands ont des grâces et une hypocrisie de femmes. Tel m'offre des cigarettes, tel se plaint de la cherté des vivres qu'il va me vendre, tel autre m'attire par la mièvrerie de son canari apprivoisé lié par la patte sur ses laitues, comme une chèvre au piquet. Tous me tendent dans un sourire, une incisive d'or, comme on fait valoir un brillant, le doigt en évidence. Leur rouerie me révolte et m'attire. Cependant la musette de mon cuisinier s'emplit de salades, de courgettes, d'aubergines.

Cet après-midi, je suis commandé de corvée au débarquement avec ma compagnie. Les hommes de toutes armes se pressent sur l'appontement trop étroit. Des débardeurs colossaux plient sous leurs faix invraisemblables : « Fort comme un Turc ! » belle et véridique expression qui me console du « Travailleur comme un nègre ! »

Sans cesse les barcasses arrivent vers cette bouche trop petite de l'armée du Levant. Les

jambes arquées par la pratique du cheval — « en collier de bourrique », dirait Dumas — un élégant capitaine de spahis exprime dans l'air à l'aide de sa cravache les idées précises qu'élabore son cerveau ordonné. « Ces voitures ici! » « Ces caisses par là! » « Trente hommes à décharger ceci. » Mais quelle autorité exercer sur cette foule dont il ignore même les gradés. Il s'en prend à un gros garçon qui fume, plein de nonchalance.

— Portez-moi ce ballot.

— Je ne peux pas, mon capitaine; à mon âge on n'a pas la musculature formée.

— Impertinent! mettez-vous au garde à vous!

Le soldat rectifie à demi la position :

— Mon capitaine, je ne connais que le garde à vous de la classe; le pouce contre la couture du pantalon, le petit doigt en dehors...

21 novembre. — Notre train de combat est toujours sur l'*Itu*. La mer est mauvaise et on a suspendu le débarquement. Par contre l'armée anglaise qui s'est réservé le meilleur quai continue son déménagement.

Le ciel est pur et la température douce, mais par delà des dunes, nous voyons danser sur les eaux ternes les vapeurs ancrés au large.

Nous faisons un peu d'exercice, devant les Indous scandalisés à leur tour de nos manie-

ments d'armes; devant des buffles qui s'offusquent de l'odeur nègre et froncent le nez comme pour éternuer. Nous faisons la pause dans un pré où d'innocentes tortues, vivant en paix avec les hommes, ne s'attendaient pas à se voir traitées en friandises par des étrangers.

Autour de nos « guitoun » disposées en quadrilatère parfait, l'herbe est nette comme le kaki de nos tirailleurs.

Quand tout dort sous la lune, on goûterait en passant au long des petites tentes une sensation supérieure de symétrie, sans les pieds de « Bobo » qui débordent de la deuxième rangée. « Keritien Bozi dit Bobo, taille 2 m. 01, poids 118 kilogrammes ou 122, suivant qu'il a ou non mangé, n'est certainement pas « the right man in the right place ». J'ai conseillé au capitaine de le prendre comme ordonnance, car une cantine portée par une telle masse, ça flatte. Et puis il couchera sous notre marabout et ses pieds seront à l'abri. Enfin, nous lui ferons passer la manie qu'il a d'amuser la compagnie en copiant nos gestes ou en proférant d'un ton caverneux : « Ça biche, vieux Charles! Tralala! Tralala! le père chahute, la mère fait des gosses! »

22 novembre. — Mamadou Niendo, caporal, et quelques hommes de son escouade ont pris

hier un cocher arménien pour rentrer au bivouac. Celui-ci a réclamé une somme exorbitante. Non seulement ils n'ont pas cru juste de le payer, mais ils lui ont déclaré qu'ils allaient le fusiller. Après l'avoir attaché contre des tôles ondulées, ils ont pris leur fusil puis ont bandé les yeux de l'homme défaillant. Une volée de cailloux arrivant sur les tôles a fait croire au misérable qu'il était transpercé. Il s'est affaissé sans connaissance. Mamadou et son équipe se sont retirés dignement, mais ont pris un savon sérieux du capitaine.

J'ai été chasser avec le docteur du côté d'un fort romain qui s'élève dans la campagne. Je tire un lièvre qui secoue la tête comme pour nier qu'il ait été touché. A mon second coup il s'affaisse et se rend à l'évidence. Je tire une buse : pour apaiser ma colère elle laisse tomber une caille chaude. Un second lièvre, à l'ombre dans une carcasse de chameau, bondit pour rouler sous le plomb du docteur, les oreilles transpercées comme un ticket de chemin de fer. Pas de chance! il n'y avait qu'un médecin pour oser s'approcher. Un chacal se lève à deux cents mètres et s'en va à petits pas, comme on se détourne, sans en avoir l'air, d'individus qu'on ne tient pas à rencontrer.

23 novembre. — Trois de nos bataillons sont déjà partis. L'un est à Tarsous et à Adana, les deux autres dispersés dans la région de Killis et d'Aïntab. Le nôtre doit occuper l'est de l'Euphrate. Quant au colonel, il doit prendre le commandement d'un Cercle en Syrie.

Nous ne sommes que trois régiments pour tenir cet immense territoire de Cilicie et de Haute Mésopotamie. Encore le 17e Régiment sénégalais est-il seul au complet. Les deux autres : 412e d'Infanterie et 18e Tirailleurs algériens sont à effectifs très réduits.

Les Anglais, couvraient le pays par dizaines de mille. Ils étaient nantis d'un luxueux matériel de guerre, alors que nous arrivons en pauvres. Ils étaient réputés pour de terribles guerriers depuis qu'ils avaient vaincu les armées turques; les Français, eux, sont des inconnus. Enfin, nous le savons, nos bons alliés nous ont créé une détestable renommée de faiblesse militaire, de pauvreté, de dépravation de mœurs.

Et puis quelle politique suivre? Comment concilier ces ennemis irréductibles : les chrétiens et les musulmans? Nous ne pouvons sourire aux uns sans nous attirer la haine des autres et inversement. Il y a encore l'Arabe qui n'aime pas toujours le Turc ni le Kurde; le nomade qui par tradition pille les sédentaires et que

nous ne pouvons faire renoncer à son sport favori, du jour au lendemain. Nous aurons bien de la peine à contenter tout le monde.

Pour l'instant, tout va bien. Les populations sont calmes, impénétrables. Quelques bandes de brigands coupent parfois les routes, mais cet état de choses a toujours existé. Nous apprenons que deux camarades du 1er bataillon qui s'étaient aventurés trop loin à la chasse, ont disparu sans laisser de traces.

28 novembre. — C'est aujourd'hui que le 3e bataillon quitte Mersina. Nous voici rassemblés pour l'embarquement. Devant chaque wagon « hommes » se tient le même discours.

— Quand tirailleur monter wagon, fini descendre jusque sonner clairon. Tirailleur « content cabinet », pas descendre quand même. Tirailleur « content cabinet forcément », faire cabinet dans wagon.

Nos noirs, tels de braves toutous sans éducation, ne songent jamais à prendre leurs précautions et ne savent pas retenir la plus petite envie. Notre commandant a ajouté un paragraphe au service en campagne : « On reconnaît de loin une troupe sénégalaise à ce que la moitié des hommes ont la chemise à l'air pendant les pauses. »

Nous nous casons nous-mêmes dans la paille qui garnit des voitures de 3e classe et les deux trains partent. Sur des centaines de kilomètres, la ligne de Bagdad va dérouler à travers les étendues son double ruban de fer qui étincelle royalement sous le soleil.

Nous franchissons le Cydnus devant Tarsous, nous passons Adana. Dans le Liban, d'énormes forteresses perchées sur des pics inaccessibles gardent les plaines. Elles furent jadis construites par nos Croisés. Tel est le donjon d'Yan Kalé qui se profile dans le soir, hautain, silencieux et vide.

Nous longeons de riches plaines, franchissons des montagnes, les gorges de Tchakid. Parfois, d'être trop bercés par le mouvement du train, nous nous assoupissons. Le commandant qui se pique toujours de nous donner des exemples spartiates est allongé à terre sur une litière qu'eût refusée Job et dort la tête sur une banquette.

30 novembre. — Nous sommes alertés ce soir par un télégramme chiffré : « Situation alarmante ». Nous allons nous enfoncer à travers des étendues où la sécurité est précaire. Nous distribuons des cartouches à nos hommes. La nuit est tombée. Nous roulons dans des contrées désertiques à travers de molles ondulations nues.

Le train s'est arrêté dans la nuit. Il paraît que nous voilà à Djerablouss sur l'Euphrate.

Un gros capitaine de tirailleurs nous fait descendre du train et nous invite à prendre le café. Il m'explique qu'il est excellent chasseur : les Arabes du pays l'appellent « le gros qui tue de loin! » Innocente vantardise que j'écoute avec respect.

Deux de nos compagnies débarquent avec la moitié des mitrailleuses. La compagnie Couchot monte à Beredjick à trente kilomètres au nord sur l'Euphrate. La compagnie Regin reste ici. Quant à nous, nous continuons vers l'est avec la compagnie Sue.

Nous remontons dans notre wagon sans avoir rien vu de Djerablouss que les quelques bâtiments de la gare et, au loin, le village arabe.

A peine installés, nous constatons avec fureur que notre caisse de vin vieux a disparu. Cette andouille d'Auguste, préposé à sa garde, se l'est laissé rafler sous le nez. Il pousse des cris étonnés et plaintifs.

— Hé Hé! Comma! qu'est-ce que c'est que ça! Ici y en a crapile!

Nous exprimons notre désespoir au chef de train turc : il sourit de pitié.

— Pauvres jeunes gens! quelles illusions!

quelle confiance! Vous avez des caisses dans le wagon de queue, dites-vous? Facile!

Il fait stopper. Serceau court avec Auguste vers le dernier wagon où sont les bouteilles. Le mécanicien qui vient de renverser la vapeur nous exprime en gestes véhéments que lui aussi a soif.

1er décembre. — Nous franchissons l'immense pont de l'Euphrate posé sur huit massifs piliers. Partagé par une île, le fleuve bondit, torrentueux et jaune. Des femmes lavent, drapées de bleu. A l'horizon d'où roule cette eau, des villages tachent le pied d'une falaise fauve. Notre locomotive souffle à travers des terres nues où coule à l'infini le reflet froid du rail de Bagdad. Sur l'aride horizon d'hiver, des villages, cônes de boue qui se pressent, gris sur la terre grise. Chaque habitation semble une ruche conique percée d'un trou. Parfois des hommes se tiennent debout, immobiles sur leurs demeures et on dirait une rangée de cloches avec leurs manches. Parmi les tons neutres de cette étendue simplifiée, bougent des taches claires qui sont des troupeaux de moutons, des taches noires qui sont des chèvres...

Après avoir franchi d'âpres collines, nous stoppons devant Arab-Punar où Sue et Dumas

doivent débarquer avec la 10e compagnie et deux mitrailleuses. On ne voit qu'un petit bâtiment cimenté, la gare et quelques constructions de torchis, les souks. Au loin, au flanc des collines, des centaines de cônes de terre : le coin paraît peuplé. La garnison se trouve occupée par une quinzaine de chasseurs à cheval. Le pays est dans la main d'un chef dangereux, hostile, qui abrite une cinquantaine de bandits. Le maréchal des logis commandant le poste, un gamin, est tout heureux de voir des renforts.

Des Kurdes se pressent autour de nous, colossaux, drapés de bleu, ornés de gilets de couleur et de ceintures magnifiques. Leur tête s'orne d'une grosse tresse de soie noire roulée plusieurs fois sur le voile qui recouvre leurs cheveux et leurs épaules.

Tous portent des nattes longues, bouclées, tombant sur les omoplates. On hésite à reconnaître un adolescent d'une jeune fille avec cette chevelure, d'autant que ces dernières ne se voilent pas la face. Le type de Jésus est là, tel que l'ont reproduit cent peintres aux inspirations diverses. Christs pâles et blonds, Christs bronzés, Christs langoureux et Christs douloureux, ascétiques.

Vingt kilomètres plus loin, entre de hautes falaises, nous stoppons dans la petite station de Karamnass où nous laissons un sergent,

Bonifaci, et vingt tirailleurs. Vrai coupe-gorge que ce poste, si le pays se révoltait. Il suffit de laisser crouler sur lui des rochers pour l'écraser[1].

Des lieues encore, parmi de tristes ondulations, puis c'est la plaine de Kul-tépé et un petit bâtiment semblable à celui de Karamnas. Nous déposons là Rouaux, vingt autres hommes et nous continuons notre route. Ce brave Rouaux est ravi; il avait toujours rêvé d'une situation solitaire, autonome. Le voilà comblé.

Nous voici enfin à Tell-Abiad : point limite de l'occupation française à l'est. Le poste est tout simplement tenu par quelques tirailleurs algériens et des spahis sous les ordres d'un jovial sous-lieutenant, Lafitte. Cela a été un des étonnements des Anglais que de voir arriver nos contingents. A Djerablouss, ils avaient une brigade complète, auto-canons et auto-mitrailleuses. Nous avons succédé à cette force imposante avec deux ou trois compagnies. Six compagnies britanniques tenaient Tell-Abiad ; elles ont été remplacées par vingt Algériens. A Ourfa, une pauvre compagnie squelette du 412e d'Infanterie figurait à la place de douze compagnies anglaises renforcées par de l'artillerie. Heureusement, tous les postes se trouvent un peu consolidés depuis quelque temps.

1. Ce qui eut lieu quelques mois plus tard.

Le pays reste calme. Ces Kurdes et ces Arabes sont tous munis d'armes perfectionnées provenant des armées russes, des prisonniers anglais de Kut-el-Amara, et des déserteurs turcs. Ils ne paraissent pas hostiles, mais nous serions mal pris si le pays se soulevait. Pour l'instant, les villages avoisinants se contentent de garder les Arméniennes razziées aux massacres d'Ourfa. De temps à autre, l'une s'échappe, invariablement enceinte, le front et le menton tatoués de raies bleues, les lèvres déflorées par une teinture indigo indélébile.

2 décembre. — Nos hommes sont installés tant bien que mal dans les deux bâtiments de la gare et la galerie de réparation des machines. C'est toute la station de Tell-Abiad ces trois bâtisses avec un souk de terre battue où sont logés vingt gendarmes turcs et le caïmakan. J'oublie quelques huttes de mercantis arméniens. Le village arabe se cache derrière des collines à une lieue.

Les trains passent une fois par semaine, aller et retour. Ils continuent après Tell-Abiad sur Ras-el-Aïn et Mardine avec quelques marchandises, de rares civils.

5 décembre. — Je pars pour Ourfa au petit jour, avec ma section et un faible détachement

confié à ma garde. Je fais mes adieux au capitaine Calvel et à mon camarade Serceau qui vont rester seuls à Tell-Abiad avec cent quarante Sénégalais et quelques Algériens.

Les spahis s'éparpillent en avant-garde et sur les flancs. Le terrain est plat, on voit au loin, on ne peut craindre les surprises. Derrière mes Sénégalais viennent quelques voitures et un groupe de tirailleurs algériens remontant à Ourfa, fort mécontents. On les avait renvoyés pour être libérés avec leur classe et voilà qu'on les maintient sous les armes en raison de la pénurie d'effectifs. Petits, maigres, mal tenus, ils me font évoquer avec mélancolie les splendides tirailleurs d'avant-guerre. Cependant, j'ai vite discerné en eux de rudes lascars; ils vont infatigables, le pas souple et pressé. Ils rient, ils chantent, blaguent les bergers que nous dépassons sur la piste et qui nous contemplent semblables à la figure immuable du passé.

— Akarbi mon liotenant, l'gouvernement francis c'est une salopard; nous y en a la classe, pourquoi y « blaguer » nous?

Le caporal qui me confie ces appréciations est un sec gaillard aux jambes « entre parenthèses ». Il va les reins cambrés, les mains étendues sur son fusil posé en travers des épaules. Son bidon est à gauche, parce que le soleil donne

à droite : on sent l'homme rompu aux gestes de la marche...

. . . .

Nous avons marché tout un jour à travers une plaine monotone où se dressent, de distance en distance, de grands mamelons élevés en des temps inconnus à main d'homme. Nous dépassons parfois un village de terre battue d'où jaillissent en hurlant des chiens. Les habitants et les chèvres suivent derrière, évocations bibliques. Nous voyons, à quelques kilomètres, les ruines d'Harran, l'ancienne Charrae célèbre par la défaite de Crassus, et, plus encore, parce qu'elle fut la patrie d'Abraham. On y retrouve le puits où Rebecca donna à boire à Eliezer, serviteur du patriarche. Comme depuis toujours on peut y contempler : « Les chameliers faisant reposer les chameaux sur les genoux, hors de la ville, près d'un puits d'eau, sur le soir, au temps que celles qui vont puiser de l'eau, sortent » (Genèse, XXIV, verset 2).

. . . .

Nous voici devant une agglomération de huttes accrochées au flanc d'une colline. Nous allons monter nos tentes pour la nuit. Je fais établir le campement en carré : les spahis sur une face, les Sénégalais sur deux autres, les Algériens sur la quatrième, les voitures au milieu. Cor-

rectement les tentes s'alignent. Je fais les distributions de vivres et achète des bouses combustibles pour le feu du soir. Les habitants rôdent autour de nous. J'erre aux abords du village sans y pénétrer. Près du puits, mes hommes se battent : je cours les calmer. Croyant que je meurs de soif, une jeune femme me tend une cruche. « Et incontinent elle a ôté sa cruche de dessus son épaule et elle m'a dit : « Bois! » (Genèse, XXIV, verset 46).

J'ai réglé mon service de garde, me suis légèrement engueulé avec les Algériens qui prétendaient y couper pour le principe. Je les ai pris par les sentiments, leur disant que je n'avais confiance qu'en eux; que les Sénégalais ne valaient rien pour la garde. Alors, ce fut à qui me remercierait :

— Ty a raison, mon lieutenant! Sénégalais y en a pas la gonfiance, mais l'Algérie mon ami! rien à craindre!

Je vais retrouver les trois sous-officiers de spahis, Robin, Saat, Chérifi. Nous dînons dans la nuit, assis sur des selles, près de la marmite que surveille le vieux Messaoud. Robin, colosse énigmatique, silencieux, savoure avec satisfaction mon pinard. Le jeune Saat aux larges yeux de feu et le grave Chérifi évoquent l'Algérie.

— Ah! mon lieutenant! les Arabes d'ici, comme li jouifs! ci pas di Zarab! conclut Chérifi.

Une senteur d'humanité et d'étable coule vers nous du village comme une lente source tiède. La piste grise meurt dans le velours noir de la plaine. La plainte d'une chevêche monte timide et douce. Encouragées par le silence, ses sœurs lui répondent d'une voix tendre comme un baiser qui se pose. Brusquement la désolation et la faim des chacals s'expriment. Leurs sanglots rampent tout près de nous. Les chiens du village se réfugient entre les huttes et répondent avec courage. Un peu de vent s'enroule autour de nos corps, il porte en lui un parfum ignoré. Sous les guitoün tout le monde dort, assommé. Les sentinelles veillent. Je vais m'enfouir parmi mes couvertures, sous une voiture.

6 décembre. — Je réveille mon monde avant le jour; l'étape promet d'être fatigante. Je jette à bas les tentes de mes tirailleurs transis de froid pour les forcer à se lever. Je les agrippe aux épaules pour les mettre sur leur séant. Je les bouscule vers leurs marmites pour qu'ils fassent un peu de café. Leurs doigts gourds ont du mal à plier les toiles trempées de rosée glacée. Les Algériens partent en tête : je suis à chaque instant obligé de modérer leur allure, ils laisse-

raient bien loin mes « pieds noirs ». A grands renforts de bras, les voitures franchissent deux ruisseaux entourés de vergers. Nous avançons entre des plaines fertiles mais maintenant dénudées; nous traversons un grand marais desséché. Puis une ligne d'âpres collines surgit aux lointains dans le brouillard que boit lentement le soleil. Nous marchons toujours et des minarets s'élancent d'une grande tache de verdure. C'est Ourfa, l'antique Callirhoée qui fut assyrienne et hittite, prise et reprise tant de fois dans les guerres entre l'Empire d'Orient et les Perses; elle fut grecque, romaine et arabe puis transformée en comté par Baudouin, frère de Godefroy de Bouillon, en l'an 1097... Elle reçut une des premières la doctrine du Christ : la légende conte même, qu'un des princes régnants, au temps de Jésus, entretint une correspondance avec lui.

Cette apparition donne un regain d'énergie à nos hommes qui n'avancent plus qu'exténués. Je n'ai pas voulu prendre, un instant, une monture; je ne me suis pas assis une fois dans les pauses, pour donner l'exemple; j'ai chargé à maintes reprises un fusil mitrailleur sur mes épaules pour aider son propriétaire à rejoindre son rang. Je commence, moi aussi, à en avoir assez. Tandis que nous approchons, la finesse des mina-

rets se précise. Nous abordons la ville par le bas, devant de grandes murailles sombres. La foule indolente de l'Orient est aux portes : dès que nous apparaissons, les gens se pressent avec une curiosité de bambins. Des vieillards en babouches accourent, leur robe au vent. Ils n'ont jamais vu de noirs : les faces des Bobos, Mossis, Dafis, prognates et balafrées en tous sens les confondent. Mes hommes se reprennent, leur bouche se fend et leur âme rit dans leurs yeux clairs. Ils se redressent pour grimper le raidillon qui monte aux cantonnements.

J'installe mes tirailleurs dans une vieille caserne, majestueux édifice en ruines. A hauteur de l'unique étage court une galerie circulaire soutenue par des voûtes. Mes hommes seront là parfaitement; du moins, ils n'ont jamais été logés aussi bien. Les spahis se placent avec nous. De pauvres diables de gendarmes turcs aux uniformes invraisemblables habitent aussi ce bâtiment. Je prends contact avec leur lieutenant, pitoyable hère sans prestige aucun. Il accepte tout ce que je lui demande, battant l'une contre l'autre ses mains découragées. Ce geste à la Ponce-Pilate est familier à l'Orient.

7 décembre. — Les souks d'Ourfa sont plus beaux que ceux de Tunis. Un Français ne peut

s'arrêter devant une boutique sans que vingt personnes aussitôt ne fassent cercle, captivées par les discussions avec le marchand. Si l'un de nous achète une paire de babouches, toute la ville le sait. J'erre sous ces voûtes sombres où grouille une humanité pressée. Un pharmacien arménien, sorte d'apothicaire moyenâgeux et replet, s'offre à me piloter pour mes achats. Il réalise sans doute ainsi de petits bénéfices.

Je reviens vers nos camps, par la ville arménienne détruite pendant les massacres de 1915. Ce quartier était le plus riche et le plus intéressant comme architecture de toute la cité. Sous l'amoncellement des décombres, se devinent des voûtes en ogive, d'harmonieux piliers, des frontons de cheminées finement sculptés. De tous les coins surgit une foule aux teints séreux, aux chairs blafardes et crevées de pustules : ce sont des Arméniens. Vêtus pour la plupart de défroques occidentales, ils représentent l'humanité inférieure des villes exotiques qui veut imiter l'Européen, et qui en est la pauvre caricature. Parmi les femmes, peu de jolies; on donne comme explication que les Turcs ont enlevé les plus belles pour les vendre aux Arabes. Un chrétien m'a conté les massacres de 1915. Lorsqu'ils s'aperçurent que beaucoup des leurs,

employés de force au terrassement de la route de Diarbékir, ne revenaient pas, les Arméniens se révoltèrent. Bien armés, ils se barricadèrent dans leur quartier. On envoya contre eux un bataillon turc dont l'assaut échoua. Alors vint d'Alep une forte colonne traînant derrière elle des canons. Le quartier arménien tint bon sous le bombardement. Il fallut faire sauter les maisons une à une, les incendier. Certaines fenêtres criblées de balles témoignent de l'héroïsme des défenseurs. Un pâté de maisons uniquement occupé par des femmes tint, dit-on, vingt et un jours...

La ville couvre deux collines, séparées par un oued très encaissé que franchissent de vieilles arches. Les maisons à terrasses se répandent jusqu'aux vergers de la plaine. Une ligne de hauteurs, rouges et dénudées, percées de mille trous, qui sont des tombeaux romains, s'étend au nord. Des myriades de stèles semblables à des forêts coupées à hauteur d'homme ombragent les tombes turques : elles envahissent les mamelons avoisinants. Une immense citadelle ceinte de fossés de vingt mètres, taillés à pic dans la roche dure, domine la ville à l'ouest. Ce n'est plus qu'une ruine déserte. Elle a été détruite et rebâtie tant de fois que tous les âges se confondent. Tel mur est fait d'énormes blocs

assyriens posés sans ordre : ici la tête d'un lion et dix pas plus loin son corps.

Le lac d'Abraham, environné de mosquées, s'étend au pied de la citadelle : dans ses eaux grouillent des carpes sacrées. La légende conte qu'Ourfa assiégée, fut délivrée par une troupe d'anges. Ceux-ci conquis par les délices de ce lac se transformèrent en poissons. Les prendre serait un horrible sacrilège. Toutefois les pauvres anges meurent de faim et avalent indifféremment un morceau de pain, une feuille d'arbre ou de papier à cigarettes. Joyeux, un adjudant du 412e, commença un jour à les pêcher. Il en avait déjà sorti cinq et continuait avec sérénité malgré les cris de deux ou trois gendarmes turcs, quand le « moutesharif » (gouverneur turc) vint à passer. Sommé de remettre ces bêtes dans leur élément, Joyeux discutait pour gagner du temps, espérant qu'on lui laisserait emporter les poissons quand ils seraient morts. Il dut finalement s'exécuter : ce fut un scandale.

Nos cantonnements sont groupés sur la colline est de la ville. La garnison comprend deux compagnies de tirailleurs algériens du 18e Régiment, une compagnie de 412e d'Infanterie, ma section sénégalaise, deux sections de mitrailleuses, vingt spahis et quelques tringlots. A part mes noirs et les spahis qui

occupent une caserne, nous sommes répartis dans de vastes maisons vides appartenant à des Turcs.

Notre mess où se réunissent tous les officiers de la garnison est très gai. Le commandant Augé doucement spirituel et moqueur donne le ton. Je retrouve le capitaine Sajous, vieux bledard depuis vingt ans au service des renseignements. Il occupe les fonctions de gouverneur d'Ourfa. Tâche délicate. Sans cesse les Arméniens cherchent à l'exciter contre les Turcs; il doit se concilier la confiance des uns et des autres. Il doit sans cesse se renseigner sur l'état d'esprit de la ville, sur les dispositions des tribus avoisinantes. Il a sous ses ordres la gendarmerie turque qui comprend des centaines d'hommes et qui n'a pas été payée depuis des mois, malgré nos promesses [1].

Il doit se faire obéir de ces soldats, ennemis vaincus, qui crèvent de faim. Il a malgré tout une belle confiance. Pour lui, tout ce monde aime trop sa petite tranquillité pour jamais se révolter. Il déplore simplement d'être sans argent pour réaliser les promesses faites au nom du Haut Commissaire. Il regrette aussi que la

1. Les crédits nécessaires à la solde et à l'entretien de la gendarmerie turque ont été malheureusement refusés. Il eut été facile de s'attacher cette troupe famélique en la payant, tandis qu'elle fût la première à se révolter.

garnison soit très réduite, car il y aurait quelques opérations de police à effectuer aux environs. Des chefs puissants ont menacé de nous jeter à la porte d'Ourfa : il faudrait aller leur demander compte de leur vantardise.

Quand on y songe cependant, notre situation ne serait pas brillante, si le pays se soulevait! Nous sommes quelques centaines d'hommes, isolés à 160 kilomètres d'une base militaire importante, dans une ville de soixante mille habitants. Les tribus kurdes voisines sont puissantes. Le corps d'armée de Diarbekir n'est pas loin. Dans Ourfa même, il y a des centaines de gendarmes et un tas de démobiiisés traînant leurs bottes.

8 décembre. — Nous allons à l'exercice aux abords de la ville. La populace s'émerveille du rythme pressé qui projette en avant les pieds de mes hommes. A un commandement, les baïonnettes flambent au bout des canons de fusils pour l'épouvantement de quelques dames mystérieuses sous leurs voiles noirs et bleus. Une foule de Kurdes nous regardent, accroupis. Tous ceux qui s'en vont vers Diarbekir ou en reviennent, s'arrêtent un instant. Je termine l'exercice par une impressionnante charge au coupe-coupe avec accompagnements de cris

sauvages. Il fait très bon effet, ce coupe-coupe.

Mes tirailleurs sont heureux! Eux, les derniers parmi les noirs (le recrutement du bataillon n'est pas fameux), ils goûtent un sentiment de supériorité devant cette ville turque où ils vivent en maîtres. N'être qu'un nègre et pouvoir mépriser ces hommes de race blanche! il y a de quoi leur tourner la tête. Et puis, je les gave de nourriture. Le commandant Augé est curieux de voir où s'arrête la capacité d'absorption du tirailleur sénégalais et, pour la première fois, j'arrive à combler cet abîme : leur estomac. Il ne reste toutefois pas de rabiot. Chez les tirailleurs algériens, une foule de mendiants se pressent avec leurs écuelles : devant la caserne de mes Sénégalais, personne! Les pauvres savent que ceux-ci ne laissent jamais le moindre atome de soupe.

9 décembre. — Marche manœuvre aux environs avec la compagnie du 412e. Le capitaine, jeune saint-cyrien, est vivement intéressé par mes hommes. Leur enfantillage, leur naïveté le confondent. Je m'amuse du bagout de ses Européens; l'un explique :

— Oui, mon vieux! les noirs, pour les recruter on opère à deux. L'un secoue le cocotier, l'autre se tient dessous avec une culotte kaki et une

paire de brodequins. Le négro tombe dans la culotte : il n'y a plus qu'à ficeler avec la ceinture rouge.

Une autre voix grasseyante s'élève derrière mon dos :

— J'ai passé quinze jours à Marseille, je savais le Marseillais : il y a six mois que je suis dans cette saleté de pays et je ne connais pas le premier mot de turc!

En voici deux qui se chamaillent :

— Oui, vieux; je n'ai pas une grande gueule, moi! je m'efface plutôt. N'empêche que tu n'es qu'un tout petit, à côté de moi!

— Oui, tu es un type dans le genre de Charlemagne; tu chausses du 45.

Cependant, nous allons à travers des hauteurs rocailleuses, plantées çà et là de vignes; nous longeons des plaines noires où de place en place se dressent les tristes cônes de boue. Nous rencontrons toujours ces grands mamelons élevés à main d'homme que nous avons aperçus pour la première fois à deux cents kilomètres d'ici. Les uns sont massifs, écrasés : un village s'entasse à leur faîte. Les autres se dressent en pain de sucre. Quelle fut leur destination primitive?

11 décembre. — J'ai été rendre visite aux Pères Capucins avec Soyez. Ils sont si heureux,

ces braves Pères, de voir des troupes françaises dans le pays, si fiers de nous montrer leur œuvre : tout ce peuple de petits chrétiens qui grandit dans le culte de la France et parle notre langue. Dans le très vieux parloir, meublé à la turque, nous goûtons leur vin, médiocre liqueur un peu piquée, mais leur sourire nous baigne de joie lumineuse comme si nous recevions la récompense d'une bonne action. Le frère Ange nous parle de la France, d'Ourfa, de leur œuvre. Le frère Joachim est spirituel et doux. Le vieux frère Raphaël est heureux, béatement. Il ne sait pas faire d'esprit. mais aime ceux qui en font : il goûte obscurément en leur compagnie la sensation d'être lui-même un fin. Il me dit :

— Je suis le maître charpentier de la communauté.

Et il me tend ses yeux de pauvre charpentier dans un silence simple qui a sa signification. Nous aurons souvent recours à lui pour nous faire des chaises et des tables. Quelle différence entre ces ecclésiastiques français et ceux des diverses sectes chrétiennes du pays! Ils contrastent par leur simplicité digne, leur allure franche, leur regard droit avec les prêtres chaldéens et syriens que nous saluons fréquemment dans la rue. Le père Archikian a été dénoncé dernièrement au capitaine Sajous, comme ayant

retenu une partie des subventions françaises qui lui avaient été versées pour les nécessiteux arméniens. Il a été vexé et étonné à la fois; quand le clergé local reçoit une aumône, il a l'habitude de servir d'abord sa famille.

Je vais ce soir, la nuit tombée, au bain turc avec le capitaine B... et Soyez. C'est, au fond de ruelles solitaires, vrais coupe-gorge, un mystérieux et sombre édifice. Pas de monde à cette heure. Nous nous déshabillons dans l'immense salle voûtée où les baigneurs s'allongent en sortant des étuves et nous suivons les masseurs à travers de longs corridors, jusqu'à l'étouffante cave de pierre, embrumée de vapeur d'eau. Quel beau coin pour nous assassiner en toute sécurité! Un mois plus tard, on n'y aurait pas failli.

16 décembre. — Il y a dans la ville une œuvre américaine pour les Arméniens. Elle héberge des jeunes filles enceintes, échappées aux Arabes et aux Kurdes, ainsi que des orphelins. Tout ce petit monde s'occupe à tisser des tapis et à tricoter la laine sous la direction de miss Homs. vieille demoiselle, vouée depuis douze ans à la protection des malheureux chrétiens. Elle a, comme collaboratrices, miss Waler et mrs. Mansfield. Un lieutenant américain, M. Clément, les seconde.

Nous poursuivons notre petit train de vie : exercices, marches militaires. Je secoue mes hommes autant que je le peux; le froid les engourdit par trop. Je tâche aussi de stimuler leur pensée dans les théories que je fais. Trois fois par jour : au café du matin, à midi et le soir, ils ont une âme des dimanches. Ce sont des hommes avec quelque chose de bon dans la bouche, avec un ventre qui se presse contre une ceinture. Quand ils rient, leur rire est total : il baigne leur figure, il repose leur dos, leurs jambes. La nourriture descend en eux comme en un sac. Ils jouissent de ce bonheur comme s'ils ne songeaient pas qu'il dût finir. C'est l'heure où ils sont parcourus par quelques idées fières : celles qu'ils sont des êtres nécessaires et bien à leur place dans la grande armée française. Leur poitrine s'emplit d'orgueil, leur joue se gonfle d'une chique; ils crachent et se grattent la poitrine, le regard posé sur la ville.

19 décembre. — Ce matin, nous nous sommes aventurés, le capitaine Perraut et moi, à plusieurs kilomètres pour chasser le canard. Nous sommes seuls. Nous suivons un ruisseau qui serpente entre les collines, sans autre souci que notre gibier.

Soudain, le bruit d'un galop nous fait retour-

ner. Une vingtaine de cavaliers se dirigent vers nous, le fusil en bandoulière. Ils sont vêtus de longs manteaux de laine. Certainement ce sont des brigands! Résignés au pire sort, nous continuons à marcher comme si de rien n'était. Ils nous dépassent et l'un d'eux me crie en français :

— Votre chien suivre nous! appelez-le!

Je siffle mon lévrier et reconnais le « chef des brigands ». C'est un des deux capitaines de gendarmerie turque qui vient de faire une tournée dans la montagne avec ses hommes. Que la vie nous paraît belle! qu'il est magnifique, ce farouche guerrier avec son voile persan retenu par une tresse de soie noire, son grand manteau flottant, sa selle garnie de queues de renard!

21 décembre. — Nous allons tous les dimanches à la messe des Pères, où une place d'honneur nous est réservée dans la très vieille chapelle, parmi le troupeau arménien. Il est de notre devoir de représenter dans ce coin de l'Islam, la France très chrétienne. Et puis, nous avons un grand plaisir à nous retrouver dans cette atmosphère de foi qui évoque à chacun les dimanches de sa province, à bavarder avec les bons capucins, à sentir sur nous le regard confiant de l'humble peuple catholique. Au fond,

ce n'est pas très prudent, ce rendez-vous de tous, dans l'antique église éloignée de nos camps. Un ennemi pourrait en profiter pour nous ramasser dans un même coup de filet au sortir de la messe. Les troupes de la garnison privées de chefs seraient plus faciles à réduire.

25 décembre. — Noël ! Nous avons tous donné notre offrande pour l'arbre des Pères et des Sœurs franciscaines. Cela a été une très douce petite fête. Nous avons pris le thé le soir chez le docteur Fisher.

Le docteur Fisher, qui se dit Suisse, est un être long et blanc comme un cierge, aux tristes yeux d'eau grise. Son expression générale de désolation se renforce de la solennité amère d'une redingote noire et d'un chapeau aux sombres ailes érigées, posé sur sa tête comme un corbeau prêt à prendre son vol. Sa femme est une inélégante personne au sourire plein de désenchantement et de bonté. Tous les deux professent la haine du Boche et du Turc. Nous faisons quelques restrictions sur ce dernier. Ils se récrient avec indignation : il ont vu trop de cruauté chez l'Osmanli pour lui garder une parcelle de sympathie.

Il y a quinze ans que ce couple vit dans la solitude de cette ville ; si hostile aux étrangers, si

lointaine pour des esprits européens. Le docteur est chargé de l'hôpital où il soigne une humanité chrétienne et musulmane pas toujours sympathique, mais également répugnante par sa crasse, ses tares, ses maux inouïs. Il est content d'être chargé du soin de nos troupes et de contempler d'autres visages. Il nous parle avec mélancolie de l'Europe; on sent cependant qu'il ne peut plus se passer de ce pays où nous sommes et qu'il mourra là ou dans quelque autre sombre ville d'Anatolie. Nous apprendrons plus tard qu'il s'est conduit avec un merveilleux dévouement pendant le siège de la garnison.

26 décembre. — Un très curieux individu avec lequel nous sommes constamment en rapport pour achats de denrées, c'est M. Rafi. Très jeune, à peu près convenablement moulé dans un complet européen, le cou à l'aise dans un faux-col en celluloïd, il nous aborde les deux mains tendues avec une profusion de « cher ami ». Cet ingénieux chrétien nous doit bien ça : il a toutes nos fournitures de viande et de légumes. Je soupçonne notre officier de détails de trop se fier au sourire enjôleur, à l'apparence de rondeur de l'aimable Rafi. Mais comme nous-mêmes nous nous laissons prendre, tout en nous moquant de notre propre confiance! Il est si obligeant,

si débrouillard! A-t-on besoin d'un poêle? il vous le trouve; de bois? un âne arrive tout chargé le lendemain. Veut-on changer ses livres égyptiennes en métal turc? il s'en charge. Dans son bureau aérien perché sur une terrasse du souk des tapis, je vais lui rendre visite. Dès la porte une pancarte affirme qu'il est l'unique représentant de la Standard Oil Company. Mais que ne représente-t-il pas! C'est une goutte d'eau que cette Standard dans la mer de ses affaires. Notre homme me présente à la maîtresse du logis. Madame Rafi, terne personne, n'est que sourires.

Deux jeunes servantes nous regardent en se tenant par le cou avec une grande véhémence de chuchotements. Rafi se frotte intensément les mains pour créer une atmosphère de cordialité. Avec complaisance, il me conte le prix de sa table, de son fauteuil, de ses tapis.

Je reviens en franchissant le ravin par l'antique arche romaine. C'est vertigineux : cependant, chaque jour, de vieilles femmes branlantes traversent cette ruine. Elles se sont livrées à cet exercice depuis leur enfance.

Non loin de notre camp, un convoi de chameaux venu du Caucase, conduit par des colosses vêtus de peaux de moutons aux faces envahies de poil. Les vastes bêtes à l'épaisse toison brail-

lent tandis qu'on les décharge de leurs caisses de pétrole. On arrache de leur dos un amoncellement de couvertures collées à leur bosse depuis des semaines, et, prises d'atroces démangeaisons, elles s'empoignent le dos à pleines dents. Leurs conducteurs appliquent sur leurs plaies de lourdes couches de goudron. Un troupeau de femmes arabes veille autour, attendant l'apparition d'un tas de crottin, précieux combustible.

28 décembre. — J'ai été invité avec le commandant et quelques officiers à un office consulaire, dans l'église syrienne. Le mystère de la sainte messe se déroule rondement : on sent une sorte de cordialité familière entre l'officiant et son Dieu.

Après la cérémonie nous nous rendons chez le chorévêque; nous nous attablons autour de mets abondants, de vins variés. Nous sommes flanqués d'ecclésiastiques syriens, chaldéens et catholiques arméniens; tous bavards et rayonnants. Leurs ouailles nous regardent par les fenêtres et jouissent avec désintéressement des poulets aux olives, des pâtes épicées, des gâteaux au miel qui se succèdent dans nos assiettes. Deux capucins sont venus nous saluer : ils se retirent discrètement presque aussitôt. Leur discipline leur interdit ces festoiements. Le père

Archikian a un grand geste de commisération et clame :

— Que diable! Pourquoi cette rigidité? Le Christ ne nous a jamais imposé ces exagérations austères et toutes ces macérations!

Il nous contemple, satisfait de recueillir les marques d'approbation passagère que nous inspire sa tolérance. Les autres prêtres parlent à peine le français. Le père Archikian et le chorévêque nous traduisent leurs amabilités. Ils hochent le chef en produisant toutes leurs dents dans d'amènes sourires. Le chorévêque qui, de sa vie dans sa petite église, basse, ronde, écrasée en a pris les formes épaisses et alourdies, est mieux qu'un ecclésiastique jovial et gourmand, c'est un vrai savant, il évoque devant nous les peuples qui se succédèrent dans Ourfa. Il nous parle en poète, renversé dans le fauteuil qu'emplit sa robe tendue par son embonpoint et maniant mainte cigarette de ses mains courtes.

. . . .

Au dehors, la voix des muezzins traîne sur la ville. Je cherche à retrouver dans ce chant le charme nostalgique qui étreignait si fort Loti. Mais, dans ces rues attristées par l'hiver, il ressemble à l'appel des marchands d'habits du faubourg du Temple.

1er janvier 1920. — Nous nous sommes réunis à la maison du gouverneur pour présenter nos vœux au colonel C... qui est arrivé depuis hier. Les lieux communs d'usage sont échangés dans une atmosphère de sympathie.

Viennent les ecclésiastiques porteurs de vœux; viennent ensuite les notables et à leur tête le moutesharif. Les officiers de gendarmerie suivent. Le colonel leur parle de son désir de bonne et franche collaboration, des libertés qu'il a l'intention de toujours sauvegarder, du respect des traditions et de la foi musulmane... Les Turcs répondent en termes empreints de franchise. Eux aussi se félicitent de l'administration française et de la tutélaire bienveillance qu'on leur témoigne.

Ils doivent cependant se faire en eux-mêmes bien des restrictions. D'abord, ils sont profondément patriotes, ils sont musulmans. Leur orgueil souffre de voir l'Arménien honni, relever la tête. Il faut encore, s'ils nous vendent leur âme, tous ces fonctionnaires, qu'ils sentent la France solidement établie dans le pays. Or, nous ne donnons pas assez l'impression de la force. Nos malheureuses compagnies disséminées dans cet immense territoire « installent » trop peu. Il faut, enfin, payer avec autre chose que de solennels engagements. On a promis aux fonc-

tionnaires civils de doubler le traitement servi par le gouvernement turc ; ils n'ont pas reçu un sou depuis des mois. Même manquement concernant les gendarmes. Ceux-ci espéraient, en outre, recevoir des uniformes français qu'ils attendent toujours.

Ce soir, nous avons une retraite aux flambeaux dans la ville endormie. Mes noirs portent des torches faites d'une boîte de lait condensé emplie de pétrole et brandie au bout d'une perche. L'aigre nouba des tirailleurs et les clairons éclatants retentissent à travers les rues noires. Cela se termine par des airs ultra-fantaisistes et des danses endiablées sur la place du sérail. Mais la population s'est cloîtrée chez elle. Et cette joie française qui retentit dans la ville silencieuse et hostile a quelque chose de poignant.

3 janvier 1920. — Un capitaine turc [1], celui qui m'avait tant effrayé dans sa tenue de bandit, à la tête de vingt cavaliers, quitte Ourfa aujourd'hui. Le capitaine Sajous l'a chassé, sentant en lui un homme dangereux.

Le lieutenant-colonel Normand arrive de Tell-Abiad, avec un colonel turc interprète, et une

1. Ali Saïb Bay qui promènera un jour dans Ourfa la tête des officiers français.

vingtaine de gendarmes. Il va en mission à Diarbékir pour sonder le pays et pour savoir si la population est hostile ou non à l'extension de l'occupation française. Il vient de se rendre à Mardine, ville importante située à l'est de Tell-Abiad, sur la voie ferrée. Il ne nous dit pas un mot des premiers résultats de son voyage. Nous apprendrons que ce fut un échec. Les autorités turques refusèrent de le voir et interdirent toute manifestation aux chrétiens de la ville qui s'apprêtaient à le recevoir en grande pompe.

Rude tâche que cette expédition à Diarbékir : 160 kilomètres à cheval par des routes mal tracées, couvertes de neige dans une grande partie du parcours. Le gîte dans des villages kurdes, peu sûrs, sous la protection de gendarmes qui peuvent vous assassiner. Pour nous tous, le colonel n'arrivera pas! Cependant, ce diable de petit homme aux yeux pétillants de malice, aux gestes volontaires, a une belle foi en lui-même. Il nous conquiert pas sa bonne humeur, sa blague, et ses gasconnades de vieux colonial. Son vaste appétit inquiète Soyez, chef de popote toujours timoré et qui médite de lui faire payer une somme exorbitante pour le dégoûter de jamais revenir. Le colonel turc est un quinquagénaire puissant et

triste. Ourfa n'est pas pour lui une cité inconnue : il y commanda un bataillon avant la guerre. Il goûte à notre vin par politesse, se déclare un grand ami de la France, proteste d'avoir donné sa démission pour ne pas prendre les armes contre elle.

9 janvier. — Je vais quitter Ourfa avec ma section : nous sommes relevés par une autre fraction de ma compagnie sous les ordres du sergent Bonifaci. Je suis attristé, je m'étais fait à cette vie : l'exercice, le matin, derrière le cimetière turc où retentit la clique des tirailleurs et la rengaine aigrelette de la nouba; la vieille caserne où les tourterelles par douzaines contemplent du haut du vieux noyer, le menu invariable de mes noirs; ma chambre nue d'où j'entends les Algériens folâtrer avec mon ordonnance qu'ils surnomment « Blanchette »; le sentier montueux du mess dans la nuit noire et pluvieuse; enfin ces regards amis, ces rires, ces attitudes des êtres que je laisse là et que je connais comme des parties de moi-même. C'est une des mélancolies de la vie coloniale, ces amitiés qui se nouent sur quelque coin du globe pour très vite finir par la séparation et l'oubli...

10 janvier. — Je me mets en route, sous la pluie, avec ma section, deux spahis et les « arabas »

portant mon matériel. Fustigés par l'ondée, mes hommes vont alourdis et traînant après leurs semelles d'énormes pâtés de glaise. Nous traversons difficilement deux oueds grossis : il faut décharger les arabas pour les pousser à main d'homme. Voici Para-Para qui semble se dissoudre sous l'ondée. L'emplacement habituel du bivouac n'est plus qu'un lac. Où s'installer? ma foi, tant pis! Ce n'est pas très prudent certes, mais je camperai dans le village. Un pâle Arménien vient au-devant de nous : il sait un peu de français; il m'explique qu'il est le scribe du chef arabe. Je lui demande une case ou deux, vides. Il me les indique et j'empile mes tirailleurs dans une vague étable à moutons où ils seront au sec. Les voitures serrent; quatre sentinelles font le guet. Après tout, l'hospitalité arabe est inviolable! Un des spahis qui m'accompagne s'avance et me déclare avec une grande véhémence :

— Ji ti joure, mon liotenant; ici caïd y a bon, ti donnes lui cinq francs ça suffit!

J'entre dans un vaste cône de terre si enfumé que je n'aperçois d'abord que le trou du plafond. Puis mes yeux s'habituent. Je distingue des hommes assis autour d'un grand brasier de crottes de mouton. Dans un coin, un être grelotte de fièvre sur une peau de bique, c'est le

chef du village. Je profite de ce que j'ai un peu d'aspirine pour lui en donner. Je m'installe entre les guenilles de mes voisins avec les deux spahis, j'envoie Yaya Mahama chercher une bougie, du sucre et du café dans les voitures. Bonne aubaine pour ce malheureux chef que nos soldats intitulent pompeusement « le caïd ». Le café bout sur ces crottes petites et lisses comme des olives qui brûlent très lentement sans dégager d'odeur désagréable. Les spahis s'essaient à traduire mes paroles et celles de mes hôtes, mais leur arabe diffère assez de celui du pays. Un vieillard, drapé de laine brune, penche vers moi sa barbe blanche et son odeur d'étable. Un homme aux tresses brunes, au beau regard hardi pose sa main sur mon bras et me parle avec volubilité. L'Arménien me traduit :

— Pourquoi les Français ne nous engagent-ils pas? Nous voudrions tous être spahis à Para-Para.

Il ajoute encore, cet Arménien :

— Les Français n'ont donc pas d'aéroplanes, de canons, d'auto-mitrailleuses?

Je me récrie. Ce misérable hère ne veut pas me croire ; il en tient pour la légende anglaise qui nous représente comme inexistants. Il semble nous en vouloir d'être si faibles, nous les protecteurs de son peuple.

Tout ce monde s'étend roulé dans les peaux et les couvertures : le froid de la nuit arrive par instants du fond du long boyau qui donne sur les huttes des femmes. J'ai monté mon lit pliant par crainte des « totos ». Je serai quand même leur victime, car on me force gracieusement à accepter un oreiller de soie richement peuplé de ces animaux. A mes pieds dorment ma chienne et mon ordonnance qui a préféré le sort de sa compagne à celui des camarades recroquevillés dans l'étroite étable.

11 janvier. — Nous partons, laissant le village se disputer nos boîtes de singe vides. Triste départ, sous l'éternelle pluie, avec des membres raides de froid, dans des vêtements déjà mouillés. Les mulets peinent à travers la plaine grise : l'un d'eux n'en peut plus et tombe fréquemment. Enfin, voici au loin, le réservoir de Tell-Abiad qui domine la gare, le grand hangar. J'ai dépêché les spahis en avant et quatre mulets frais arrivent.

Je distance mes hommes et tombe sur le capitaine Calvel qui va et vient, sec et vif, le long du rail. Il me tend une main cordiale, mais pousse aussitôt des cris d'indignation en apercevant ma troupe qui s'avance, boitillante, crottée et sans ordre. Il fulmine :

— Je lui ai gâché sa belle 1re section, ses magnifiques Sénégalais!

Il espérait les voir arriver l'arme sur l'épaule droite, l'œil fixé à l'horizon, au rythme de cent trente pas à la minute. Il ne se doute pas qu'à l'aller et au retour je n'ai pu faire avancer mon monde qu'à renfort de jurons et de bourrades en me dépensant comme un chien de berger. Ce ne sont pas les noirs légendaires de nos conquêtes africaines. Je lui exprime ces choses : il m'arrête. Pardieu; il sait mieux que personne à quels médiocres soldats nous avons affaire. Il ne « rouspétait » que pour sauver la forme.

Voici une grande silhouette dégingandée qui accourt. C'est Serceau mon camarade qui me sourit de ses mille rides de colonial cuit et recuit par la chaleur. Sous-lieutenant comme moi, il offre le type sympathique de ces vieux militaires coiffés en casseurs d'assiettes et dont l'autorité fait poids dans un mess. Il cumule les fonctions de « chef de la mitraille » et de commissaire de gare. Cette dernière lui laisse bien des loisirs, le train ne passant que deux fois par semaine.

Nous dînons tous les trois, le capitaine, Serceau et moi, dans une petite pièce où pendent par le bec, un tas de volatiles : canards,

sarcelles, perdrix. Je m'étends sur les délices d'Ourfa et eux me content des chasses mirifiques.

12 janvier. — Je surveille l'exercice sur le plateau pierreux qui s'étend à l'est du hangar aux machines. Devant moi, le rail court droit à travers l'étendue plate et nue, semée çà et là de villages. Tout à coup, un murmure passe parmi mes tirailleurs : « Congo-oulou! Congo-oulou abea! » Un renard se promène en effet à petits pas le long d'une de nos tranchées d'exercice; il se dirige vers la voie ferrée. Je prends ma chienne qui se chauffe au soleil, non loin de là et nous courons en nous dissimulant au bord du talus. Comme il passe tranquillement devant la borne du kilomètre 709, le renard nous aperçoit. Il s'arrête les oreilles droites, puis détale la queue brandie en goupillon. Ma lévrière, lâchée à trois cents mètres de lui, fonçe. En deux minutes elle lui souffle au derrière. Elle le cueille au vol dans un crochet. J'arrive en courant pour lui arracher le cadavre du renard qu'elle a étranglé sans recevoir une égratignure. Les hommes sont enthousiasmés!

Un petit convoi est arrivé d'Ourfa. C'est la mission du colonel Normand... sans le colonel. Celui-ci s'étant beaucoup éloigné de la piste

a été salué par des coups de fusil et a disparu. Le colonel turc et l'adjudant paraissent soucieux. Ils nous content les mésaventures de leur voyage. En quittant Ourfa, tout alla pour le mieux : si la route était fatigante, l'accueil des populations semblait cordial. Dans les villages où le colonel s'arrêtait pour camper, le chef le recevait avec une affabilité empressée. Les choses se gâtèrent à Sevreck où la mission rencontra le capitaine turc récemment remercié par Sajous. Celui-ci proféra des menaces à l'égard des Français, du colonel en particulier. Puis arriva un émissaire porteur d'une lettre émanant du chef du corps d'armée de Diarbékir : celui-ci interdisait formellement de faire un pas de plus. On décida donc le retour à Ourfa. La mission repassa par les mêmes villages, mais l'état des esprits avait changé : ce n'étaient plus que poings tendus. Les gendarmes tremblants se taisaient. L'adjudant évoque avec une terreur apaisée l'instant où il eut autour du cou des doigts noueux et une lame courbe à quelques centimètres de sa poitrine. Le colonel turc frémit au souvenir des insultes qui l'ont couvert.

13 janvier. — J'erre aux abords du souk. Des bruits de guerre circulent. Entouré de spahis inquiets, Osman, le mercanti, se répand

en détails effrayants sur la puissance des Bédouins qui remontent du sud au début de chaque année. La grande tribu des Anazés, vingt mille tentes, voudrait nous enlever puis marcher sur Ourfa. Le nom d'Hatchem son chef, vole d'une boutique à l'autre comme une sinistre évocation. Derrière ses paquets de bougie et ses raisins secs, Amar le vieux lettré qui fait ânonner les versets du Coran à des gamins, donne des précisions : « Hatchem a commandé à ses gens de préparer une tonne de blé par tente pour mener à bien l'expédition. » Le cafetier arménien pâlit sous sa crasse et médite de fuir : il m'annonce qu'Hatchem a demandé à son frère d'attaquer Arab-Punar pendant que lui-même emploierait ses forces contre nous. Les gendarmes turcs rêvent accroupis, indifférents à tout ce bruit.

Viennent à moi, Serouët l'officier turc et le caïmakan. Ils haussent les épaules en me tendant des cigarettes. Je n'ai pas à partager les craintes de ces commerçants alarmés pour la sécurité de leur camelote. Et puis, quand même cela serait! Rien de moins dangereux, que ces Bédouins. Il y a quelques années, cerné avec ses trente gendarmes dans ce même poste, Serouët fit un beau massacre de ceux qui prétendaient l'enlever d'assaut.

14 janvier. — Les rumeurs les plus fantaisistes subsistent. Maintenant, c'est Ourfa qui serait entre les mains de deux régiments turcs. Serouët, soupire :

— Ah! mon cher ami! Pauvre ami! Pauvre! Pauvre Turquie! Que voulez-vous qu'elle fasse? elle est à genoux.

Avec sa longue tête émaciée, surmontée d'un bonnet d'astrakan trop grand, son manteau usé, ce malheureux synthétise bien l'armée turque misérable et affamée. Ses hommes vivent d'expédients, forcent les villageois des alentours à leur donner, qui un poulet, qui des œufs, qui un peu de farine. Tout leur est bon pour se vêtir; vieux complets civils; débris de peaux de bêtes. Serouët lui-même est aux crochets d'Osman le mercanti. Quant au caïmakan, il se paye sur les impôts qu'il prélève.

15 janvier. — Le train nous amène de Djerablous le commandant Goëtz [1]. Le convoi doit s'en retourner demain sans avoir poursuivi sur Mardine. Notre chef de bataillon nous annonce que le colonel Normand a rejoint Arab-Punar sans mal. Il vient nous donner des directives. La situation est, paraît-il, tendue partout : nous

1. Tué au siège d'Aïn-Tab en 1921.

pouvons être attaqués. Il faut sans tarder faire des tranchées, ne plus nous risquer à des marches lointaines et autrement qu'en formation de combat, enfin, renforcer notre surveillance, en particulier celle de nuit. Le commandant nous entraîne sur le terrain : vieilli, barbu de quinze jours sous le képi fatigué qui lui sert de bonnet de nuit, il nous indique nos emplacements de défense. Il opine pour un système de tranchées très étendues, de petits groupes disséminés et faisant des feux de flanquement.

16 janvier. — Nous apprenons qu'après le passage du train, les Kurdes de la région d'Arab-Punar ont démoli la ligne en plusieurs endroits. A l'est en direction de Mardine, les fils télégraphiques ont été coupés. L'équipe de réparation partie ce matin, revient avec la draisine à un train d'enfer. Les hommes s'arrêtent devant nous en chemises, sanglotants : une bande de pillards les a volés et dépouillés de leurs vêtements. Tandis que nous les écoutons, le grêle tac-tac du télégraphe retentit dans la salle aux dépêches.

Nous nous précipitons. Malakoff, le chef de gare, traduit devant nous sur un papier : des mots surgissent peu à peu sous son crayon : « Sergent Rouaux, commandant poste de Kul-tépé, à capitaine Calvel, commandant poste de Tell-

Abiad : Des bandes de guerriers kurdes m'entourent. Deux hommes se sont présentés avec un drapeau blanc et me somment au nom de leur chef Hatchem d'abandonner la gare de Kul-tépé si je ne veux pas être attaqué. J'ai répondu : « Je vous attends avec impatience et je me moque... » Le tac-tac s'arrête. Les fils viennent aussi d'être coupés de ce côté.

Brave Rouaux qui est à vingt kilomètres à l'ouest en allant sur Djerablous. Puisse-t-il tenir avec sa petite phalange de vingt hommes !

Les civils présents offrent une face longue, consternée. Serceau et moi nous nous regardons un peu inquiets, mais parcourus par l'agréable frisson de l'aventure.

17 janvier. — Dans la nuit froide et étoilée, trois étincelles vertes surgissent vers l'ouest puis retombent lentement... La sentinelle les a aperçues et vient nous prévenir. Nous accourons sur le pas de la porte pour voir s'épanouir encore les trois fleurs de feu, bues aussitôt par l'obscurité... Ce sont les fusées de Rouaux : il nous prévient qu'il est attaqué...

Les cinq spahis que le capitaine a envoyés en patrouille à Kul-tépé reviennent hagards sur leurs bêtes fourbues. Tous parlent à la fois. Nous

arrivons à comprendre qu'on leur a barré la route à coups de fusil; qu'ils ont été cernés, jetés à bas de leurs chevaux, désarmés, dépouillés, quand un chef de village est arrivé. Furieux, il a sommé les pillards de rendre carabines, montures et vêtements; a emmené nos hommes dans sa demeure, leur a fait prendre un peu de thé et les a renvoyés avec des paroles de paix. Quelle histoire! Nous ne savons pas trop si nos spahis n'ont pas tout bonnement fait demi-tour, craignant de se heurter aux assaillants de Kul-tépé. Par la suite nous saurons que leur récit n'est pas une fable.

18 janvier. — Nous sommes rassemblés en carré pour le rapport. Drapé dans une large peau de mouton, le « manlicher » en bandoulière, un Arabe s'avance. Il salue le capitaine et lui tend un petit papier. Nous le questionnons : il vient d'Ourfa, de la part du capitaine Sajous qui doit lui remettre une livre or, s'il ramène une réponse. Le papier dit : « Vous allez probablement être attaqués par Hatchem, chef des Anazés. Je pense que ce ne sera pas sérieux. Veillez bien et, s'il le faut, tapez dur! »

Nous nous méfions de Sérouët. L'Arabe repartira dans la nuit avec notre réponse.

20 janvier. — Tandis que par désœuvrement je m'amuse avec Serceau à faire des courses, en équilibre sur le rail, un homme vêtu d'un pardessus râpé, sorte de mendigot à la Gus-Bofa, se présente à nous. Il a un air de mystère tout à fait théâtral et me parle à grand renfort de clins d'yeux et de mines entendues. J'appelle un Algérien, car je n'y comprends goutte. Incontinent, sa paupière gauche redouble d'agilité, puis il se tourne vers le tirailleur et lui explique qu'il veut voir le capitaine parce que ce dernier lui doit dix medjidés[1]. J'ai compris qu'il ne veut pas dire la vérité devant le tirailleur et le conduis au capitaine. L'homme apporte un deuxième courrier d'Ourfa; une boule de papier grosse comme une tête d'épingle dissimulée dans sa chaussure. Sajous demande des renseignements et nous annonce qu'en ce qui le concerne, il cherche à retarder le plus possible l' « événement ». Ils vont donc être, eux aussi, attaqués!

C'est le jour des nouvelles, deux cavaliers s'avancent en trottant sur de maigres chevaux. Ils viennent de la tribu des Djiss que commande l'émir Saat Abdallah. Ils nous portent une lettre de celui-ci. Cheffick, voyageur arménien,

1. Pièce de monnaie turque.

immobilisé parmi nous, la traduit. Saat Abdallah, après quelques gracieusetés au seul vrai Dieu, nous annonce que « les tribus » vont se lever contre nous. Il nous conseille de nous réfugier avec nos soldats et notre matériel sous ses tentes. Nous serons sous la protection de « son armée ». Il vient du sud et son campement se dresse à vingt kilomètres.

Le capitaine répond en termes aimables qu'il n'est pas inquiet pour l'instant, mais qu'il le remercie de ses offres et en usera à l'occasion. Les cavaliers s'en vont; dignes sur leurs faméliques ambleurs.

Je vais au Souk où l'inquiétude continue à régner. Naïm le télégraphiste questionne. Au dire de chacun, les Djiss représentent une grosse force : cinq ou six mille guerriers. Nous saurons plus tard qu'il faut en moyenne diviser par dix quand on nous donne un chiffre. Mais quelles sont ces « tribus » sur lesquelles Saat ne donne aucune précision? Le vieil Amar brandit un sabre de cavalerie :

— Qu'ils viennent par Allah! je les pourfendrai! j'étalerai leurs tripes au soleil par Allah!

Sa barbe en bloc massif frappe sa poitrine comme une affirmation obstinée et ses mots vibrent avec cette sonorité réservée à ceux qu'anime un indomptable courage. Cependant,

je m'aperçois que ses allumettes, ses bougies, ses raisins secs, tout cela a disparu dans des sacs et qu'il s'apprête à vider les lieux. Deux Arméniens, eux aussi, plient bagage. Il reste cependant des courageux qui se félicitent de voir fuir leurs concurrents.

22 janvier. — Toute la journée, le village, situé sur la colline de Montbatah à 700 mètres au sud, n'a cessé de déménager dans un perpétuel va-et-vient d'ânes et de femmes écrasés sous leur charge. Tout ce monde veut laisser le champ libre à nos futurs assaillants et va camper sous la tente, à quelques kilomètres de là, derrière les huttes de Tell-Abiad. Une dizaine de bourricots pliant sous des sacs d'orge, et guidés par Hammadi, le chef de ces émigrants, viennent se ranger le long de la gare. Ce grain est vendu et Hammadi ne prétend pas s'en embarrasser.

— Pourquoi ton village déménage-t-il? lui demandons-nous; nous le protégerons! fais-le rester là.

Hammadi soupire dans ses peaux de mouton. Le grand vieillard respire la ruse, la bonté, la crainte. On le sent accablé. Il répond laconiquement :

— J'ai peur!

Nous devinons que cette pauvre humanité qui fuit là-bas au long du marais avec ses troupeaux, ses enfants, ses lares modiques exécute un ordre. Elle regrette ses nids de boue enfumés où du moins elle avait un peu de chaleur et se désole à la pensée de camper sous de grossières tentes assaillies par la pluie et le vent.

23 janvier. — Hier, nous discutions de l'opportunité de désarmer les gendarmes. Malakoff, le chef de gare, nous le conseillait ; mais Serouët paraissait animé d'un si loyal désir de nous seconder en cas d'attaque, que nous avons reculé... Et alors... il s'est enfui cette nuit avec son monde, avec le caïmakan qui abandonne des tonnes de registres et de paperasses. Au dire des Arméniens, il y avait environ deux cent cinquante fusils dans leur poste. Ceux-ci ont été emportés.

Les sentinelles sénégalaises placées sur les toits en terrasse ont bien remarqué un léger remue-ménage, mais ont négligé de nous en avertir, les imbéciles. « Parce que y en avait pas gagné consigne comme ça. »

Des gens qui ne perdent pas de temps, ce sont nos cinq spahis et nos cinq tirailleurs algériens. Installés au large dans les locaux des employés fugitifs de la gare, ils rêvaient sans doute de se meubler, car une intuition merveil-

leuse les a avertis avant quiconque de la fuite des Turcs. Sans perdre une seconde, ils ont transporté chez eux, le mobilier de ces derniers : lits, fauteuils, canapés, tables. Ils viennent gracieusement m'inviter à faire mon choix.

Le chef de gare, son télégraphiste, l'Arménien voyageur au faux air de gentleman américain, tout ce monde fait à une vie policée, sent renaître en lui les vieux instincts pillards et se précipite dans le poste abandonné à la suite des quelques mercantis arméniens restés avec nous. Le capitaine arrive furieux, la canne brandie. Il invective ces gens qui sondent les murs avec une minutie de détectives et se penchent sur les registres du caïmakan pleins d'une curiosité tout intellectuelle. Il menace du conseil de guerre les Algériens, mais ceux-ci gardent le sourire, parce qu'on n'exige pas qu'ils restituent leurs prises. Serceau qui s'enfuit avec une malle et moi-même qui ai troqué la caisse qui me sert de siège contre un large fauteuil, nous prenons notre part d'épithètes malsonnantes. Enfin, le capitaine revient à un sens plus sain de la situation et fait transporter chez lui quelques meubles empruntés aux Algériens. Nous inspectons le poste turc. Quatre murs de terre forment une cour intérieure de soixante mètres de côté. Sur deux faces, de grossières

constructions à terrasse. Voici l'antre du caïmakan; ses piles de registres, ses caisses de paperasses, son coffre-fort vide. Voici la pièce qu'habitait Sérouët et les locaux de ses hommes où traînent les innommables débris que nous avons dédaignés.

La matinée se passe à commencer des éléments de tranchées devant nos bâtiments. La terre se laisse facilement creuser, le travail avance...

J'éprouve dans l'après-midi le besoin de me dégourdir les jambes. Je pars avec les deux Européens, Rat et Daniel, et trois Sénégalais : tout ce monde armé.

Nous avançons en tirailleurs, les yeux à l'horizon, craignant à chaque instant l'embuscade. Heureusement, nous pouvons voir l'ennemi venir de très loin sur ces terres dénudées. Notre poste est situé dans une vallée large de quatre kilomètres : quand on a franchi les pentes qui le dominent, la vue s'étend à l'infini.

De temps à autre un chacal se lève devant nous, prudent et hargneux, toujours trop éloigné pour que je puisse songer à le tirer. Ma chienne fonce sur lui. Il la regarde d'abord venir, puis se sauve à toutes jambes. Elle le rejoint, le mord, il fait tête puis repart. En quelques foulées, elle le rattrape, donne un deuxième coup

de dent, puis abandonne la partie. Elle n'est pas de taille à étrangler ces carnassiers.

A trois cents pas, un renard trotte au fond d'un ravin desséché. Ma lévrière qui n'a aucun nez tombe cependant sur sa piste et la suit à grand train. Elle aperçoit soudain la bête et donne toute son allure. Surpris, le renard fait face. J'accours : l'animal bombe le dos, la gueule ouverte, le fouet hérissé. Ma chienne le regarde gentiment en remuant la queue comme si elle allait jouer. Elle darde soudain son long nez. Je n'ai pas le temps de voir comment elle a happé la bête pour la jeter en l'air et la ressaisir aussi habilement à la gorge.

Là-bas, les bâtiments de la gare gisent, gros comme des boîtes d'allumettes, au pied d'un mince fil qui est la voie. Nous nous sommes trop aventurés : il faut rentrer. Nous franchissons le ruisseau, longeons le Tépé de Montbatah où un dernier âne emporte quelques guenilles oubliées et nous voici dans la plaine de réglisses qui s'étend jusqu'aux rails. Serceau vient, la pipe aux dents, en pantoufles; il espérait, en place de ce renard, un lièvre.

24 janvier. — J'ai rassemblé mes hommes en « colonne de compagnie » avant de les faire rompre. Une balle siffle... Quel est ce chasseur

imprudent? Soudain, l'air gémit autour de nous, des cailloux volent. Je bondis vers la tranchée de la voie en criant aux tirailleurs stupéfaits de courir à leurs postes de combat et je m'élance vers mon bâtiment avec ma section, poursuivi par un tir trop élevé.

Nous grimpons sur notre toit, assailli par les balles. Autour de nous, sur toutes les crêtes, des individus courent, se couchent, apparaissent, disparaissent dans un crépitement vif de mousqueterie. Ils sont au moins à 1.000 mètres et semblent n'avoir nulle envie d'approcher. Mes hommes ont pillé les caisses à cartouches et, alignés à plat ventre sur la terrasse, entre leurs musettes gonflées de projectiles, ils tirent comme des perdus. Rien à faire pour arrêter ces primitifs, affolés par la crainte et le désir de carnage. Je me borne à indiquer les hausses qu'ils prennent d'une façon déplorable. Les dix Algériens sont en pleine fête. Ils épaulent posément, méthodiquement, rectifient eux-mêmes leur tir, enthousiasmés quand ils voient l'ennemi visé, se coucher brusquement. Ils croient à chaque instant avoir fait mouche. Ils se congratulent, s'injurient, se disputent leurs prétendues victimes. Sliman, spahi, exige que j'apprécie son tir :

— Mon lieutenant, regarde seulement une minute!

J'ai dit aux Algériens de prendre les fusils mitrailleurs, car mes Sénégalais s'en servent mal. Mes pauvres noirs, vexés, laissent faire en maugréant. En bas, dans la cour intérieure, les civils ont entassé des sacs de blé devant les portes. La femme du chef de dépôt nous regarde, anxieuse et pâle; la petite Carméla, sa fille, est enthousiasmée par ce vacarme; elle en oublie son rhume et ses 38° de fièvre. Voici Mamadou Niendo, mon caporal, qui se tortille soudain, les mains à la poitrine. Il roulerait en bas, car la terrasse est en pente, s'il ne se trouvait retenu par une cheminée qui émerge du toit. Je cours à lui pour recueillir le dernier mot d'une phrase : « Moi foutu ! » Assis sur son derrière, Bapé Uo se lamente au spectacle de ses deux doigts qui pendent comme des doigts de gants vides sur ses genoux qu'ils tachent. Daniel, l'Européen, bat soudain des bras et s'affale tragiquement dans la cour. Il se relève en chancelant et regarde hébété les quatre mètres qu'il vient de parcourir dans le vide. Un peu de liquide rouge tache sa veste. Il est tout bonnement ivre-mort, entre les deux bidons vides qui lui pendent à chaque épaule. A côté, dans l'autre bâtiment distant de trente pas, les mitrailleuses de Serceau arrosent les crêtes. Armé d'une lorgnette, celui-ci règle le tir. Je lui crie un cordial

bonjour. Debout sur le toit je plaisante avec lui quand une balle qui s'écrase sur une cheminée proche me rappelle au sens des réalités.

Le soir tombe et la fusillade se tait peu à peu : allons! nos ennemis ne sont pas bien dangereux. Nous pensions avoir à défendre nos murs à coups de grenade et de V. B. Jamais je n'ai ressenti une telle paix.

Malakoff et le boulanger arménien se risquent à rapporter des brebis qui gisent aux environs à quelques centaines de pas, frappées par nos projectiles. Je meurs de faim, mais mes noirs, mal revenus de ces émotions intenses, mangent du bout des dents.

Nous décidons, vu le peu de mordant de l'assaillant, de ne pas prendre les tranchées, de nous défendre simplement dans nos murs. J'assurerai la défense du premier bâtiment où je suis installé avec mes quarante tirailleurs, les Algériens et les civils. Le capitaine, Serceau avec une demi-section et les deux mitrailleuses occuperont le deuxième bâtiment. Enfin, le sergent Quilichini, la 4e section, les cuisiniers garderont le hangar des machines. Nous pouvons facilement surveiller le souk vide, nos écuries et le poste turc abandonné qui sont à quelques pas.

Mon bâtiment est une sorte de petite forteresse carrée, de cinquante mètres de côté, en pierre

artificielle, percée de meurtrières. Un toit en terrasse incliné vers l'intérieur permet de se dissimuler pour répondre à l'assaillant. Un réservoir haut de vingt mètres nous sert d'observatoire. A soixante pas, le bâtiment du capitaine est semblable au mien, mais plus petit de moitié. A deux cents mètres, des rails en épi aboutissent au hangar des machines qui contient quelques wagons. Soit dit en passant, aucune locomotive n'est restée vers l'est, du côté de Mardine, ce qui nous met à l'abri d'un brusque débarquement de troupes turques venant de ces régions.

25 janvier. — Au sommet de la croupe qui masque le village de Tell-Abiad, un cavalier paraît, agitant un vaste drapeau blanc. Il s'avance jusqu'au rail, saute au bas de sa monture. C'est un grand gaillard, vêtu de lainages sombres et de peaux de brebis, coiffé de l'éternel voile que maintient un large cordon noir : un fusil russe danse sur son épaule. Il nous apprend que l'immense campement qui depuis ce matin couvre la plaine à une dizaine de kilomètres vers l'est est celui de Saat Abdallah. Ce bédouin nous adresse une autre missive que l'homme tire de sa poitrine. Malakoff traduit : Toujours les mêmes phrases de début : solennelles, invocatrices

de la puissance d'Allah. Saat nous dit ensuite avoir appris que nous avions été attaqués. Pour la deuxième fois, il nous conjure de nous réfugier auprès de lui. Il nous annonce enfin sa visite dans l'après-midi.

Il se méfie, le solennel nomade! Il commence par nous envoyer une avant-garde de deux hommes; magnifiques guerriers armés de Mausers, ceinturés de chargeurs et les joues à demi cachées par les longues boucles de leurs cheveux. Autour du poêle ronflant, nous leur offrons du thé, des cigarettes. L'un d'eux se détache pour aller chercher son chef. Saat Abdallah n'était pas loin; il se tenait derrière la colline proche avec soixante cavaliers. Ailloud, notre boucher syrien qui vécut dans sa tribu, a été le voir en deux temps de galop pour lui dire que nous ne voulions recevoir que huit personnes. Il réapparaît suivi de huit silhouettes galopantes. Nous avons tout de suite distingué le chef, bien qu'il soit vêtu du même costume que ses cavaliers. C'est un splendide vieillard à la figure hautaine, impassible et sombre. Il nous présente son neveu, un page charmant à longues tresses noires. Nous emmenons tout ce monde chez Malakoff, tandis que les spahis s'affairent autour des chevaux. Les Sénégalais nous regardent courroucés. Ils sont stupéfaits de

nous voir recevoir ces gens qui, hier, nous tiraient certainement des coups de fusil. Ils ne peuvent comprendre que nous trouvions, chez les Arabes, à la fois des amis et des ennemis.

Nous avons pris place, parmi ces orgueilleux guerriers. La mère d'Ailloud, qui fut nourrice d'un fils de Saat, nous sert le café amer des nomades. Très curieuse, cette vieille chrétienne que nous avons recueillie au poste avec ses deux fils : elle est plus bédouine que tous les bédouins d'Arabie et nous sommes en cet instant bien heureux de l'avoir pour nous composer un menu de grande tente. On a apporté à Saat un narghilé : une longue conversation commence entre le capitaine et lui, par l'intermédiaire de Malakoff qui traduit.

Saat conte que Serouët s'est enfui avec ses gendarmes, parce que ce dernier le craignait : ils ont un vieux compte à régler. D'ailleurs, Serouët aurait soulevé le pays contre nous. Les villages qui nous ont assaillis sont entre autres Halava et Dejdli dont les chefs sont Turcs. Saat a avancé l'époque de sa nomadisation dans ces parages parce qu'il voulait nous secourir. Il aime les Français, déteste les Anglais (nous apprendrons plus tard que ces derniers tenaient le vieux chef pour un pillard, et ont essayé de le capturer avec des auto-mitrail-

leuses). Il hait enfin les Turcs et développe avec abondance les raisons de sa haine. Le grand vieillard, avec son masque tragique que n'égaie jamais aucun sourire et sa voix caverneuse, évoque Mounet-Sully.

Le capitaine répond avec une abondance qui ne lui est pas coutumière. Il parle des bonnes intentions de la France. Il dit que nous n'avons peur de personne, mais qu'il est heureux de posséder l'amitié d'un grand chef comme Saat et qu'à l'occasion nous aurons recours à lui. Les guerriers nomades écoutent avec un intérêt intense en fumant sans arrêt. L'un d'eux circule avec une cafetière et une unique tasse au fond de laquelle il laisse tomber une goutte de liquide d'une prodigieuse amertume. La tasse passe de mains en mains. Avec des sourires engageants, Ailloud, Naim ou Cheffik tendent une cigarette au bout de leurs doigts. Il serait malséant de présenter la boîte : on est censé avoir choisi la meilleure pour l'offrir.

Enfin, arrivent toutes fumantes pâtes et volailles. Saat Abdallah, le capitaine, Serceau se retirent dans une pièce voisine. Je m'installe avec les cavaliers qui plongent incontinent leurs doigts dans les sauces et dévorent. En un instant, ils ont terminé. Saat Abdallah se lève et sort. Tous le suivent; leur départ a pres-

que l'air d'une fuite, tant il est précipité. Tandis qu'on amène les chevaux, le vieux chef attire le capitaine et Malakoff dans l'ombre. Ils discutent longuement, accroupis sur leurs talons. Puis tout ce monde disparaît dans la nuit. Le capitaine nous confie les dernières paroles de Saat : « Si tu as besoin de moi, fais un signe. Le chef des Djiss est là avec « son armée ».

26 janvier. — Nuit... je prends le café chez Malakoff : des coups précipités retentissent à la porte. J'ouvre; dans l'ombre, le caporal Tolbia gesticule :

— Viens, viens vite! mon lieutenant! J'ai vu un voleur entrer chez les gendarmes!

Je saute sur un fusil, réveille Loyé Séré et Zagabouendé Koukoubo, deux dégourdis. J'installe un homme à chaque coin, m'embusque moi-même et jette des pierres dans la cour. L'effet ne se fait pas attendre : affolé par ce bruit, un être bondit par-dessus le mur, reçoit au vol deux coups de fusil et s'enfuit en geignant. Bon! un coup de fouet claque à nos oreilles. Je n'ai pas eu le temps de prévenir les sentinelles : elles tirent maintenant sur nous.

27 janvier. — Depuis ce matin, quelques flocons de neige tombaient avec indécision.

Ils semblent maintenant avoir pris un parti et descendent du ciel en tourbillons pressés. Ce froid est un phénomène dans l'histoire de Tell-Abiad et une initiation pour nos noirs qui voient la terre blanchir avec un émoi religieux.

Le bruit court parmi les tribus, que nous avons donné deux mille livres « or » à Saat Abdallah pour nous assurer son amitié. C'est flatteur d'être pris pour des gens aussi riches. Certains ont même cru que nous lui avions remis nos armes. L'unique cadeau que le vieux pirate a reçu est un lot de deux paires de chaussures soi-disant destinées au neveu. J'ai gardé une dent au guerrier qui insinua l'idée de ce don. Conduit dans ma chambre, il inspecta longtemps avec compétence souliers et brodequins. Il arrêta son choix avec une mine mi-satisfaite, semblant dire : « Je prends ceci, faute de mieux! »

Le capitaine pensait m'envoyer hier à Kultépé avec ma section pour prendre des nouvelles de Rouaux. Il a changé d'avis, j'en suis fort aise. L'expédition eût été hasardeuse.

Je fais une distribution de gants à mes hommes : ils en sont ravis. Ces « chaussettes la main » jouissent d'un grand prestige. — Un joyeux bougre à qui je ne confierais pas mon porte-monnaie, mais qui a toutes nos sym-

pathies, c'est notre boulanger arménien. Alors que tout le monde s'enferme dans nos murs, il continue à vivre près de son four, derrière le poste turc et travaille plus que jamais. Il n'a peur de rien et nous exhorte du matin au soir à piller les villages des environs. On le connaît sous le nom de « Dupain » que lui ont donné les Sénégalais.

29 janvier. — Des lettres de beys et de chefs... Chaque émissaire se révèle amateur de chaussures et produit en témoignage du bien fondé de ses espérances, un orteil travaillé par les intempéries. Le capitaine impatienté s'applique à faire bonne figure. Il se contente de répondre qu'il attend par le prochain train des stocks de chaussures, de quoi chausser toute l'Arabie. Il remet un medjidé d'argent et un pain à chacun. Les Sénégalais considèrent ces générosités d'un œil torve.

Il nous arrive une missive protectrice d'un des chefs de la tribu arabo-kurde des Millis. Il y a quelques années encore, au temps du bédouin Ibrahim-Pacha, celle-ci était la reine incontestée de tous les territoires de l'Est jusqu'à Mardine. Maintenant les cinq fils du noble nomade se sont partagé les tentes et la tribu a perdu de son prestige. C'est Ibrahim, l'aîné de ces cinq

chefs, qui nous écrit. Il nous demande de nous confier à sa garde pour nous rendre à Ourfa, au cas où nous serions dans la nécessité de quitter Tell-Abiad. Il parle sans insister d'un grand danger qui nous menace.

Ces gens qui essayent de nous terroriser commencent à devenir prodigieusement agaçants. Le capitaine répond par une lettre assez sèche. Et puis, ne chercherait-on pas à nous attirer en rase campagne pour nous massacrer à l'aise?

Les troupeaux de Saat errant aux horizons, son vaste camp de tentes noires, tout cela a disparu pour s'installer à quelques lieues plus loin. Le vieux chef vagabond est, dit-on, pour l'instant à Harran qui lui paye tribut.

31 janvier. — Il neige à larges flocons : triste situation pour nos sentinelles dont j'entends la nuit les pas lourds sur le toit. Nous les relevons toutes les heures pour qu'elles n'aient pas les pieds gelés. Dans la pièce sans cheminée où ils couchent, mes hommes entretiennent des feux. L'épaisse fumée qu'ils respirent leur communique, tout en les asphyxiant, une illusion de chaleur. Comment peuvent-ils vivre là-dedans! ma porte qui donne chez eux a beau être fermée, j'en ai parfois mal aux yeux. Quant à moi je me chauffe; Yaya Mahama, autre ordonnance,

commence à comprendre son métier et sait trouver du charbon malgré les sentinelles.

Nous avons fait le compte de nos vivres : vingt jours, sans restrictions. Les secours arriveront certainement d'ici là!

Aux environs, la confiance ne règne pas. Les troupeaux ont déserté la vallée; on passe avec prudence hors de portée de nos fusils. Le souk est toujours désert, l'horizon vide.

3 février. — La neige monte; elle atteint une épaisseur de cinquante centimètres. Les chiens ont dévoré un chacal sur la tombe de Mamadou Niendo. Ils en avaient mangé un hier, ne lui laissant que l'épine dorsale et le nez. Nous ne savons ce qu'il faut davantage admirer, la hardiesse des chacals ou la voracité des chiens.

3 février (suite). — Les journées coulent, monotones, coupées par des repas peu variés que prépare l'arrogant Hémo Miéson.

En qualité d'ancien boy d'Européen, Miéson est enchaîné à jamais à ses casseroles. Intelligent, volontaire, parlant bien le français, il aurait pu faire un caporal, voire un sergent. Hélas! aux Sénégalais, un gradé ça se trouve, ça se remplace : un cuisinier! jamais! Allez en

trouver un parmi ces sauvages. Bobos! Mossis! Bétés! Guermas! accoutumés à des brouets invraisemblables. J'ai eu, comme marmiton, un vieil Olof qui eût changé en cuir le plus estimable des aloyaux. Alors, je lui avais dit :

— Mon vieux, fais-nous des boulettes de hachis, matin et soir, jusqu'à la gauche...!

Ce n'était pas varié, mais nous nous en trouvions mieux. Un jour, je passais devant la cuisine. Mon homme était étendu sur son lit et fumait, la pipe au bec. Nu jusqu'à la ceinture, il roulait les boulettes sur son estomac couvert de farine. Un double jet de fumée sortait de ses narines et il louchait vers moi avec l'orgueil d'un inventeur qui vient de découvrir un truc à faire breveter.

Miéson fait la vie dure à ses chefs de popote. Il a tenté de se faire relever, mais n'a réussi qu'à enrichir son feuillet de punitions. Il écoute mes conseils ou mes ordres plein d'une condescendance lassée, sarcle son crâne avec ses ongles et contemple son bourgeron, luisant d'une crasse épaisse, avec complaisance. Le chic du cuisinier sénégalais a toujours été de se distinguer par sa saleté et il semble que, vue sous cet angle, l'élégance de Miéson atteigne les régions suprêmes.

Miéson est avec Sojo Obron le seul noir catholique du poste. Sa foi est ardente; il méprise

fétichistes et musulmans et tient en pareil dédain nos quelques soldats européens, lesquels lui ont affirmé que leur Dieu était le porte-monnaie.

Boitou, notre serveur, petit Bambara vif, cambré, sautillant, contraste par ses mines de ouistiti affable avec le cuisinier. Nous entretenons avec lui des palabres animées et nous le prenons trop souvent comme tête de Turc : « C'est idiot, il y en a pourtant assez aux environs, constate Serceau. » Bobo, l'ordonnance du capitaine, est son grand ami. Colossal, il encombre notre étroite salle à manger de sa masse maladroite et prodigue sa musculature d'athlète à manier un petit balai. Nous lui disons qu'il offre trop de surface, que fatalement un jour ou l'autre une balle ne pourra faire autrement que de mettre dans le tas. Il trouve chaque fois à cette plaisanterie un renouveau de saveur hilarante et, renversé en arrière, se frappe les cuisses en riant avec une fureur de cataclysme. Au milieu de ces déchaînements de joie sauvage il s'écrie : « Ah ! mon ami ! mon ami ! »

Une des distractions du poste est de peser Bobo sur la bascule qui se trouve devant ma chambre. Mes Sénégalais se rangent en un cercle de bouches bées et silencieuses. Je manie le levier ; on croirait que j'accomplis un rite.

Soudain j'annonce le poids et commente : « 119 kilogrammes; même chose quatre jours la viande pour toute la compagnie! » Alors, ce sont des hurlements de gaieté, des contorsions de malade; tous se précipitent et veulent être pesés à leur tour...

5 février. — Les oiseaux commencent à crever de faim avec cet épais tapis blanc qui recouvre leurs garde-manger. Sansonnets et moineaux s'alignent pitoyablement au long de nos gouttières ou s'écrasent sur nos devants de fenêtre. Ce matin, une centaine d'étourneaux dormaient dans un wagon. Un tirailleur est monté avec un bâton après avoir refermé la porte derrière lui. Il a tout assommé.

Nous organisons la chasse pour ménager nos conserves. Mes noirs tuent facilement à coups de pierre ces malheureux oiseaux épuisés. Partout des pièges se montent grossièrement établis avec une simple porte, en équilibre sur un bâton que l'on tire avec une ficelle. Les alouettes viennent, elles aussi, se réfugier autour de nous. Nous en faisons des hécatombes. Il suffit de déblayer un peu de neige et elles tombent en foule sur la terre mise à nu, comme sur un coin de paradis. A chaque coup de fusil nous abattons trente ou quarante de ces petites victimes.

Le coup de feu les émeut à peine; après chaque carnage d'autres reviennent se presser là en bandes pitoyables.

Toujours ce froid glacial, terrible pour nos tirailleurs et pour nous-mêmes. J'ai heureusement un bon feu de bois de cèdre, qu'entretient avec vigilance mon fidèle Ya-Mahama. Ya-Mahama est un vieil homme sec au poil rare, à la face hachurée des mille signes particuliers à sa race. C'est un Haoussa d'origine indéterminée, musulman fanatique. Il fume en cachette mes cigarettes, renonce à arrêter le flot montant de la poussière et chante sur un ton plaintif des mélopées assommantes. Jamais je ne vis un tel goût de la musique associé à un manque aussi irrémédiable de voix. En proie au cafard, il griffonne sur mes papiers et trace des signes mystérieux sur mes murs. Il a un bon rire, très enfantin, et soigne ma chienne comme si c'était sa fille. Il partage toujours sa soupe avec elle; je suis certain qu'il se prive parfois.

8 février. — Je suis sorti malgré une tempête de neige, pour ravitailler un peu notre garde-manger. Je n'ai trouvé aucun dévouement assez fort pour me suivre. De fait, les flocons vous entrent dans les yeux comme des paquets d'épingles et je fais mille grimaces pour viser

les canards qui se lèvent sous mes pieds en protestant. Les vanneaux aux accents plaintifs, à la timidité d'ordinaire décourageante, se laissent aujourd'hui fusiller si facilement que c'est presque un suicide. Cette impression se confirme quand on constate leur maigreur. J'ai la chance d'abattre une belle oie sauvage au corps marron, aux ailes noires et blanches.

Un canard est tombé sur l'autre rive du ruisseau. Je fais un détour pour l'aller chercher, quand j'aperçois un chacal qui se sauve avec l'oiseau dans la gueule. Je tire un coup de fusil pour faire lâcher l'impudent, mais il part à toute allure en gardant sa proie.

. . . .

Depuis ce matin, la petite Carméla, sept ans, fille du père Schwab, le chef de dépôt, erre dans ma chambre. Un petit doigt a gratté ma porte, et elle m'est apparue avec ses nattes blondes, ses joues comme deux pommes très propres et ses yeux bleus derrière lesquels veille une petite âme étrange. Elle m'a dit très cérémonieuse :

— Vous me permettez de vous rendre visite, monsieur? Elle a ajouté :

— Je ne vous ai jamais vu de près; vous me permettez d'approcher, monsieur?

Puis sa gaieté de fillette l'a reprise; elle ne s'arrête plus, elle coule comme une petite fon-

taine. Carméla s'amuse, tel un jeune chien qui joue dans un salon avec la housse des fauteuils. Elle me parle en allemand, mais connaît un peu de français, de turc, et d'arabe, comme son père que Malakoff surnomme « l'Interprète de Babel ». Voilà qu'elle me demande :

— Vous ne « buvez » pas de cigarettes?

— Mais si : pourquoi?

— Ce serait pour mes petits lapins! J'en ai un blanc qui les aime.

Je lui tends la cigarette demandée. Elle l'allume en me jetant un clin d'œil malin et ordonne :

— Regardez donc par la porte pour voir si mon papa ne vient pas!

Elle caresse Yaya, mon lévrier.

— Tu vois ça, c'est du tabac, c'est salé! Ça c'est des allumettes, c'est aussi salé! Tu ne connais pas les éléphants, petit chien? c'est des vaches qu'on trouve dans les géographies.

Pauvre petite Carméla, c'est la première fois que je la vois si gaie. Il n'y a pas longtemps, elle a perdu un jeune frère qui repose tout près, sous une large pierre où une croix serait bien inutile : le premier musulman qui se respecte viendrait dans la nuit la démolir! La fillette grandit solitaire dans cette triste cour de gare qu'animent dix lapins. Si elle sort, c'est pour voir s'allonger, à travers les étendues plates, les lignes

parallèles du rail coulant vers le kilomètre 708. Jamais elle n'a connu un enfant de son âge, et sans sa glace, elle ignorerait l'aspect que peut avoir une petite fille.

Le vaste Bobo est son grand ami. Il la tient par la main et circule avec elle en questionnant tous les trois pas :

— *Ça biche, pitit?*

Le père Schwab est un brave homme d'Autrichien, timide et doux, que ronge pour l'instant la fièvre. Madame Schwab, haute personne pâle et sévère, est comme lui originaire du Carso. Tous les deux traînent leur bosse depuis vingt-cinq ans dans les chemins de fer des Balkans et de l'Anatolie. Nous les connaissons encore mal : nous fréquentons davantage les autres employés, Malakoff, Naïm et Cheffick qui recherchent notre compagnie. Ces Arméniens rusés, curieux et naïfs parlent tous le français.

14 février. — Dans la cour des Algériens, de perpétuels bruits de disputes, des rires ou des chants. Les spahis et les tirailleurs s'injurient furieusement, puis, facilement réconciliés, retournent à leurs affaires. Aussitôt, une querelle renaît avec Dupain le boulanger, Osman, Younis ou un quelconque Arménien. Cinq minutes après, apaisement : un des mercantis

a été chercher une bouteille de raki et nos Algériens trinquent fraternellement avec ceux qu'ils qualifiaient tout à l'heure de chiens. Ils communient avec eux dans une même crainte de voir surgir le capitaine, au moment d'absorber cette liqueur défendue. Puis une autre dispute d'éclore suscitée par un fruste Kabyle toujours vêtu en « clochard » et que ses camarades nomment le « vaguemestre » pour la manie qu'il a de porter continuellement une musette sur son ventre.

15 février. — Un homme se tient accroupi sur les talons, devant notre porte, le fusil entre les jambes. C'est l'émissaire que nous avons envoyé à Ourfa avec une dépêche chiffrée. Il revient avec une lettre de frère Ange le capucin. Frère Ange nous apprend que la garnison d'Ourfa est assiégée depuis le 9, par des milliers de Kurdes, venus de la région de Séverek. Ils sont commandés par un capitaine de gendarmerie turque que Sajous congédia au début de janvier. « Ils ont avec eux un canon et la fusillade fait rage », dit-il et il ajoute : « La situation est beaucoup plus grave qu'on ne paraît le supposer à l'arrière. »

Frère Ange termine en nous prévenant que nous pouvons disposer d'un lot de vivres et de

vêtements. Ceux-ci appartiennent aux Capucins et sont restés dans notre gare.

L'émissaire nous explique qu'il n'a pu rejoindre le gouverneur Sajous : les Kurdes encerclaient de toutes parts nos troupes. C'est alors qu'il a eu l'idée d'aller trouver les religieux français.

16 février. — Nous n'avons plus de combustible et nous ne voulons pas encore nous résoudre à démolir le souk pour nous procurer du bois. Je vais profiter de la sécurité temporaire qui règne autour de nous pour faire une corvée d'arbres à Tell-Abiad dont les huttes se cachent à 3 kilomètres au fond d'un ravin. — J'ai mis des fusils-mitrailleurs en batterie sur les crêtes qui dominent le village et placé des sentinelles. Sous ce couvert, mes hommes abattent les peupliers avec haches et coupe-coupes. Des femmes et des enfants à longues tresses, viennent glaner les branches que nous dédaignons. Les hommes nous regardent de loin, irrités. J'entreprends une partie de « hockey » avec deux gamins enthousiasmés et tire des canards sauvages qui barbotent dans les mares proches. Quelques petites filles, la narine assez vilainement parée d'un bijou, dévisagent effrontément mes Sénégalais. Nous avons vite fait de

débiter une dizaine d'arbres que nos voitures et nos mulets emmènent. Les tirailleurs emportent sur leur tête le bois qui reste.

17 février. — Il y a quatre semaines que nos communications sont coupées; quatorze jours se sont écoulés depuis l'attaque et toujours rien de l'arrière. C'est vexant de donner aux tribus voisines une telle impression de faiblesse et de se voir jeter à la tête par les Levantins du poste :

— Les Anglais avaient ceci, avaient cela.

Dire qu'au Maroc, même avant la grande guerre, on voyait la T. S. F. partout. Il n'y en a pas une installation dans tout notre cercle.

Aucun médecin dans ces postes qui s'étendent jusqu'à cent quarante kilomètres de Djerablous; à Tell-Abiad, même pas un infirmier, à peine trois ou quatre fioles de médicaments. Régulièrement nos vivres devraient être épuisés. S'il subsiste des provisions, c'est grâce à la prévoyance du capitaine. Il nous reste aussi un dépôt destiné à Ourfa.

Nous avons terminé un système d'éléments de tranchées aux abords de nos bâtiments. Il semble que cette défense doive suffire pour l'instant. Nous nous risquons dehors pour faire un peu d'exercice, quand une volée de coups de

fusil nous force à nous mettre précipitamment à l'abri. Aucune perte, mais ces gens se moquent de nous. Si nous avions une batterie de mortiers Stokes, pour les impressionner, pour faire du bruit! C'est un instrument peu encombrant, facile à manier. Tous les postes devraient en être pourvus. A Ourfa, la garnison pourrait s'offrir le luxe d'un petit arrosage sur la ville. Non! nous n'avons que le fusil! l'arme de nos adversaires.

18 février. — Abdouleye et Quilichini, les sergents qui gardent le hall des machines, ont abattu deux assaillants qu'ils ont vus enlever au petit jour sur des bourricots.

Il fait un beau soleil. Malakoff, Carméla, ma chienne et moi, nous nous chauffons paresseusement devant notre bâtiment. Soudain, une balle fait voler le mâchefer à quatre pas devant nous. J'ai vu l'homme qui a tiré : il est embusqué dans une des huttes de Montbatah abandonné. J'ai couru chercher un fusil et je riposte sans résultat : la distance est trop grande.

19 février. — Nous avons tiraillé toute la journée sur les gens errant aux environs. Nous voulons les obliger à passer très au large, de façon à ne plus être exposés à recevoir du plomb

de passants dont les allures sont, à première vue, innocentes. Nos sentinelles ont ordre de faire feu sur tout homme armé d'un fusil. Les Algériens, bons tireurs, sont passionnés pour ce petit jeu et je me laisse prendre moi-même à son charme. Nous obtenons, d'ailleurs, de piètres résultats; nos buts sont trop éloignés. Il est malgré tout intéressant de suivre la qualité de son tir à la poussière de neige ou de terre soulevée par la balle. Nous rions cruellement à voir les êtres que nous visons s'arrêter interdits, puis s'élancer dans un galop éperdu qui nous paraît grotesque, se jeter à plat ventre, repartir le burnous au vent, parce qu'une nouvelle balle a passé un peu près. Sliman râle d'admiration pour lui-même :

— *Schauf el salopard mon lietenant, akarbi j'i casse la tête. Il bouge plus!*

Toutefois, le salopard en question se relève et repart de plus belle, poursuivi par les projectiles de Sliman furieux. Ben Ali prétend avoir cassé le bras d'un individu qui bondit comme une puce au fond de la plaine.

— *Vois! Vois son bras s'il est pas fouti!*

En témoignage de son adresse il évoque des exploits périmés :

— *Moi vio soldat, dix ans serbice! ci pas un bojadi...* etc!

20 février. — Je pars cette nuit avec quelques Sénégalais pour sonder les silos du Tépé de Montbatah. Je me suis adjoint les Algériens, très compétents en la matière. Malakoff et les civils de la station chez lesquels se réveillent les instincts hérités d'ancêtres pillards, demandent à m'accompagner. Nous partons, Ailloud en tête. Nous abordons, dans la nuit, le pied du mamelon. J'installe de petits postes de trois hommes qui veilleront pendant que nous allons procéder dans l'obscurité aux fouilles.

Le boulanger arménien « Dupain » opère seul et disparaît.

Nous abordons le terre-plein, couvert de huttes rondes, criblé de trous circulaires qui sont des silos fraîchement vidés. Je crains que nous n'arrivions un peu tard... Tirailleurs et spahis circulent comme si ces lieux leur étaient familiers. Ils se couchent à plat ventre, frappent le sol du talon, font sonner leurs crosses ou sondent avec leurs baïonnettes... Rien! Enfin près de ce mur, la terre couverte d'herbes séchées rend un bruit sourd. Avec frénésie, les pelles et les pioches entrent en jeu. Nous mettons à découvert un lit de paille hachée, et sous cette paille, de l'orge. Nos sacs ne s'en retourneront pas vides. Voilà « Dupain » qui arrive au galop, trébuchant au travers des silos.

Il a trouvé une cachette lui aussi. Nous creusons; nos pics rencontrent des tôles recouvrant une grosse provision de bois.

J'erre dans les huttes abandonnées où flotte encore l'odeur d'une humanité biblique, qui, pour l'instant, grelotte sous ses tentes de laine trempées de pluie, quelque part là-bas dans la nuit.

21 février. — Jusqu'aux larges horizons qui nous entourent, c'est partout le silence et le vide. Nous jugeons prudent d'entretenir une garnison de vingt hommes à Montbatah, pour qu'on ne nous envoie plus de projectiles de là-haut. Seydou, mon sergent, et la moitié de ma section vont s'installer dans les huttes vides. Un Européen prendra la garde avec eux chaque nuit. Le mamelon de Montbatah est à 700 mètres; c'est bien un peu loin en cas de grosse attaque et d'investissement. Il faut cependant l'occuper, car des individus, cachés dans les silos, ont renouvelé ce matin la fusillade.

Au reste, mes hommes s'installent avec bonne humeur dans ces cônes de boue qui leur rappellent leur village d'enfance. Ils pourront se chauffer à l'aise avec des monceaux d'excréments de moutons, restés pour compte. Il y a

là aussi une immense meule de racines de réglisse, de quoi mâchouiller jusqu'à leur plus extrême vieillesse. Enfin, considération appréciable, ils vivent loin des foudres du capitaine.

Vers midi, des gens venant d'Halava se glissent le long des marais situés à l'ouest. Ils courent se cacher derrière le pain de sucre qui se dresse à neuf cents mètres près du grand lac. Ils ouvrent le feu sur mes hommes, qui, terrés dans les silos, répondent par une fusillade violente.

La paix revient, mais de nouveaux venus fort mal inspirés, apparaissent sur la piste d'Aïn-Arrouss. Ils approchent innocemment, sans songer à mal. Trois d'entre eux ont le fusil en bandoulière. La colère de mes hommes se retourne contre cette petite troupe et des balles font voler la terre autour des burnous en fuite. Bientôt, l'une d'elles atteint un des hommes qui continue sa marche, boitant horriblement et jetant au ciel des bras implorants. Un autre individu tombe. Les noirs cessent le feu. De ma porte, j'ai vu s'affaisser le blessé : il s'agite sur le sol, de l'autre côté du ruisseau, à douze cents mètres. Je cours le ramasser avec les Algériens. Nous nous apercevons en arrivant que c'est une jeune femme. Elle crie d'effroi comme une bête blessée ; elle se tord les bras et nous supplie de la laisser mourir là.

Je la fais enlever malgré ses cris. L'un après l'autre, les Algériens la portent. Un coup de fusil claque encore et je l'entends qui murmure :

— Une balle pour ton cœur, chien!

Les spahis se font tendres et lui parlent d'une voix fraternelle, mais sa pauvre figure crispée de douleur reste farouche. Dans son émoi, elle a, malgré tout, le sang-froid de prier l'un de nous de retourner chercher un petit sac d'orge qui restait parmi les chardons tachés de son sang.

Nous arrivons à la gare où le capitaine trépigne de colère contre nos tirailleurs qui ont tiré sur cette femme. Je dépose dans une chambre la blessée : la mère d'Ailloud la panse maternellement, aidée de madame Schwab. Hélas! la plaie, peu grave au premier aspect, est mortelle; elle a provoqué un épanchement interne. La pauvre fille entr'ouvre ses magnifiques yeux pour soupirer : « *Djelff! Djelff!* » (La glace! La glace!) Épouvantée par ce froid qui la gagne, elle se traîne sur les coudes près du feu. Nous la plaignons; nous lui promettons de la ramener chez elle quand elle sera guérie. La malheureuse a un cri de découragement : elle n'a personne! son mari a été tué au loin, elle ne sait où, sa mère est morte. Et puis, si elle revenait à son village après avoir vécu parmi les *Françaoui*, on la massacrerait.

Je suis attiré sur la terrasse par des coups de fusil venant des abords d'Halava. Les nôtres répondent. Un homme dégringole de sa monture et s'agite sur la pente d'une colline.

Quand je reviens à la femme, elle est morte et déjà les poux errent inquiets sur ce pauvre front qui se refroidit. Les spahis porteront le corps ce soir, là où ils l'ont ramassé, pour que quelqu'un de sa tribu vienne le prendre.

22 février. — Personne n'est venu chercher la femme. On aperçoit sa tache noire, au loin derrière les joncs et nos musulmans s'inquiètent, qu'elle ne soit dévorée par les chacals. L'un d'eux paye d'audace et va trouver un berger dont le troupeau passe derrière un mamelon : il lui demande de faire enlever le cadavre.

23 février. — Toujours ce triste point noir là-bas. Les Algériens furieux contre ces ennemis qui se soucient aussi peu d'une morte musulmane, prennent fusils, pelles, pioches. Ils emmènent le corps, couché sur un brancard, au Tépé de Montbatah. Après avoir voilé cette figure de cire de ses longues tresses noires, ils l'enterrent pieusement. Je ne sais quel sentiment naïf leur fait déposer sur la tombe fraîche, entre deux montants de bois, l'humble petit sac d'orge.

26 février. — Enfin! un courrier d'Ourfa est arrivé dans la nuit au risque de se faire tuer par nos sentinelles. C'est toujours le même homme à figure de Christ ascétique qui fait ce dur métier et, pendant cent vingt kilomètres, risque sa vie pour une livre or.

La lettre est du frère Ange : les Kurdes n'ont pas réussi leurs attaques. Les trois quarts sont retournés dans leurs villages à cause de la neige, mais en affirmant qu'ils ramèneraient des canons de Diarbékir. Celui dont ils se servaient a été mis hors d'usage.

Néanmoins, la garnison reste investie. Aucune communication possible avec elle et frère Ange conclut :

— La situation est grave bien qu'on ne s'en préoccupe pas en haut lieu! Je ne parle pas de nos établissements chrétiens qui sont en ville à la merci de brutes pillardes!

2 mars. — Temmour bey nous adresse une lettre aimable et demande à venir nous voir. Ce ne sont plus les paroles hautaines du chef qui nous offrait sa protection il y a si peu de temps.

3 mars. — Dans le matin clair, des salves de coups de fusil partent des marais d'Halava. Nos hommes postés sur le Tépé de

Montbatah répondent. Je sors sur les rails. Des balles font gicler la poussière autour de quatre hommes qui courent le long de la voie et viennent à nous. Nous devinons que ce sont des émissaires, envoyés sans doute de Djerablouss et qu'Halava ne veut pas laisser passer.

Trois de ces gens se sont tapis dans un trou; le quatrième après avoir repris son souffle repart en courant, toujours suivi par la fusillade. Il tombe enfin, sans mal, au milieu de nous. Furieux, les bandits d'Halava se dispersent sur les crêtes et nous envoient au hasard des projectiles. Pour les calmer, Serceau braque une mitrailleuse sur leur village et sur les troupeaux disséminés aux environs, il envoie à tir perdu un millier de balles. Les trois hommes restés dans le trou nous rejoignent.

Ces quatre individus viennent de Djerablouss porteurs d'un chiffré du colonel et d'un mot de Rouaux dont nous étions sans nouvelles depuis le début des hostilités. Au plus pressé! nous bondissons sur le dictionnaire du chiffre avec la dépêche du colonel, ou plutôt non, le capitaine bondit seul; il a la garde sacrée du précieux livre.

Le colonel nous apprend que Djerablouss est aussi coupé de l'arrière. Il a essayé de nous faire parvenir des vivres, ceux-ci ne sont malheureu-

sement jamais arrivés. Il nous dit de tenir ferme en attendant une colonne de secours qui doit prochainement monter. Rouaux nous annonce qu'il n'a plus de café depuis le 12, plus de riz depuis le 27, plus de viande depuis le 28! Il n'a pas de bois et va ramasser des chardons séchés en se protégeant avec son fusil mitrailleur. Il a fait une sortie jusqu'à un village proche et a réussi à s'emparer d'un petit moulin marchant à la main. Il s'en sert pour concasser le blé dont il fait des bouillies, c'est maintenant leur unique aliment. Il annonce que le moral de ses tirailleurs est excellent. Hatchem, après l'avoir sommé de se rendre, a cerné son poste avec un millier d'hommes pendant quatre jours. Une terrible fusillade s'est échangée, mais le Bédouin s'est retiré, n'osant prendre d'assaut la petite gare.

Les quatre Kurdes parlent d'abondance au milieu des civils transportés d'allégresse. Ils sont des environs d'Arab-Punar : l'un d'eux, grand gaillard aux yeux très beaux et expressifs, à la physionomie intelligente, est richement vêtu de laine et de soie, il nous conte qu'il est chef de village. Il fournit les plus extravagantes nouvelles : nous les accueillons pleins d'une crédule béatitude dans notre soif de voir notre ciel s'éclaircir. Quand nous le questionnons sur les causes du mouvement antifrançais, il

prend un air mystérieux pour nous annoncer que des Anglais ont agi contre nous. A son tour, le Kurde nous interroge : il a choisi et il s'est fait l'ami des Français, il est toutefois inquiet : quels avantages tirera-t-il de notre alliance et le défendrons-nous contre les ennemis que cette situation lui crée?

Soudain, il s'emporte contre les bandits d'Halava. Ah! les brigands! il fera le voyage un jour ou l'autre avec une centaine de cavaliers pour les châtier. Un colosse roux à longues tresses, à moustaches tombantes, splendide figure de Gaulois, opine du chef et tend le poing vers les fumées hostiles qui montent des huttes grises là-bas derrière un rideau de petits peupliers...

Cependant, nous attendons Temmour, le nomade kurde. Peut-être les salves de mitrailleuses l'ont-elles effrayé? Il tarde bien à venir...

Enfin, un cavalier descend au galop les pentes de la colline qui masque Tell-Abiad, Temmour sera là dans dix minutes. Ailloud, toujours pressé de voir des figures nouvelles, part à cheval à sa rencontre.

Quinze silhouettes équestres surgissent sur le ciel, puis descendent vers nous en caracolant. Elles mettent pied à terre. Temmour se présente et présente les cheiks de sa tribu. Lui-même est

un grand diable de trente ans, coiffé d'un voile de soie, vêtu avec une sobre magnificence. Il est chaussé de bottines jaunes qu'il doit mettre pour la première fois en notre honneur. Il a une physionomie rusée, mais affable et souriante : rien de la sombre froideur, rien de ce genre Œdipe roi de son oncle Saat Abdallah.

Nous recevons ces guerriers hérissés de fusils dans la pièce de Malakoff. Le bey parle avec abondance et nous questionne avec passion sur nos soldats noirs et musulmans. Dans la fumée des cigarettes, il nous conte d'un air pénétré les raisons de son attachement à la grande France. Hum! ce n'est plus le style autoritaire de ses lettres.

D'après lui, les gens des environs qui nous font la guerre appartiennent à de pauvres petites tribus, affolées depuis que le joug turc se fait moins sentir et pleines d'orgueil, parce qu'elles possèdent depuis peu de temps des fusils. Temmour a de vieux griefs contre ces sédentaires et contre les propriétaires turcs des environs. Le territoire appartenait autrefois à ses pères et leur a été enlevé à la suite d'on ne sait quelles luttes et confiscations. Alors un des vieux cheiks prend la parole :

— Moi! j'ai à me venger d'Halava et de Kadri le turc, son chef, qui m'a tué un

homme et m'a pris quatre belles juments. Rien ne saurait payer cela que le sang!

Le café circule : encore ces trois gouttes de breuvage très amer au fond d'une tasse. Nous prenons place devant le festin que la mère Ailloud a préparé : riz au pilaf, ragoût de haricots et de bœuf de conserve, gâteaux et poulets.

Temmour nous révèle qu'il a combattu aux Balkans en 1912. Il nous parle abondamment à voix douce et égale, de sa haine des Turcs qui ont spolié ses ancêtres et de sa méfiance des Anglais. Je saurai en effet plus tard que Mahmoud bey, son frère, l'aîné de la tribu Millis, refusa en juin 1919 de voir le général Barrow, commandant en chef le corps d'occupation britannique. Malgré l'invite et les conseils du major W..., l'archéologue de Djerablouss, le chef kurde n'alla pas au rendez-vous d'Ourfa, où le général l'attendait avec des présents. Notre hôte paraît avoir pour la France une réelle sympathie et de l'admiration. Il semble averti du rôle prépondérant qu'elle a joué dans la guerre mondiale. Que croire de ces êtres de ruse qui mêlent le nom de Dieu à tous leurs mensonges!

Voilà qu'il fait un signe : il veut parler seul en tête à tête avec le capitaine, Serceau et moi. Nous nous retirons dans une pièce voisine avec

Malakoff et notre homme aborde son sujet. Il désirerait razzier les villages des environs, mais pour cela, il sollicite notre autorisation : il ne veut rien faire qui puisse déplaire à l'autorité française.

Le capitaine accepte et propose immédiatement un plan d'action sur Halava. Je me posterai de nuit avec cinquante hommes aux abords du village en me dissimulant le long de la voie et nous attaquerons à un signal convenu, tandis que lui-même débouchera des crêtes nord avec ses cavaliers. Temmour approuve avec enthousiasme, mais on sent une pointe de contrainte et il ne se décide pas à nous fixer une date. Quoi! « son armée » hésiterait à se frotter à Halava et à Kadri.

Nous sortons. Autant pour faire valoir nos hommes que pour satisfaire la vanité du bey, le capitaine fait présenter les armes à vingt tirailleurs. Il a fallu dire à ces derniers que c'était au capitaine et non pas au Kurde qu'ils rendaient les honneurs, ils se seraient autrement exécutés de fort mauvaise grâce. Notre hôte s'extasie sur leur tenue, regarde avec curiosité un fusil mitrailleur et converse avec les spahis qui s'approchent en grande tenue. Il consent à se laisser photographier avec toute sa suite, le chef religieux de la tribu n'a pas fui l'objectif, mais il se voile la face.

Un Arabe arrive avec un papier. Temmour lit et éclate de rire. C'est un petit cheik des environs qui lui offre son aide au cas où nous le retiendrions prisonnier :

— Voyez la vanité de ces petits chefs qui vous entourent dit le bey. Il n'a pas vingt fusils et il pose à l'homme capable de vous prendre d'assaut!

Le noble Kurde nous quitte enfin. Ailloud qui l'a accompagné jusqu'à Tell-Abiad nous conte la platitude des gens de ce village devant Temmour. Ils rampaient autour de lui comme des chiens qui ont peur d'être fouettés, le suppliaient en pleurant de ne pas les piller et baisaient son manteau.

Quant à ceux d'Halava, ils sont enragés. Ils ont continué à tirer sur nos hommes de Montbatah toute la journée.

4 mars. — C'est ce soir que nos quatre émissaires kurdes repartent pour Djerablouss avec nos lettres pour le colonel. Je leur ai donné quelques balles de Lebel : je ne sais par quel miracle elles entrent dans leurs fusils. Après mainte discussion sur leur itinéraire, ils décident de filer à vingt heures par la voie. C'est dangereux : Halava est bien près du rail. Ils n'ont pas disparu depuis vingt minutes que nous enten-

dons crépiter des coups de feu. Nos hommes reviennent au grand galop trébuchant dans le ballast, tandis que quelques balles s'écrasent encore sur nos murs. Le chef de la petite bande est furieux, son exaltation gagne Dupain, Ailloud et tous les Arméniens qui me réclament des fusils, pour monter à l'assaut d'Halava. Mais voici la petite Carméla qui intervient et critique : « Pourquoi n'avez-vous pas fait comme cela ? » Ce disant, elle opère une démonstration de marche à quatre pattes. Je mets trêve à ces discours et propose aux Kurdes de les conduire moi-même hors d'atteinte par des chemins détournés. Mis au pied du mur, les beaux parleurs hésitent, mais le colosse roux au profil de Gaulois veut partir. Il décide son chef et nous quittons la gare avec quatre tirailleurs et Ailloud.

La lune éclaire un peu trop. Je franchis le marais vers le sud-ouest, nous allons sans bruit, attentifs, seule, la voix des chevêches rompt le silence. Nous avons décrit un grand arc de cercle autour d'Halava, j'indique aux Kurdes la direction des rails qu'ils n'auront plus qu'à suivre vers l'ouest. C'est là-bas, derrière ces ruines où s'appuie une étoile. De tout notre cœur nous leur souhaitons bonne chance, car ils ont encore des dangers à courir ; ils nous serrent la

main et disparaissent fondus peu à peu dans les rochers blanchis de lune.

Plus tard, le pauvre petit chef kurde qui s'est complètement donné à la France périra d'une façon tragique. Convoqué par l'officier turc commandant les milices nationalistes de Seroudj, il se rendra sans défiance à son bureau. L'officier sans bouger de son fauteuil l'allongera à ses pieds de cinq coups de revolver.

6 mars. — Nous recevons la visite d'un meunier arménien : les nouvelles qu'il nous donne sont peu rassurantes, il nous amuse toutefois en nous parlant de nos ennemis. Ceux-ci regardent tous les matins nos toits, s'attendant à voir surgir le drapeau blanc de la capitulation. On s'est déjà partagé nos futures dépouilles : tel a mes chaussures, tel les brosses à dents de Serceau, tel les chaussettes mauves du capitaine. Le mobilier du père Schwab a une foule d'amateurs. Ces partages anticipés donnent lieu à maintes luttes, à maintes jalousies. Certains, dégoûtés d'attendre, vendent leur part. Oui! à chaque fusillade, ce peuple anxieux attend que nous fassions « camarade ». Ce qui l'étonne le plus, c'est que nous ayons encore des vivres; on s'accorde pour trouver cela extraordinaire et révoltant!

7 mars. — Malgré la distance, Serceau a dû convenablement arroser Halava, ce matin, avec ses mitrailleuses. Nous avons vu les troupeaux s'enfuir. Maintenant tout ce monde dresse ses tentes au nord-ouest, à sept ou huit kilomètres. Au fond de la plaine, le village paraît vide derrière ses étangs entourés d'arbrisseaux. Un grand drapeau flotte sur la demeure solitaire de Kadri, nous ne savons ce qu'il signifie.

Vers quinze heures, tandis que je me promène au long du ruisseau, une grosse détonation me fait tressaillir. Je cours à Montbatah pour mieux voir l'étendue. Une fumée monte à l'ouest, entre les collines, vers le rail. Malo Poa s'écrie enthousiasmé, l'innocent :

— Y en a grand canon français qui tire là-bas !

Je le calme. C'est tout bonnement Hatchem bey qui fait sauter la voie.

9 mars. — Ce matin, comme d'habitude, j'ai fait le tour de nos sentinelles. Je me suis installé auprès de Kala Ilou qui, étendu dans un trou, à quatre cents mètres du hall des machines, surveille l'ouest. Parfois, au loin, un cavalier passe montant du sud vers Harran. Je vais flâner les mains dans les poches en avant de la sentinelle.

Soudain, des balles vrillent l'air au-dessus de ma tête; abandonnant toute dignité, je détale à fond de train. D'autres sifflements méchants accélèrent si possible ma course, pour la plus grande joie de Serceau qui au loin se tord.

La journée finit : le chef de dépôt, « le père Delpot », disent les Sénégalais, se promène avec sa femme et Carméla au bord de nos tranchées. Tout à coup, ses cris nous font accourir : ça fume à l'ouest, par delà les collines où s'enfoncent les rails qui miroitent au soleil couchant. A deux lieues de nous, la fumée court : pas de doute, c'est un train! Un frisson d'allégresse parcourt les êtres du poste qui garnissent instantanément les toits. Mais, voilà qu'au-dessus de nos têtes, dans le réservoir d'eau, Sliman et « le vaguemestre » s'étranglent d'émotion :

— Schauf! Schauf! Doukane lachor! Zouge! Zouge!

Ils hurlent soudain ensemble :

— Y en a deux trains : l'autre derrière!

En effet, nous distinguons trois panaches gris qui avancent lentement. Le soleil dans son dernier feu fait surgir des lointains indécis, les huttes d'un village, puis une sorte de jouet d'enfant qui rampe sous une vapeur noire.

Tiens! la vapeur sombre monte sur place. Le convoi est certainement arrêté par une coupure des rails là où nous entendîmes une explosion. Un retard d'une ou deux heures, qu'est-ce que cela quand on a attendu quarante-cinq jours! Nous allons en profiter pour dîner. Nous n'avons pas de canon pour fêter les arrivants : il faut quand même faire un peu de bruit. Serceau braque sa « machine à secouer le paletot » sur Tell-Abiad et envoie allégrement cinq ou six cents balles sur le village.

Dans la nuit tombée, les trains sifflent et imposent aux étendues sauvages leur personnalité puissante. Par delà l'aiguilleur qui agite sa lanterne pour prouver qu'il sert à quelque chose, on entend le large souffle de la vapeur. Les Algériens du poste emplissent l'écho de youyous délirants auxquels se joignent les chants de triomphe des Arméniens. Les grosses locomotives passent près de nous, pacifiques et suantes. Deux officiers sautent du premier tender : les colonels Capitrel et Normand. Ils nous serrent dans leurs bras cependant que la machine stoppe, ils nous croyaient mourants de faim. Nous les rassurons. — Je parcours le train : sur tous les trucs, à tous les wagons se braquent des museaux de mitrailleuses, de fusils mitrailleurs. Des cuistots s'affairent autour de

leurs cuisines et partout, des bêtes provenant de razzias, meuglent ou bêlent en protestant contre un entassement exagéré.

Les deux bataillons algériens et les spahis qui composent la colonne s'apprêtent à bivouaquer. Un officier me conte les opérations du petit groupe mobile qui se bat depuis trois mois.

— D'abord, en fin 1919, les trois colonnes successives pour dégager Marrash. Deux cents hommes y ont laissé leur peau par les balles ou le froid; douze cents blessés ou malades; sept mille Arméniens massacrés, deux mille tombés le long de la route en accompagnant les troupes à leur retour. Nous avons ramené la garnison de Marrash après avoir rasé certains quartiers et fait sauter la mosquée où des nationalistes irréductibles s'étaient enfermés.

Ensuite il fallut dégager Beredjick occupée par la compagnie de notre camarade Couchot et une section de mitrailleuses du 412e d'Infanterie. Assiégées pendant plus d'un mois, ces troupes ont beaucoup souffert. Elles étaient cantonnées au milieu de la ville et ont eu à soutenir une guerre de rues contre un ennemi possédant grenades et pétards de mine. La garnison eut une dizaine de tués et une quinzaine de blessés. Elle souffrit de la faim : les

Sénégalais mangeaient les chiens, les Européens, les chats, quand on vint les délivrer. La ville de Beredjick fut cernée et razziée ainsi que les villages environnants par la colonne. Détail amusant : les assiégeants avaient construit une manière de canon avec un tuyau de fonte renforcé de lattes de bois, deux clous servaient à prendre la ligne de mire. Ce singulier engin arrivait malgré tout à percer un mur de terre de cinquante centimètres. Il tonnait comme une pièce de marine et bondissait tel un fauve sur ses servants qui le pointaient à cent mètres à peine des défenses de Couchot.

A Kul-tépé, notre brave Rouaux a reçu la colonne de solennelle façon, faisant présenter les armes à son poste et paré lui-même de toutes ses médailles. Au colonel qui félicitait la petite troupe de sa bonne mine, il a répondu :

— Oui ! curieux ! Ça fait pourtant vingt jours que nous ne mangeons que du blé bouilli !

A Karam-nas, ce poste si dangereusement situé au pied d'une falaise à pic, Jeannot a bien tenu avec ses vingt hommes. Ce Martiniquais qui s'ignorait, sentit gonfler en sa poitrine un cœur de héros, le jour où deux Syriennes, sœurs du chef de gare, débarquèrent à Karam-nas. Il parvint à s'illustrer à leurs yeux en plaçant au clair de lune des grenades W. B. sur un groupe

qui pillait un wagon. Il abattit huit hommes et mit les autres en fuite.

La colonne qui campe ce soir dans Tel-Abiad n'a rien d'imposant. Deux bataillons algériens réduits à trois cents fusils, deux pièces de 65, dont l'une est hors d'usage, un peloton de spahis. Les trains qui la transportent sont montés sans trop de mal de Mouslimié. Les coupures de la voie étaient insignifiantes. Seul le pont du Sadjour où nous perdîmes dix hommes dans un assaut, prit cinq jours à réparer. Maintenant, un poste protège ce pont qui fut démoli maintes fois.

Au cours du trajet, les troupes du colonel Normand eurent plusieurs répétitions du quatorzième épisode des Pirates de la-Savane : attaque du train. A travers maint défilé et du lit de maint ruisseau, des balles sifflèrent pendant qu'aux portes de tous les wagons, à toutes les fenêtres, mitrailleuses et fusils mitrailleurs répondaient par une débauche de projectiles. Quand les coups de feu partaient d'un village, tout le monde sautait à bas des trains; on montait à l'assaut au pas de charge; on repartait avec bœufs, ânes, moutons, après avoir mis le feu en guise de représailles.

Le docteur du 3e bataillon est monté avec la colonne, il a récolté en route les pieds gelés

d'Arab-Punar. Il y a dans tout médecin colonial un habile chirurgien; les huit amputations qu'il prévoit ne l'effrayent pas. Les malheureux tirailleurs étalent au soleil, devant nos bâtiments, leurs pauvres membres. On passe loin d'eux à cause de cette odeur de pourriture qui les environne. Je les connais tous : Dovonou Blaybo, le Dahoméen qui dansait agilement avec une fureur religieuse; Balou, notre ancien cuisinier et les autres. Ils me reconnaissent, eux aussi, ils me parlent avec de bons sourires et discutent avec résignation sur l'opération qui les attend. Bragué Baï soupire :

— Mon pied pétit, même chose, madame, maintenant! Souliers pas coûter cher : peut-être dix francs seulement...

11 mars. — Quatre heures du matin. Tout le monde s'éveille dans le plus grand silence et se rassemble sans bruit, les deux bataillons vont opérer aux environs. L'un doit détruire Halava et en ramener toutes les charpentes qui nous serviront de bois de chauffage. L'autre agira contre Djedli, village du chef Faik, à huit kilomètres au sud. Faik nous a été désigné comme un des hommes les plus dangereux du pays : il est l'ami d'Hatchem l'Anazé et a fait appel aux nationalistes d'Ourfa. C'est un des premiers à châtier.

La garnison de Tell-Abiad opère avec la troupe qui marche sur celui-ci. Dès Aïn-Arrouss, le bataillon a pris ses formations d'attaque. Dans le jour qui naît, on voit les colonnes d'escouades ramper vers les crêtes en longues chenilles et les spahis s'égailler en un galop allègre. Voici les pasteurs d'Aïn-Arrouss qui accourent affolés au-devant de nous, porteurs de bannières pacifiques. Nous continuons, dédaigneux de leurs supplications : Ailloud qui sert de guide, caracole en savates sur un cheval de spahi et les toise avec une suffisance comique...

Au fond de ce ravin, près de ce lac qu'entoure un collier de peupliers, voici Djedli qui surgit dans les brumes du matin. Quelques coups de fusil tirés des silos précipitent le mouvement en avant. Une horde de moutons coule soudain des cases et s'épand en flot terne. Cependant, notre aile droite qui déborde déjà les hauteurs sud fait refluer les troupeaux vers notre centre. Aux créneaux des maisons de boue, des coups de fusil partent, impossible de se coucher pour éviter les balles sur ce bled nu; à grandes enjambées, le bidon brinqueballant sur les côtés, nous fonçons. De grands diables à longues boucles jaillissent devant nous; sur toute notre ligne, claquent cent détonations. Cinq fuyards

s'affaissent, deux autres qui lèvent des bras implorants, les laissent aussitôt retomber au long de leurs corps que trouent nos projectiles.

A tous les coins du village, montent de grêles fumées, prélude de l'incendie que nos hommes allument. A cette vue, des burnous s'agitent sur une crête et les balles chantent dans notre direction. Aussitôt quarante fusils-mitrailleurs entrent en branle : ils ont vite épousseté le front chauve du mont. Nous rions de voir au loin ce grouillement de fourmis mises en fuite.

Nous nous replions parmi les bêlements et les beuglements des bêtes razziées. Derrière nous, le village flambe et fume : l'opération est terminée. Nous courbons soudain la tête sous un vol pressé de balles qui soulève de petits panaches de poussière autour de nous. Nous nous retournons : un pullulement de burnous surgit des collines que nous laissons au sud, des cavaliers s'élancent dans l'envol de leurs manteaux. Inutile d'entamer le combat à huit cents mètres pour avoir des pertes. Fusils-mitrailleurs et mitrailleuses mettent en batterie. L'unique 65 s'apprête, lui aussi, à donner de la voix. Une fusillade infernale retentit sur toute notre ligne, accrue par l'aboiement rageur des armes automatiques. Là-bas, à douze cents mètres, notre tir agite un rideau grisâtre autour de

nos assaillants qui s'arrêtent, s'affolent et fuient...

Nous rentrons à Tell-Abiad, aux chants de la nouba, tandis que les derniers mulets de l'expédition sur Halava surgissent chargés de bois. Une grosse déception nous attend : le colonel vient de donner l'ordre de chauffer les locomotives et d'embarquer ses troupes. Nous sommes stupéfaits : comment! on ne va pas dégager la garnison d'Ourfa déjà assiégée depuis un mois et sans vivres? Le colonel répond laconiquement que, d'après les renseignements pris, la paix est faite là-bas. Hum! ce tuyau me paraît formidable. Enfin, le colonel veut retourner au plus vite à Djerablouss, il doit avoir ses raisons et nous faisons taire nos hommes mécontents, qui murmurent. En réalité, se heurter aux assaillants d'Ourfa avec une colonne de huit cents hommes et une malheureuse pièce de 65 eût été une folie dangereuse. Les Turcs au nombre de plusieurs milliers et retranchés derrière leurs murs avec du 105 étaient impossibles à battre avec les moyens précaires dont disposait le colonel Normand. Celui-ci, malgré son allant extraordinaire, l'avait compris.

Le dernier des trains fume et disparaît... Quelle mélancolie de nous retrouver si vite, dans notre solitude, sur ces rails déserts! Malakoff

et le père Delpot nous regardent avec de bons sourires. Ils ont confiance : on nous a promis que la colonne remonterait dans huit jours, renforcée de nouveaux éléments. La mère d'Ailloud pleure et se tord les bras; son fils a été enchaîné et stupidement embarqué comme traître par l'officier de renseignements qui a remarqué que... je ne sais quoi!...

Nous resterons cette fois cent dix jours «encerclés»avec la menace continuelle au-dessus de nos têtes; avec le sentiment d'être abandonnés. Nous serons deux mois sans recevoir un émissaire, puis, à partir du milieu de mai, un avion viendra tous les quinze jours nous bercer du leurre que nous serons prochainement secourus. Ourfa tombera ainsi que Karamnas. Alors, les kémalistes concentreront leurs hommes et leur artillerie à Harran. Ce serait notre tour de succomber, sans Médouët l'Anazé qui viendra camper près de nous et intimidera nos ennemis. A court de vivres et désespérant de l'arrière, nous ferons des projets pour nous enfuir avec le Bédouin, quand enfin le colonel Andrea viendra nous délivrer.

DEUXIÈME PARTIE

12 mars 1920. — La colonne Normand s'en est allée, enrichissant notre effectif d'un sergent français et de trois soldats. Nul cadeau en matériel de guerre; aussi nous contentons-nous d'installer sur une tranchée un tuyau de fonte gris, simulant une pièce de position. Nous sommes par contre assez bien approvisionnés en vivres : un wagon complet destiné à la coopérative d'Ourfa est garé sur un rail, il reste aussi un troupeau de trente bêtes à cornes qui nous changera de l'éternel « singe » et quelques bonnes vaches à lait pour nos malades.

A peine nos animaux ont-ils franchi la porte du bâtiment leur servant d'étable, qu'une grêle de coups de fusil les accueille. De petites fumées

montant des marais d'Halava, nous signalent les tireurs : nous les mettons en fuite par un feu violent.

Visite des chefs d'Aïn-Arrouss, de Tell-Abiad, de Montbatah; tous humbles, larmoyants, prenant Dieu à témoin de la pureté de leurs âmes. Ils déploient toutes les grâces rudes de leurs gestes, toutes les véhémences de leur âpre dialecte pour témoigner de la sympathie qu'ils nous portent... Pauvres diables, pris entre le marteau et l'enclume, ils ont tout à craindre des chefs hostiles à notre cause s'ils se rallient à nous et peuvent voir fondre sur leurs têtes nos représailles les plus vives. Le chef d'Aïn-Arrouss ne s'est jamais mis en rapport avec le capitaine, il sent qu'il peut, de ce fait, nous sembler suspect. Le capitaine le fixe d'un regard qui l'épouvante : il se jette sur ses mains, les embrasse avec une frénésie d'humilité. Me connaissant pour un chasseur, il m'invite à venir suivre un jour ses sloughis. Je me méfie et renonce à ces plaisirs non sans regret. J'aimerais tant voir son beau lac d'Aïn-Arrous, où les poissons sont si nombreux qu'on les tue au clair de lune à coups de sabre.

— Aïn-Arrous, le lac des jeunes mariées, commente Malakoff. Deux jeunes épouses s'y noyèrent un soir en voulant se baigner.

14 mars. — Les femmes de Tell-Abiad nous apportent du lait, des œufs; celles d'Aïn-Arrouss, des poissons. — Une de nos deux vaches a mis bas un petit veau magnifique, aux yeux ombrés, au nez frais et comme passé au cirage. L'abondance règne...

Et puis nous avons découvert encore un champ de radis; des pissenlits poussent partout. Nos deux cuisiniers armés jusqu'aux dents vont en faire la cueillette, assaillis par les quolibets de camarades qu'amusent leurs allures tartarinesques.

Nous finissons de déjeuner lorsqu'un spahi nous alerte : on aperçoit une foule armée sur la piste d'Ourfa. Je grimpe au réservoir : une horde de deux cents cavaliers est rassemblée devant le village situé au nord du camp : un grouillement de piétons envahit la colline dominant les habitations. Soudain les cavaliers s'élancent derrière un étendard que les Arméniens reconnaissent pour être celui d'Hatchem. Une salve de nos fusils-mitrailleurs coupe net l'élan de cette cavalerie brillante qui retraite aussitôt...

16 mars. — Nouvelle visite de notables voisins. Ils nous disent leur ahurissement lorsqu'ils contemplèrent, de loin, l'attaque de la colonne Normand.

— Jamais, même en trois ans, toutes les tribus de la région n'ont tiré tant de projectiles! nous confie le chef de Tell-Abiad.

Avec des clins d'yeux malicieux le vieil Hammadi nous conte l'apologue du ver de terre : Dieu l'oublia entre deux pierres et cependant il ne mourut point. Par quel miracle, semblables à ce ver, sommes-nous restés sept semaines dans notre poste sans être ravitaillés?

Je me suis risqué à pourchasser un troupeau de dindes sauvages que je prenais pour des chèvres, tout en me demandant où était le berger; j'ai ensuite chassé un lièvre, ma chienne l'a rejoint sur le territoire d'Aïn-Arrouss.

Les herbes, semblables à de longues brumes vertes, commencent à garnir les collines pierreuses. Dans la plaine, les tourterelles s'abattent en pluies parmi les réglisses, épaisses comme des velours. Tous les dix pas, une caille jaillit sous mes pieds.

18 mars. — Les grenouilles mènent un immense concert qui court à travers les marais, les ruisseaux et se répand jusqu'aux horizons. Je me mets à les pêcher : elles se précipitent sur le chiffon qui garnit ma ligne, au grand ébahissement des spahis accourus. Nos cuisiniers sont consternés en apprenant que nous allons man-

ger ces animaux. Grenouilles, salades, radis crus, tout cela c'est bien « manière sauvage! » Pour sauver un peu notre prestige, je suis obligé de raconter que les blancs doivent leur intelligence à l'extrême variété des mets qu'ils consomment. Notre fourrier vient à mon secours avec une théorie sur les aliments phosphorés. Excellent garçon, ce fourrier, mais type très accompli du raseur : la parole sort de lui comme un flot lent, continu, irrésistible.

19 mars. — Ce matin, nous sommes réveillés par des centaines de coups de fusil venant du nord-ouest : les imbéciles qui gaspillent leurs munitions sans esquisser aucun simulacre d'attaque!

Le plus sauvage de nos bœufs s'est échappé et erre au loin derrière les marais. Dédaignant tout danger, Sliman le rejoint au galop de son cheval et réussit à rabattre fort habilement la bête affolée jusque dans notre camp...

Les nuits sont très douces, infiniment limpides, toutes palpitantes d'étoiles. Le carcaillat des cailles et la flûte des crapauds me bercent doucement à travers la clameur infinie de milliers de grenouilles. Parfois cependant, les chiens mènent toute la nuit grand vacarme : souffles rauques, bruits de luttes, cris doulou-

reux mêlés de hurlements rageurs. Je préfère cent fois le concert des chacals qui, lui ne dure que dix minutes. Il y a surtout un gros mâtin gris qui m'horripile. Il se promène devant ma porte, à petits pas, le long des rails, comme un rentier qui fait de l'hygiène. Il aboie continuellement sans motif, pour la seule satisfaction de s'entendre. Ce soir, je me lève et par une meurtrière lui envoie un coup de petit plomb. Tiré brusquement de sa sérénité intérieure, il détale à la vitesse d'un express.

Il y a pour ma chienne un mystère dans ma chambre, et ce mystère est un hérisson tout petit. Elle a d'abord flairé, l'air amusé, cette minuscule pelote d'épingles, puis, lui ayant donné un coup de patte, a fait un bond en arrière complètement ahurie. Elle retourne délicatement l'animal, se demandant où est l'entrée de cette sorte de châtaigne, puis, déconcertée, monte la garde à trois pas.

C'est ma grande affection dans ma solitude ce lévrier blanc aux larges yeux noirs qui voient de si loin le chacal ou le renard errer dans la plaine. Elle porte sur un cou élancé une fine tête coiffée de deux oreilles toujours en éveil dont l'une est coupée à la mode kurde, ce qui lui donne une physionomie amusante au possible.

Elle est un peu distante et a l'air de condes-

cendre aux caresses. Elle porte avec une coquetterie marquée le beau manteau rouge à pompons, œuvre d'un humble artiste d'Ourfa, et regarde ses congénères avec un dédain de personne née.

28 mars. — Toujours aucune nouvelle : nous étions si sûrs cependant de voir la colonne revenir huit jours après son départ. Les environs sont vides de troupeaux. Nous apprenons que notre ennemi Faik Bey paye d'anciens ouvriers de la voie pour détruire celle-ci.

Tout est vert; d'un vert sombre et velouté dans la plaine et aux abords des marais tandis que les côtes pelées qui bordent nos horizons se colorent délicatement d'émeraude. Les blés poussent avec une vigueur étonnante, mais la grande merveille c'est l'herbe épaisse comme une fourrure de bête envahissant des terres que nous pensions si pauvres.

Des hommes se faufilent en se courbant le long des crêtes situées au sud. Nous suivons avec curiosité leur manège : quelques balles font d'abord jaillir la poussière très en avant de nos murs, puis le tir s'allonge jusqu'à nous. Nos noirs affectent maintenant une superbe indifférence pour ces assaillants qui n'osent s'approcher. C'est à peine s'ils daignent se mettre à l'abri et je dois les exhorter à plus

de prudence. Après avoir gaspillé pas mal de munitions, les tireurs s'éloignent.

30 mars. — Je pars dans la nuit avec cinquante Sénégalais et les dix Algériens. Deux plates-formes suivent, poussées par les hommes, sur le rail. Nous allons raser le petit bois d'Halava : il nous faut des pieux pour nos réseaux de barbelés. Nous dépassons le pont qui franchit l'oued, nous voici arrivés aux arbres. Les Sénégalais se précipitent au travail avec leurs coupe-coupes. Ils jouissent par avance de l'étonnement qu'éprouveront nos ennemis lorsqu'ils n'apercevront plus, au jour naissant, ces futaies, orgueil de la contrée. Des patrouilles de protection s'en vont fouiller Halava et garnir une colline qui nous domine. Les troupes qui ont démoli et incendié le village ont bien opéré : il ne reste rien sinon des pans de murs et des toits à demi écroulés. Les Algériens fouinent partout parmi les décombres qui évoquent leur douar natal. Ils font sonner de leurs crosses de fusil ce sol qui renferme certainement des cachettes de grains. Sliman découvre une réserve d'orge et les spahis remplissent leurs sacs avec autant de joie triomphante que s'il s'agissait d'un tas de douros...

Les petits arbres au bois tendre s'affaissent

sous les coups multipliés des coupe-coupes. Déjà les deux plates-formes ont fait un voyage jusqu'au camp : nous aurons terminé notre provision avant le jour.

2 avril. — De grandes taches de fleurs, des pâquerettes surtout, trouent la verdeur des prés. Une large fourrure de roseaux cache le lit des ruisseaux. Les Arméniens, Malakoff, Cheffiek, passent leur journée, le ventre dans l'herbe, tandis que le père Schwab, sa femme et Carméla font de larges provisions de fourrage pour leurs innombrables lapins et volailles. Homme précieux que ce père Schwab; il vient de nous installer un observatoire invulnérable aux balles, tout au sommet du réservoir d'eau. Il répare les bidons de nos hommes, remet en état nos fusils. Il ne peut rester en place et a le plus grand mépris pour la nonchalance du personnel indigène de la gare.

Vers midi, nous entendons le canon dans la direction d'Ourfa. Est-ce une colonne française ou l'ennemi qui assaille plus vigoureusement nos pauvres camarades? Sliman qui m'a rejoint sur le toit avec les spahis parle avec feu : il a vu cette nuit, en rêve, la colonne suivie de six batteries. Plein de foi, il conclut :

— C'est donc les Français qui tirent!

« Dupain », le boulanger arménien, affirme :

— Turcs Ourfa, canon n'a pas!

Malgré ces espoirs qui m'environnent et veulent convaincre, je suis certain que c'est l'artillerie ennemie qui tonne là-bas.

Nos travaux de défense avancent rapidement.

10 avril. — Nous n'avons reçu aucune visite depuis les grondements de canon du 2, et voilà qu'aujourd'hui différents Arabes se présentent sous prétexte de nous vendre leurs œufs. Le chef de Tell-Abiad vient vers nous et nous confie avec des mines qu'il veut rendre consternées, une nouvelle inquiétante : les Français d'Ourfa se seraient rendus à un commandant turc de la division de Mardine.

Nous accueillons cette histoire froidement, sans nous dissimuler que la situation de nos camarades doit être précaire.

Autre bruit apporté, paraît-il, par un cavalier venu à Kaar-bey, bride abattue : la garnison doit descendre ici dans deux jours avec un convoi de chameaux.

Il y a du nouveau là-bas, mais que croire de tous ces gens faux et impénétrables?

14 avril. — Voici une lettre du fameux Hatchem [1], chef Anazès, apportée par un Armé-

1. Hatchem guerroya en 1920 contre tous nos postes de

nien d'Ourfa, qui accompagne le vieil Arabe surnommé saint Joseph. C'est une sommation ainsi conçue :

J'ai appris que vous vouliez vous remettre, avec armes et munitions, entre les mains de Saat Abdallah. Saat n'est pas un chef. Moi seul, le grand agitateur de la région, ai le pouvoir de vous conduire à Djerablouss. Partez avec moi, sinon, vous périrez tous!

L'Arménien se dit être, depuis peu de temps, palefrenier de Faik bey notre ennemi. C'est un bel homme au regard moqueur et hardi, vêtu à l'européenne, la tête couverte du voile kurde. Il nous raconte que la garnison française d'Ourfa s'est rendue à ses assaillants le Vendredi-Saint, n'ayant plus ni vivres, ni eau, ni munitions. Nos troupes auraient quitté la ville pour se rendre à Beredjick et se seraient trouvées cernées dans un défilé, par les Kurdes. Elles auraient été massacrées, à l'exception de quelques musulmans. La tête du capitaine Sajous gouverneur, aurait été promenée dans Ourfa au bout d'une pique; celle du commandant et des autres officiers au cou de chiens tenus en laisse.

Désormais, dans chaque tranchée, la moitié

la région de l'Euphrate. Il vit maintenant assez tranquille dans la vallée du Ballick : il s'est enrichi pendant la guerre et a des tendances à se sédentariser.

de notre effectif tient la garde en permanence. — D'ailleurs, les journées deviennent brûlantes et les nuits ne sont plus fraîches. Nos hommes reposent parfaitement dans les petits abris qu'ils se sont construits. Nos défenses sont excellentes, nous avons deux cent mille cartouches et nous attendons l'ennemi avec confiance. Toutefois, un noir cafard nous envahit. Nous passons des heures à nous promener silencieusement de long en large sur les rails surchauffés. Tassés à l'ombre d'un mur, les Arméniens ont de longues palabres inquiètes : les tentes semées aux horizons ont déserté ; le vide absolu se fait autour de nous. L'accablement de ces après-midi brûlés, cet immense silence qui nous entoure pèsent sur notre moral. Nos noirs ont conservé toute leur tranquillité d'âme.

Par un étrange mirage, toutes les plaines, toutes les dépressions nous apparaissent aux lointains comme autant de grands lacs. Les villages, les collines émergent tels des îles, de ces immensités liquides, et l'appel haletant des huppes invisibles semble la voix même de l'air torride qui monte en dansant des étendues mornes.

15 avril. — Nous sommes réveillés par une vive fusillade et des chants de guerre qui se traînent dans la pâleur de l'aube. Le disque

rouge du soleil émergeant d'une colline nous révèle un long ruban de cavaliers poussant devant eux un troupeau affolé de bœufs et de moutons. Près de moi, Boiso le vieil Arménien se tient les côtes de rire; il explique que ce sont les Djiss de Saat Abdallah renforcés des Djimélés : ceux-ci razzient le bétail des Mandchours nos voisins. Nous regardons curieusement les pillards bousculant leurs proies vers Harran, tandis qu'une arrière-garde caracolante de Djiss à longs manteaux jette sa poudre sur les cavaliers Mandchours qui tentent un mouvement offensif.

Sliman s'enthousiasme au milieu des Algériens que cette vue passionne. Il a un cri de regret :

— Ah! mon lieutenant, c'est ça la bonne vie! avant l'gouvernement francis, toute l'Algérie y pouvait faire la razzia comme ça! Saleté de gouvernement!

Vers midi, les échos d'une autre razzia, tentée probablement sur Ain-Arrouss, parviennent jusqu'à nous. Deux cavaliers poursuivis par trois autres passent dans un galop furieux sur les crêtes sud. Puis ce sont des piétons qui descendent à toute vitesse une colline et vont se jeter dans les joncs du marais. Quelques guerriers montés surgissent soudain et se dirigent rapidement vers l'eau. Ils mettent pied à terre et fouillent longuement la haute végétation sans

rien découvrir. Un chameau échappé vient vers nous de son long trot dandinant, je le tire en pleine tête au moment où il passe devant nos fils de fer. Cela variera notre ordinaire.

19 avril. — La plaine est devenue un haut tapis de verdure : les blés semés aux alentours sont magnifiques. Nous y mettrons le feu un jour, si nos ennemis ne se tiennent pas tranquilles.

Quand on se promène le long des ruisseaux, on aperçoit d'étranges alignements de gros cailloux qui tombent à l'eau à votre approche : ce sont des tortues. Les cailles se lèvent sous nos pieds pour se reposer trois pas plus loin. Les chasseurs d'Afrique peuplent l'atmosphère de leur vol bleu et vert ; posés dans l'herbe, ils paraissent émeraude et perchés sur un mur, offrent tous les tons de l'arc-en-ciel.

Les hirondelles ont envahi les bâtiments de la gare. Elles pénètrent dans toutes les pièces et nous importunent par l'exubérance de leur gaieté.

Elles commencent leur concert avant l'aube : ce sont d'abord de petits cris tendres exprimant les sentiments d'une âme encore à demi assoupie, puis la plus courageuse d'entre elles lance un long cri pointu et tout de suite un ramage assourdissant lui répond. J'ai eu la faiblesse de laisser nicher un couple de ces petites bêtes

dans ma chambre et chaque matin, de mon lit, je les vois qui s'étranglent à vouloir chanter trop vite. Un torrent de cris se presse par leur étroit gosier : on dirait qu'elles n'ont pas une seconde à perdre. Perchées sur une étagère, elles poussent leurs notes à renfort de battements d'ailes et de déhanchements. Je prends le parti de les mettre à la porte aux premières lueurs de l'aube, je ne leur ouvrirai ma fenêtre qu'à l'heure où je me lève.

Le matin, avant les travaux, nos tirailleurs font une heure de gymnastique et jeux.

De ma porte, je les entends passer en chantant : « Un bidon, deux bidons, trois bidons d'eau...! » Ou bien encore ils dansent, au rythme pressé d'une baguette frappant une marmite ; les vieux refrains bambaras évoquent le village natal.

Oho! toulalamalé Oho! toulalamalé! Oho Yoromina!

Du souk où logent nos Baoulés et nos Bétés, hommes de la forêt, les voix montent et descendent en d'étranges arpèges. Très différents de ceux du Soudan, ces chants évoquent parfois les nôtres : des notes s'y traînent qui rappellent telle phrase d'un de nos vieux airs de terroir. Mais l'illusion passe fugitive et c'est bien l'âme mystérieuse de la forêt équatoriale qui pleure dans ces accents nostalgiques...

Certains soirs, nos Dahoméens se rassemblent et, nus jusqu'à la ceinture, s'assoient en rond dans la poussière. Ils martèlent d'abord leur poitrine de leurs coudes repliés et un tambourinement sourd retentit. Soudain la cadence s'accélère, deux d'entre eux se frappent à toute volée les côtes avec leurs paumes en haletant étrangement. Ahouan Djinou apparaît dans le cercle : il a le torse nu, une longue bande de calicot blanc traîne derrière lui. Il se met à tourner à petits pas, si pressés, qu'on ne voit plus le bout de ses orteils; il regarde tour à tour la terre et le ciel. Sa bouche molle, ses larges prunelles entourées de longs cils ont quelque chose de lourdement féminin...

Un cri déchire sa poitrine, il bondit, s'accroupit, se ramasse, s'élance au rythme enragé du tambour qui s'accélère toujours. Il a saisi son coupe-coupe, vire-volte, et, faisant face à cent ennemis invisibles, frappe et tranche le vide, sans perdre une seconde cette cadence de métronome emballé qui règle tous ses mouvements. Il s'arrête soudain; ses hanches prennent une immobilité de statue tandis que ses épaules tremblent convulsivement. Il tire, du fond de ses entrailles, un long hennissement auquel ses camarades répondent par une clameur, sans cesser de marteler leur poitrine. Je contemple

leurs faces extasiées, noyées de sueur, gluantes de poussière délayée : une sorte de fascination se dégage d'elles et je suis pris malgré moi par la frénésie de cette musique folle...

21 avril. — Nous tirons ce soir une fusée à tromblon pour voir si Rouaux nous répondra de Kul-tépé. Le pauvre garçon, isolé avec ses vingt noirs dans sa petite gare, doit trouver le temps long. Notre fusée parachute plane lentement avant de redescendre, illuminant le ciel de son feu blanc. De lointains coups de feu crépitent : on prend sans doute cette lumière pour le phare d'un avion.

Cependant, grimpés sur les toits, nous regardons vers l'ouest, mais aucune étoile ne monte de Kul-tépé.

4 mai. — Nous craignons la visite de gens capables de vouloir se renseigner sur l'état de nos défenses. Aucun Arabe n'a désormais le droit de franchir le premier réseau de fil de fer. « Saint Joseph » lui-même, noble vieillard en loques, toujours escorté d'une fillette au charmant sourire, se voit chassé de notre enceinte.

Presque chaque jour cependant, un ou deux hommes descendent la piste de Tell-Abiad et s'accroupissent devant nos barbelés, attendant

patiemment qu'on vienne jusqu'à eux. Parfois un poulet gît à côté d'eux les pattes liées, haletant de chaleur et le bec grand ouvert. L'oiseau passe entre nos mains après de pénibles marchandages. Nos visiteurs tirent encore de leurs manteaux quelques œufs qu'ils nous laissent à des prix exorbitants. Les Arméniens du poste et les Algériens posent une foule de questions. On leur répond laconiquement :

— Cela ne va pas pour vous !... Vous êtes perdus... Vous allez tous mourir.

On conseille à Malakoff et au personnel de la gare de se réfugier aux environs, car un grand danger approche.

Le capitaine agacé par l'effet démoralisant de ces palabres a interdit aux Algériens et aux Arméniens toute conversation avec les gens du dehors...

5 mai. — Ce matin, un homme, le vieil Ahmar, est descendu de Tell-Abiad avec une lettre. Il prétend avoir vu tomber ce papier de la sacoche d'un cavalier. Il nous l'a apporté espérant une petite récompense.

Malakoff lit la feuille écrite et signée par un Turc. Sa figure reflète quelque émotion; enfin il traduit : « Arab Punar attaqué par quinze cents Turcs et Kurdes a succombé. Cette grande

force se prépare à marcher sur Tell-Abiad en détruisant sur son passage les petits postes de Karamnas et de Kul-tépé. »

Les dernières lignes contiennent une grossière menace : « Gare pour le capitaine et ses « Japonais »; le nerf d'éléphant fonctionnera pour eux! »

Ces nouvelles sont destinées à Faik; mais Faik aura bien été capable de la composer lui-même pour nous démoraliser. Nous appelons Hetchi l'Arménien qui a autrefois été l'intendant du Turc; il lit puis se met à rire en arrivant au passage concernant le « nerf d'éléphant » : il reconnaît la menace habituelle de son ancien maître. La lettre a donc été composée par Faik. Celui-ci a dépêché le vieil Ahmar en lui recommandant de nous conter cette fable de lettre trouvée.

Nous voilà rassurés : la situation est toutefois pénible, il y a deux mois que la colonne est passée, nous n'avons aucune nouvelle depuis ni de l'arrière, ni de notre poste de Kul-tépé.

La plaine si verte, il y a quelques jours encore, est maintenant roussie, couverte par places d'un rude manteau de chardons séchés. Seules subsistent la fraîcheur des réglisses, les étendues vertes des blés, la haute végétation des marécages. Partout des vols d'oies sauvages, de tourterelles, d'outardes, mais je ne puis m'éloigner.

Les « chasseurs d'Afrique » ont envahi la colline que couronne notre poste de Montbatah. Ils y ont creusé des terriers par centaines où ils pondent leurs œufs blancs. Les tirailleurs prennent une quantité de ces oiseaux avec des crins de cheval. Pauvres noirs, la nourriture devient maigre : nous n'avons plus de viande sur pied et ils doivent se contenter de vingt grammes de bœuf de conserve par homme et par jour. A peine de quoi donner un peu de goût à l'épaisse « julienne » que les cuisiniers servent matin et soir. Nous avons une bonne réserve de ces légumes séchés ; par contre, le riz dont ils sont si friands manque. Il nous reste encore du blé et de la farine pour quelques semaines.

6 mai. — Capture d'Ahmar, l'émissaire de Faik. Nous voulons nous servir de lui comme otage et le faire parler. Il est le chef religieux, le sorcier des Mandchours et peut nous fournir des renseignements.

On l'enferme dans une pièce de la gare avec un sac pour s'étendre et une couverture : les chiens de chrétiens que nous sommes n'ont pas abandonné toute charité. Un Sénégalais monte la garde devant la porte, baïonnette au canon. Notre prisonnier emplit le voisinage de ses lamentations, espérant nous dégoûter de sa

présence. Je le menace de telle façon que j'interromps aussitôt le flux de ses larmes de crocodile.

Autre capture plus intéressante : celle d'un gros barbeau de seize kilogrammes. Un tirailleur qui lavait son linge dans un petit ruisseau lui a fendu la tête tandis qu'il venait goûter à la mousse de savon.

. . . .

Lorsque les soirs sont tombés, de brefs éclairs de chaleur palpitent aux horizons. A chaque seconde un coin de la nuit s'illumine faiblement : on se croirait encerclé par mille lointaines batteries d'artillerie.

Parfois un caporal ou Seydou vient nous trouver : une sentinelle affirme avoir vu monter une fusée dans la direction de Kul-tépé. Nous allons trouver l'homme :

— Tu as miré fusée?

— Oui, mon lieutenant! y a pas trompé.

— Combien étoiles?

— Trois!

— Quelle couleur?

— Rouge!

Or, il n'y a pas de fusées à étoiles rouges; mais pour un noir bien des couleurs sont rouges : et alors recommencent nos questions : « Rouge même chose chéchia? Rouge même chose ceinture? »

Nous nous décidons enfin à lancer notre signal; le feu plane longuement et meurt après avoir illuminé la nuit. Nos yeux restent longtemps fixés à l'horizon, nous palpitons d'espoir, mais rien ne nous répond. Nous nous asseyons sur les rails dans cette obscurité lourde que trouent les cigarettes de Serceau et de Malakoff. Nous nous taisons. Invisible, un tirailleur chante d'une petite voix plaintive et taquine la grêle guitare que je lui vis faire avec une peau de chat et une écaille de tortue. Une odeur de poussière mêlée aux vapeurs du marécage nous monte aux narines. La clameur incessante des grenouilles galope à travers la nuit avec une continuité de silence.

Soudain la lune se lève, elle jette son feu froid sur les rails, tire de l'ombre une sentinelle immobile et me révèle les physionomies pensives de mes compagnons. Des pas crient derrière nous, j'entends un tranquille « Bonsoir, Messieurs! » C'est le père Schwab qui vient s'asseoir un instant avec nous. Très optimiste toujours, ce brave homme, par tempérament sans doute et certainement par devoir, car il a sa femme et sa fillette à rassurer. Je ne le vois jamais se mêler aux interminables palabres des civils de notre poste. A tous ceux qui voudraient faire germer l'inquiétude dans son âme il répond :

— Voyons! cette situation ne peut durer! Les Français viendront!

Puis c'est le vieux Boizo qui vient se joindre à notre groupe. Malakoff l'interroge et le vieillard nous conte les temps heureux où il était chef d'un village en Arménie. Les siens furent massacrés par les Kurdes. Il put s'enfuir, séjourna à Bagdad, vécut longtemps dans les tribus bédouines où il servait de secrétaire à des cheiks illettrés. Toute sa vie est une longue et mystérieuse aventure. Le sort contraire ne l'a ni aigri, ni abattu. Il a de l'ironie, de la gaieté, une sorte de fatalisme bon enfant.

7 mai. — On interroge notre prisonnier, le vieil Ahamar. Il nous conte des histoires invraisemblables : le capitaine lui a trop répété qu'on ne lui ferait aucun mal. Sournoisement, Malakoff lui suggère que si on l'entretient en bonne condition, c'est pour qu'il soit plus fort le jour où on le tuera. Cette menace fait bon effet : dans l'après-midi, il réclame le capitaine et jure qu'il veut dire la vérité. Boizo qui possède un talent spécial pour faire bavarder les gens et les mettre en confiance, est chargé de le cuisiner.

J'ai réuni quarante hommes et nous avons été couper du fourrage à douze cents mètres du poste, près d'un étang. Un lointain bourdonne-

ment nous fait lever les yeux. C'est un avion : nous l'apercevons venant de l'ouest, gros comme un taon. Je me précipite vers le camp poursuivi par le chant du moteur. L'appareil descend, décrit deux ou trois cercles; le pilote cherche à reconnaître si la gare n'est pas occupée par des Turcs. Les hommes agitent frénétiquement leurs chéchias. Enfin, un petit sac garni d'une banderole tombe près d'une tranchée. Nous nous jetons sur le sac : le capitaine l'ouvre. Il contient une lettre qui porte ces mots :

« Une forte colonne est à Arab-Punar et va sous peu vous débloquer! »

L'aéroplane va survoler Tell-Abiad, Kaarbey, Aïn-Arrouss. De nombreux coups de fusil claquent; des silhouettes affolées s'agitent à l'horizon. Puis l'appareil continue vers l'est son vol chantant et se perd dans l'azur.

Nous sommes fous de joie; en un instant la bonne nouvelle s'est répandue. Arab-Punar est à soixante kilomètres. La colonne peut être ici dans trois jours!

7 mai. — Nous démolissons trois bâtisses du Souk pour avoir du bois et alimenter nos feux de cuisine. Les briques en terre séchée qui composent les murs serviront à faire autour de notre

écurie une double enceinte impénétrable aux balles.

Les trois boutiquiers arméniens réfugiés dans le poste se réjouissent de voir détruire les demeures des collègues enfuis : cela supprimera à l'avenir toute concurrence. Ils déplorent de n'avoir plus aucune marchandise à vendre, l'arrivée de la colonne permettrait des affaires d'or... Toujours aimables et empressés ces Arméniens : lorsque je m'approche de leur groupe, il s'en trouve toujours un pour rouler précipitamment une cigarette, la coller de sa salive et me la tendre dans un sourire. Je dois, hélas! accepter en déplorant de ne point avoir de fume-cigarette.

8 mai. — Nous avons terminé deux puits près de nos tranchées : l'eau en est chaude, mais excellente. La rivière continue à nous fournir poissons et grenouilles. Beaucoup de lièvres dans les orges : j'en ai tué deux ce matin.

Je vais tous les jours visiter nos hommes établis à Montbatah : leurs tranchées sont terminées depuis longtemps et ils mènent une vie oisive qui leur va fort. Ce petit poste est devenu un conservatoire de musique : cela a coûté la vie à tous les chats de la gare, du souk et des cases du village. En effet, les instruments se composent

d'une peau de chat rasée, tendue sur une écaille de tortue ou sur une boîte de conserves : deux ou trois cordes vibrent sur ces dépouilles de matou. Les musiciens en tirent un son grêle et doux qu'ils écoutent la bouche ouverte, la tête penchée. Ils bavardent encore de longues heures en mâchonnant des bois de réglisse qu'ils prennent à même un tas de cinq ou six mètres cubes. D'autres se baignent, lavent dans le ruisseau coulant au pied du mamelon, tendent des collets pour les oiseaux. Dans les cases qu'ils habitent, une légion de puces s'est depuis longtemps réveillée du sommeil hivernal. Ils en ont pris leur parti avec philosophie, bien que sur leur peau toutes les piqûres se touchent. Chaque soir, un des Européens est désigné pour aller coucher parmi eux afin de diriger les événements en cas d'attaque. Le malheureux doit s'étendre sur un lit suspendu au plafond par des fils de fer : c'est le seul moyen d'être moins dévoré.

9 mai.— Près d'Halava, un petit étang entouré de hauts joncs, à l'eau extrêmement fraîche et claire. Je viens parfois m'y plonger, épié par tout un peuple de poules d'eau, d'échassiers et de canards qui s'est tapi dans les roseaux à mon approche. Il y a là des poissons d'une

telle taille que j'appréhende la sensation d'un glissement d'écailles contre mon individu. Sur la rive, mon ordonnance monte la garde, prête à me signaler l'approche d'un ennemi.

Mon étang est en réalité une grosse source qui alimente un cours d'eau. L'idée me vient de faire un barrage de façon à assécher le ruisseau et à pouvoir le pêcher. Nous nous mettons au travail de grand matin : au bout de quelques heures il ne reste plus que des trous d'eau réunis par un mince courant. Une cinquantaine de noirs sont entrés dans les roseaux, entièrement nus. Ils assomment d'un preste coup de coupe-coupe les grosses pièces qui se glissent entre les nénuphars, ils les saisissent encore par les ouïes avec une dextérité étonnante. Les joncs sont par place tellement hauts que leurs grands corps disparaissent en entier. Partout règne une gaieté folle : cris, rires, appels, fusent vers moi. Certains sont maintenant vêtus d'une chape de fange grise. Tous ont promené sur leur face, pour en chasser les mouches, des doigts englués de vase; ils se regardent en riant, semblables à d'étranges Pierrots. Je me suis mis à l'eau avec un coupe-coupe : de grosses anguilles aveuglées dans cette eau bourbeuse montrent leur front étroit encadré de petits yeux ternes. Je donne un coup vio-

lent et cherche à tâtons le long corps qui se tortille entre mes jambes, la tête à demi tranchée. Soudain derrière mon dos, des cris : Patou Niamé secoue un doigt plein de sang, deux hommes frappent avec fureur je ne sais quel animal qui se débat dans l'eau. Ils tirent de la vase une énorme tortue plate, à carapace molle, aux pattes en forme de nageoires. C'est elle qui a à moitié tranché d'un coup de mâchoire le pouce de Patou.

Nous avons pris de fortes pièces; une quantité d'entre elles pèsent au moins dix livres. Je ne connais aucun de ces poissons. Il y a là de longues bêtes argentées à écailles minces et serrées, d'autres mouchetées de taches noires. Certaines sont courtes, cylindriques, certaines encore, larges comme des brêmes : les plus belles sont couvertes d'une écaille nacrée minuscule et tachetées de brun sur le dos, leur nez est rugueux, leur bouche très petite. Voici des lottes à forte denture, mesurant soixante centimètres, des barbillons à moustaches gauloises... Toute cette pêche sera séchée au soleil et salée : cela nous économisera deux ou trois jours de vivres.

13 mai. — Visite du chef religieux de la tribu de Metchem l'Anazé, chef puissant qui nous est, dit-on, favorable. Il arrive sur une

mule, les yeux bandés, conduit par deux tirailleurs qui ont été à sa rencontre. C'est un grand et bel homme d'une cinquantaine d'années, au regard clair, intelligent et bon, vêtu d'un manteau blanc immaculé. Ce personnage nous apporte une lettre du service de renseignements d'Alep, assez curieuse. Ce papier contient des choses insensées, par exemple : « Nous avons appris que vous aviez été attaqués et délivrés par Hatchem et Metchem. Nous comptons beaucoup sur vos défenseurs... » Défenseurs! Hatchem qui est l'un des chefs de la révolte! En tout cas, pour un service de renseignements, ce n'est pas fort!

Nous avons fait apporter le café; le capitaine est irrité, il a bien envie de garder prisonnier notre émissaire qui boit à petits coups, impassible. Celui-ci a deviné chez nous une sourde colère qu'il ne s'explique pas et il demande tranquillement :

— Cette lettre contient sans doute des choses désagréables?

Nous lui disons qu'elle nous paraît être un faux.

— Je n'en sais rien, répond-il. Toutefois je ne crois pas, j'ai, pour moi, simplement accompli ma mission qui était de vous la remettre.

Il est réellement sympathique cet homme

et nous l'interrogeons davantage, renonçant à le donner comme compagnon au vieil Ahmar. Il est Marocain, il vient de la Zaouia de Tameslouhat. Au cours d'un pèlerinage à La Mecque, il a fait la connaissance de Metchem qui se l'est attaché. Il nous parle avec nostalgie du pays abandonné, évoque les grands jardins d'oliviers, les orangeries, les hauts cyprès hantés des colombes qui connurent ses rêveries, quand il étudiait les connaissances léguées par le chérif Abdallah ben Houssein El Hassani, « l'homme aux trois cent soixante-six sciences... »

14 mai. — Un cheval sans cavalier traverse la plaine au galop et s'arrête aux abords des ruines d'Halava. Je vois aussitôt cinq tirailleurs descendre de Montbatah en courant et se diriger vers le coursier. Les spahis voulant participer à la capture partent ventre à terre sans avoir sellé leurs montures. Ils arrivent trop tard : Malo Poa a déjà passé sa ceinture de flanelle au cou de la bête, elle se laisse faire docilement.

Sliman, qui a apporté une bride, confie son cheval à un tirailleur et enfourche l'animal capturé. Il rentre triomphalement au poste en poussant des hurlements victorieux, ses camarades suivent à toute vitesse. Sa monture s'arrête brusquement devant nous; quant à lui,

il décrit une large parabole dans l'air et vient atterrir à nos pieds avec un sourire humilié.

Les Arméniens entourent notre prise : une belle jument de pur sang syrien. De larges balafres qui sillonnent sa croupe et ses flancs attirent notre attention. Boizo affirme reconnaître la marque des bêtes de Kadri et Hatchi la monture favorite de notre ennemi. Ce dernier l'aura laissée s'échapper de Tell-Abiad où il cantonne pour le moment.

Ahmar notre prisonnier nous importune du matin au soir par ses gémissements. Nous le reléguons dans une cave où le bruit de ses lamentations nous arrive assourdi.

Cette colonne d'Arab-Punar ne fait pas souvent parler d'elle ! Nos vivres commencent à s'épuiser, aussi décidons-nous de moissonner l'orge des environs. Couverts par des petits postes et des sentinelles, nous nous attaquons à un champ d'Halava. Cinquante hommes déployés en ligne arrachent les tiges de céréales avec leurs racines ; une autre équipe les transporte au camp dans des toiles de tentes. Mes noirs travaillent avec acharnement : je les ai alignés par races, Dafis, Bobos, Malinkés, Baoulés, Bétés. Je leur ai dit :

— Moi y en a voir quelle nation plus meilleure pour travail la terre !

C'est un plaisir de les voir rivaliser d'entrain.

Au loin, nos ennemis nous observent avec consternation : nous ne recevons, toutefois, aucun coup de fusil.

Hammadi, le vieux chef de Montbatah, voit ses récoltes croître et embellir, mais il n'ose envoyer ses gens pour les moissonner. Il s'épouvante de nous trouver à l'œuvre un beau matin au milieu de ses champs, aussi nous transmet-il journellement ses amitiés par l'intermédiaire d'un misérable hère, boiteux et chassieux, qui vient nous héler devant nos fils de fer. Il nous fait demander en même temps la permission de venir arracher ses blés.

Le capitaine répond chaque fois qu'il donnera toutes les permissions à Hammadi, mais celui-ci doit se présenter en personne. Cependant le vieux chef tremble d'aller rejoindre Ahmar dans son cachot et rien ne le décide à se montrer.

15 mai. — Notre prisonnier nous a enfin révélé l'origine de la lettre apportée par lui. Celle-ci avait été composée par le fils de Faik après de joyeuses agapes qui réunissaient sous les ombrages de Tell-Abiad quelques chefs des environs. Nous annonçons au vieil homme que nous le gardons pour nous servir d'émissaire le jour où les Turcs viendront nous attaquer. Sa bouche édentée émet des râles douloureux,

il se martèle la poitrine avec désespoir prévoyant sans doute qu'il aura longtemps à attendre.

Le vieillard est le sorcier, le marabout et le médecin de tribu des Mandchours. A Tell-Abiad, on est, paraît-il, fortement convaincu que nous l'avons enlevé dans le but d'avoir recours à sa science et à ses maléfices. Il guérit, remet les membres brisés, circoncit. En ce qui concerne cette dernière opération, il est prêt à nous offrir ses services au cas où, prisonniers des Turcs, nous voudrions échapper à leur vengeance. Pour le plus grand mal des télégraphes il a inventé un remède contre les maux d'estomac. Celui-ci consiste à piler les isolateurs des fils électriques et à avaler la poudre ainsi obtenue dans un peu d'eau.

C'est lui qui pratique le « ballah », ressemblant à la question de notre moyen âge. Quand un individu est soupçonné de vol, on le lui présente. Il lui passe sur la langue une cuiller de métal chauffée à blanc : si la langue du patient est brûlée, celui-ci est reconnu coupable. Il vend enfin des « gris-gris » contre les balles. Je propose de tirer sur lui une bande de mitrailleuse à cinq mètres en le visant à quelques centimètres au-dessus de la tête. Cela le renforcerait certainement dans sa croyance sur l'efficacité de ses amulettes.

En attendant, le vieux bandit se dessèche de ne pas fumer. Il était tellement intoxiqué par le tabac que c'est pour lui une vraie souffrance d'en être privé. Je lui donne parfois une cigarette : il se jette sur ma main et l'embrasse avec passion.

17 mai. — Je me suis installé dans une cave depuis quelques jours. Ma chambre donnant en plein midi était d'une chaleur intolérable et j'ai fait l'essai de ce local obscur, hanté des cafards. Je me suis donné à tâche de tuer par jour cinquante de ces bestioles curieuses de mon matériel de couchage et de mes effets. Malgré tout, c'est l'envahissement, et, dégoûté de leur voir faire l'équilibre la tête en bas au-dessus de mon lit pendant mes siestes, je tends une moustiquaire. Autre calamité : si j'échappe à la légion des mouches, je suis bien tombé sur la plus grosse agglomération de puces des environs. J'entreprends une vaine lutte : je noie le sol d'eau, elles montent à l'assaut de mon lit, de mes cantines et de mes jambes. Ya Mahama, le front plissé et tout suant d'attention, a-t-il réussi à cueillir toutes celles qui se croyaient en sûreté au long de mes doublures de pantalon et jusque dans les plis de mes chemises; c'est comme s'il n'avait rien fait!

Je viens de me coucher. Déjà, des bataillons de puces montent en colonne par quatre le long de ma jambe droite, tandis qu'une autre armée circule sur la gauche... Soudain, des cris retentissent dans la nuit. Je me lève et entends clamer par delà nos tranchées : « Malakoff! Malakoff! » Quelqu'un court dans l'obscurité : nous reconnaissons Ailloud. Celui-ci nous conte brièvement qu'il vit depuis deux mois à Kul-tépé avec Rouaux, un Arabe et deux chevaux l'accompagnent. Nous sifflons l'homme qui se tient à quelque distance avec les bêtes.

Rouaux nous fait dire que tout va bien à Kul-tépé. Il a pu repousser aisément de petites attaques, il laisse faire les moissons autour de lui, à condition qu'on lui apporte des moutons, il a ainsi un peu de viande. Par contre, il ne lui reste plus ni farine, ni sucre, ni café :

— J'ai soixante sacs de blé, de quoi tenir à la rigueur six mois, mais envoyez-moi si possible de quoi varier cet ordinaire, nous demande-t-il dans sa lettre.

Le brave sergent nous annonce encore qu'il a entendu parler de l'arrivée prochaine d'une colonne. Ailloud fort animé se répand en détails extravagants sur les forces françaises qui opèrent dans la région d'Arab-Punar. Les Turcs

ont été battus à Seroudj ; les Français campent près de cette ville qu'ils ont brûlée. « Leurs tentes sont si nombreuses et pressées qu'une aiguille tombant du ciel ne saurait toucher terre... »

Fous de joie, nous posons mille questions aux deux hommes. L'Arabe qui accompagne Ailloud nous parle de Rouaux. Le « chaouch » de Kul-tépé est célèbre là-bas pour son courage, on sait qu'il se ferait hacher plutôt que de se rendre et on le craint fort.

— Je suis l'ami du sergent, continue notre visiteur, et, au risque de ma vie, je suis venu dans la nuit chercher les vivres dont il manque : j'espère que vous me récompenserez !

18 mai. — Des moissonneurs trop hardis prétendent couper les orges d'Halava. Je vais avec quelques hommes les déloger en tirant des balles perdues. Je vois à la lorgnette les petits panaches de poussière soulevés par les projectiles, et à cent mètres près, règle les tirs.

Dans l'après-midi, Serceau déménage à la mitrailleuse des groupes travaillant dans les récoltes de Kar-Bey. Les balles de la première bande font voler la poussière à gauche de ces tirailleurs lilliputiens qui s'agitent dans la plaine ; la deuxième bande est en direction, mais un peu courte : elle provoque un gros émoi

parmi les silhouettes minuscules. Celles-ci se groupent apeurées, puis soudain détalent comiquement. Serceau allonge son tir, tandis que le serveur charge dans un rythme parfait. La distance est trop grande, il n'y aura pas de victimes, mais quelle peur ces braves gens auront eue !

Le soir, le capitaine nous réunit. Il a décidé d'aller enlever les récoltes mises en tas par nos ennemis. Les tirailleurs sont tout réjouis à l'idée de jouer cette bonne farce.

Nous partons, déployés en petites colonnes, la nuit est opaque : seules quelques étoiles luisent pauvrement, le Chariot s'immobilise dans le ciel noir, sans lanterne. Nous avançons dans les chardons qui crissent contre nos molletières, trébuchant dans les cailloux. Nous allons en silence, ayant abandonné les baïonnettes pour faire moins de bruit. Ce qu'on craignait arrive : des replis de terrain nous font opérer un changement de direction sans que nous nous en apercevions. Pour comble de malheur, pas de boussole ! Nous envoyons de petites patrouilles à droite, à gauche : impossible de repérer les tas de gerbes convoités. Il est probable même que nous aurons du mal à retrouver tout de suite le chemin du retour.

Une lueur rouge monte à l'horizon : la lune.

Nous pouvons nous reconnaître maintenant, nous étions beaucoup trop à gauche. Quelqu'un siffle faiblement : nos blés sont par là...

19 mai. — L'élevage du père Schwab prend de l'importance : poules, poussins pullulent dans notre cour. Ses lapins blancs se sont multipliés d'une façon inouïe. Ma chienne se promène maintenant parmi eux sans leur faire aucun mal. Ils se poursuivent entre vos jambes et s'attaquent à tout ce qui se ronge : vieux sacs, arêtes de poissons, débris d'os. Carméla me montre avec orgueil six nids installés dans le four de la chaudière, six tas de duvet blanc où s'agitent de petites boules aveugles qui bientôt trotteront autour des « manilles » de Serceau et des Arméniens. D'importantes parties de cartes se disputent sur une table dans la cour quand le soleil descend à l'horizon. Le wagon de coopérative contient de nombreuses bouteilles de Dubonnet, on peut jouer sa tournée. Les joueurs mènent grand tapage, puis soudain, sur un mot, reviennent à leurs sombres pensées et mesurent leur abandon... Ils sortent, se promènent indéfiniment sur le rail qui s'allonge à droite ou à gauche vers la même solitude.

Parfois une sorte de panache gris se tord vers l'est en montant contre le ciel, nous escaladons

les toits pour mieux voir, éperdus d'espoir. Nous avons déjà été déçus tant de fois par ces grands tourbillons de poussière qui errent lentement à travers les étendues! Malgré tout, nous voulons espérer, parce que cette fumée grise suit le rail... puis le doute s'insinue, puis la déception certaine; le panache du sirocco a escaladé une lointaine colline et s'enfuit lourdement. Les Algériens qui tout à l'heure disaient : « J't'y joure c'est le train! » sacrent et soupirent.

Autour de nous, il n'y a plus que l'air dansant sur la terre vide, l'eau bleue des mirages, et, dans le silence écrasant, seul le cri des rails que dilate la chaleur!...

. . . .

Je suis parti à trois heures dans la nuit avec les cinq tirailleurs algériens, deux spahis et trois Sénégalais, pour mettre le feu aux tas de céréales récoltés par nos ennemis à quelques kilomètres en direction d'Ourfa.

Nous marchons en silence : après avoir hésité plusieurs fois, nous tombons sur les tas d'orge. Je donne à Sliman une bouteille de benzine pour enflammer trois tas, dès que j'aurai moi-même commencé à mettre le feu à quatre autres. J'incendie les gerbes que vient d'arroser le caporal Tolbia. Presque aussitôt, je vois flamber à deux cents mètres les orges confiées aux

soins du bouillant Sliman. Je cours à d'autres monceaux d'orge tandis qu'au loin, des coups de feu crépitent, dirigés sur nous. Précipitamment, j'allume encore trois feux, puis me sauve dans la direction de mes hommes qui ont commencé une fusillade d'enfer. Ils tirent au hasard, pour le seul plaisir de brûler des chargeurs et de renifler la poudre, en bons indigènes amateurs de « baroud ». Sliman crie :

— Juste l'ennemi y montre la tête à la fenêtre, voilà qu'y reçoit un feu de salve dans la gueule !

Nous entendons au loin, les clameurs des gens réveillés par les feux qui illuminent magnifiquement la nuit.

— Écoute, mon lieutenant ! Les sentinelles qui crient aux armes ! dit Sliman en se tordant.

. . . .

La chaleur commence à nous rendre la vie pénible. Nous mangeons de mauvais appétit l'insipide cuisine d'Hémo Miesan dans la salle surchauffée qu'emplit un brouillard de mouches. Nos trois mille litres de vin brûlant destinés à Ourfa, s'aigrissent dans leurs tonneaux que nous ne pouvons soustraire à la canicule.

Les sauterelles ont passé en nuages épais, de 8 heures du matin à 4 heures du soir.

Elles vont en tourbillonnant vers le sud, blanches sous le soleil, comme des flocons de neige poussés par la rafale. Des vols épais s'abattent autour de notre poste : nos noirs les chassent des pauvres pommes de terre, oignons, salades et tomates que nous avons eu tant de mal à sauver jusqu'à présent. Notre jardin a déjà été victime des mulots et de deux invasions de scarabées rouges : comment sortira-t-il de ce nouveau fléau !

Le capitaine surtout est désolé. Il élevait avec amour ces légumes et surveillait avec une particulière sollicitude des pieds de tomates poussés dans le mâchefer, entre les rails.

Spectacle curieux, ma chienne, imitée d'ailleurs par toute la gent canine du poste, se précipite sur les envahisseuses pour s'en gaver.

Le père Schwab emplit un grand sac de ces bestioles gigotantes, secondé par sa femme et par Carméla qui pousse des cris de joie. Poules et lapins se précipitent sur ces nouveaux comestibles. Notre vache elle-même en paraît friande.

20 mai. — Morne tristesse d'un pays desséché : dès 7 heures le soleil pompe ce qui peut rester de sève dans l'étendue roussie. Les alouettes, les cailles, leur nichée envolée, ont

émigré; les hirondelles se tiennent haletantes, le bec entr'ouvert, au bord de nos toits. Elles restent seules avec les chasseurs d'Afrique qui criblent le mamelon de Montbatah de leurs milliers de trous, et les huppes qui bercent la torpeur des midis de leur « houp! houp » monotone, semblable à un aboiement très lointain. La nuit, des plaintes douces s'élèvent au sommet des poteaux télégraphiques, voix de toutes petites chouettes en proie, semble-t-il, à une mélancolie obscure... Ce matin, tandis que Serceau mettait en fuite à coups de mitrailleuses un groupe de moissonneurs, des cavaliers ont surgi sur une éminence et nous ont considérés longuement.

Nous avons confectionné des silhouettes que nous plaçons dans nos tranchées. Le nombre de nos sentinelles paraît ainsi doublé.

Dans la nuit, l'émissaire de Rouaux apparaît : il vient se faire payer des moutons fournis au poste de Kul-tépé. Cet homme semble fort satisfait d'être notre ami, mais craint pour sa sécurité et celle de sa tribu. Il doit nous amener des chefs de village qui désirent faire leur soumission à Rouaux pour pouvoir moissonner.

Il n'entend plus parler de la colonne d'Arab-Punar, cela nous inquiète.

21 mai. — Visite d'un vieil Arabe qui vient de la part du « Chaouch de Kul-tépé » (Rouaux) : il voudrait moissonner ses champs placés sous le feu de notre sergent. Le capitaine lui donne une autorisation écrite qu'il remettra au « chaouch ». Hélas! l'homme est pressé et il a grand tort de vouloir repartir en plein jour : la mitrailleuse a justement fonctionné dans la matinée sur les gens d'Halava. Voilà qu'il se dirige imprudemment du côté où ces derniers se sont réfugiés. Trois hommes surgissent soudain de la tranchée du chemin de fer et font feu sur lui. Par miracle, il n'est pas touché, nous voyons son cheval faire face à gauche, franchir la voie et se sauver ventre à terre. Les deux marmites et le gallon de vin que nous lui avons confié brinquebalent en travers de sa selle, cependant qu'il s'éloigne vers l'horizon poursuivi par un tir maladroit.

L'oisiveté nous pèse. Nous restons de longues heures à bavarder dans un coin d'ombre avec les Arméniens. Bozo ressasse éternellement les mêmes histoires qui se terminent par des massacres de chrétiens. Parfois son masque rougeaud de vieil alcoolique s'anime, il a des clins d'yeux entendus : c'est Serceau qui conte une anecdote égrillarde. Lancé sur le chapitre des contes galants, Bozo ne tarit plus, nous

trouvons cela plus gai que l'histoire du meurtre de sa sœur et nous l'encourageons de nos rires. Soudain il se tait honteux : la mère d'Ailloud s'est approchée. Elle s'assied près de nous; sa figure encadrée de voiles noirs a un bon sourire tranquille. Elle n'a plus d'inquiétude depuis le retour de son fils, le reste pour elle ne compte pas.

Longues causeries encore, avec le père et la mère Schwab qui nous content leurs trente-cinq ans de campagnes en Roumanie, Serbie, Bulgarie, Turquie, Palestine, Égypte. Ils nous parlent souvent de leurs deux fils : de celui. mort à seize ans et dont la tombe boursoufle le sol à trois cents mètres d'ici, le long de la voie ferrée; de cet autre, appelé dans l'armée turque et que les Anglais gardent encore prisonnier. Ils commencent à s'inquiéter de leur situation dans ce poste dangereux; surtout pour Carméla. La pauvre petite qui a toujours vécu dans ces solitudes rudes, qui n'a jamais connu d'enfant de son âge, possède une étrange gravité parfois très amusante. Il faut la voir répondre quand Bobo lui demande « Ça va, peitit! » Elle a un geste précieux pour tendre ses doigts fins et répondre : « Pas mal et toi! » Elle joue de temps à autre aux cartes et abat celles-ci avec une vigueur de vieil habitué.

Une de nos distractions est de nous étendre

sur la plate-forme de la mitrailleuse en haut du réservoir. Vers l'ouest, l'étendue est faite d'immenses vagues d'un gris calciné qui courent les unes derrière les autres jusqu'aux pâles eaux d'un mirage. Celles-ci baignent le pied d'une chaîne de montagnes fauves qui murent notre horizon. Parfois, très loin, passent des troupeaux, des gens à pied, des cavaliers venant d'Harran dont la tour rouge se dresse au milieu des huttes de boue. Au nord, un grand « tépé » appuie son front lourd contre le ciel. Des tentes couvrent ses flancs, semblables à de grands oiseaux noirs... — Une fumée grise monte des vapeurs bleues qui baignent les collines où disparaît le rail; mais nous ne croyons plus à l'arrivée des trains, nous ne regardons pas. Nos yeux stagnent sur la plaine, où l'air tremble comme la palpitation d'une vie ardente, tandis que près de nous, le petit violon à deux cordes de Kala Ylou le guetteur jette son cri grêle.

La traite de notre vache est une autre attraction du poste. La bête a comme soigneur Bakary, vieux tirailleur aux trois quarts impotent. Au milieu d'un cercle de curieux attentifs, Bakary applique sa bouche sous la queue de l'animal et souffle de toutes ses forces. L'air effaré, la vache fait le gros dos et ne bouge plus une patte. Bakary s'assied alors près de son

ventre et la trait, en tournant vers son public une face que dilate l'orgueil.

Il y a pour nous un cheveu; c'est que sa barbe parfois maculée de blanc, témoigne qu'il a trempé le nez dans notre lait.

23 mai. — Des cris au dehors : Mohammed se précipite chez moi en hurlant qu'on entend un moteur. Je sors, un bourdonnement se fait entendre vers l'ouest, un point noir surgit dans l'azur et grossit rapidement. Je cours dans la plaine pour étendre mes draps et signaler un terrain favorable à l'atterrissage. L'avion décrit quelques grands cercles et se pose à vingt mètres de nos fils de fer. Un des passagers descend tandis que le pilote fait virer son appareil pour le mettre face au vent. Nous expliquons rapidement à notre visiteur notre situation militaire, notre état sanitaire et donnons le nombre de journées de vivres qui nous restent encore... Une sale nouvelle nous tombe comme un coup de massue : la fameuse colonne d'Arab-Punar est retournée vers Aïn-Tab où ça n'allait pas. Pour combien de temps encore sommes-nous bloqués?

L'aviateur repart si précipitamment que nous n'avons pas le temps de lui demander si, oui ou non, la garnison d'Ourfa existe encore.

Nous ne pouvons davantage lui confier de lettres pour nos familles. Il décolle, salué par de lointains coups de fusil, décrit un cercle et disparaît. Les Arméniens enthousiasmés d'avoir contemplé un « tayar » (un volant) de si près, font soudain des mines longues quand nous leur apprenons le départ de la colonne. Nous sommes, nous-mêmes, furieux! Faire demi-tour à soixante kilomètres de notre poste, après nous avoir laissés deux mois et demi sans secours! Et cela, pour dégager une forte garnison comme celle d'Aïn-Tab qui se trouve plus proche de la côte de deux cent cinquante kilomètres!

24 mai. — Nous recevons la visite du vieil Hammadi, chef de Montbatah. Un Arménien, nouveau meunier de Tell-Abiad, l'accompagne.

Le vieillard nous explique qu'il n'a pu venir plus tôt, menacé qu'il était par Faik, Kadri et le caïmakan d'Harran, qui sont pour l'instant en voyage. Son fils a été emprisonné pour s'être déclaré notre ami; Hammadi demande la permission de moissonner ses champs et d'établir ses tentes à douze cents mètres, derrière le ruisseau. Il voudrait bien réoccuper les huttes de Montbatah où sont nos tirailleurs; nous nous y opposons formellement. Quant aux récoltes, il peut les ramasser à condition de

nous vendre chèvres et moutons. Nous sommes sans viande depuis vingt jours!

Notre visiteur nous raconte la tragique aventure d'Ourfa.

Après une résistance de soixante-dix jours, la garnison française privée d'eau, de vivres et de munitions a dû capituler. Elle a subi l'assaut de plusieurs milliers d'hommes et, certains jours, un bombardement de sept ou huit cents obus. Malgré les pertes, les Français auraient sans doute tenu indéfiniment s'ils n'avaient manqué de tout. — Ils se rendirent avec les honneurs de la guerre, les Turcs ayant promis au commandant de le laisser se retirer sur Arab-Punar suivi de ses troupes non désarmées. Soixante gendarmes turcs devaient les escorter pour leur montrer la route et prévenir les fusillades des gens disséminés dans la campagne. Cette escorte fit si bien son métier qu'elle conduisit les malheureux dans un défilé où des milliers d'ennemis les attendaient. Étant sans munitions, nos hommes se firent massacrer, ceux qui furent épargnés, quelques musulmans algériens sans doute, se virent ramenés en chemise à Ourfa.

Attaquée par au moins quatre mille hommes, cette garnison de quatre cents soldats a facilement résisté, malgré l'étendue du terrain à

couvrir, malgré les angles morts pour ses mitrailleuses, malgré les facilités d'infiltration et d'assaut pour les assaillants. Une trentaine de nos hommes défendirent même le quartier arménien.

L'ennemi utilisa, dès le début, des canons qu'il pouvait pointer de tout près, à cinq cents mètres, dans le sérail. Nos Sénégalais détruisirent l'un d'eux à la grenade dans une sortie de nuit.

Les Français jouèrent aux Turcs et aux Kurdes mille tours ingénieux avec des amorçages de grenades, et, s'ils n'avaient pas d'artillerie, ils firent de beaux tirs fauchants de mitrailleuses. Le printemps vint, les semaines passèrent sans nouvelles, sans secours. L'insouciance, l'impression de « guerre franche et joyeuse » cessèrent, on dut se restreindre, épargner les munitions. On fut obligé de démolir des fours à pain pour avoir le sel dont ils étaient imprégnés, on abattit des maisons pour en prendre le bois. D'autres jours passèrent avec le même effrayant silence de l'arrière; un matin, l'eau même manqua : on avait coupé et détourné la source alimentant le camp.

Par un soir de famine et de désespoir, le commandant abaissa le drapeau tricolore pour hisser un pavillon blanc, emblème de la capi-

tulation. On raconte que l'on vit de loin l'homme chargé de cette mission se jeter du haut du toit dans le ravin, sa tâche remplie. La suite de cette lamentable histoire est fort obscure dans la bouche d'Hammadi.

Une sœur Franciscaine et un père Capucin soignèrent à l'hôpital pendant tout le siège, les nombreux blessés. Ceux-ci eurent particulièrement à souffrir du bombardement.

Je songe à celui qui m'avait remplacé là-bas, le pauvre sergent Bonifaci qui était fiancé; à mon petit caporal Yamoussou Ouadié laissé à Ourfa parce que, malade, il n'avait pu me suivre. Je revois tous mes bons amis assassinés qui composaient un si joyeux mess : le commandant Augé très bon et si gai, le capitaine Sajous bavard et spirituel; Lambert, Perrault, Balloche, Marcereau, Marjolet, Fragne, Lafitte, Soyez, Deloir, Landucci... Je retrouve avec une précision saisissante la voix, les gestes de chacun. Ainsi, je vois encore, par un matin de décembre, un vieux sergent rampant avec un lance-pierre vers une bande de moineaux. Ceux-ci s'envolèrent et le vieux se redressa furieux en criant : « Les vaches, ils m'ont eu! » Pauvre diable, il a sans doute lâché un juron plus énergique encore en mourant dans le défilé...

26 mai. — Un aéro apparaît de nouveau à l'horizon, décrit deux larges tours et se pose. Il nous apporte soixante kilogrammes de sucre et trente de viande. Le même pilote balafré d'une large cicatrice est au gouvernail. Un lieutenant descend, nous serre la main, il nous confirme la nouvelle du guet-apens d'Ourfa. Trois hommes seulement ont pu s'échapper à la faveur de la nuit et, par des prodiges d'habileté, ont rejoint Arab-Punar.

La colonne qui devait nous secourir et qui a fait demi-tour vers Aïn-Tab a remporté une grosse victoire sur les Turcs aux abords de cette ville.

L'avion repart, oubliant de nous remettre un lot de médicaments. Le pilote s'apercevant de son omission laisse tomber le sac de cent mètres de hauteur : grosse casse naturellement mais une partie est sauvée. Nous sommes heureux car l'appareil emporte notre courrier, il y a plus de deux mois que nous n'avons pu donner de nouvelles à nos familles.

Nos hommes armés de leurs coupe-coupes rasent les réglisses et les herbes qui s'étendent devant notre poste, de façon à faire un beau champ d'atterrissage. Une mosaïque de pierres blanches en marquera les quatre coins, un panneau de toile étendu sur le sol indiquera la direction du vent.

Hammadi vient nous trouver, curieux d'apprendre les nouvelles apportées par l'avion. Nous nous étonnons de ne pas le voir se mettre tout de suite à la moisson; peut-être ses gens ont-ils peu de confiance dans nos promesses de paix. Le vieux répond à nos questions par un éternel « Nous viendrons demain, s'il plaît à Dieu (Redouah, inch Allah!) ».

27 mai. — Encore un aéro. Il ne se pose pas cette fois, mais laisse tomber un sac de courrier qui, malheureusement, s'entr'ouvre dans l'air; les lettres poussées par un vent violent s'éparpillent au loin. Je déploie soixante-dix hommes en ligne, et nous retrouvons des papiers jusqu'à un kilomètre de l'endroit où le pilote les avait jetés.

Plusieurs lettres de nos familles, des journaux, des illustrés, des papiers militaires : toujours la même rengaine, on nous demande froidement l'état des outils de la compagnie l'état des chaussures, l'état des tirailleurs à barbe. Ces derniers jugés les plus âgés seront renvoyés les premiers dans leurs foyers. Serceau ricane : il en veut au scribouillard de l'arrière qui a écrit ces choses avec sa sérénité inconsciente! Moi, je puise un réconfort dans ces feuilles, expression de l'effroyable impassi-

bilité d'un commandement qui tient à communiquer son calme, la rigueur de sa discipline et de sa méthode et agit comme si rien d'anormal ne se passait...

Voici des notes concernant la signalisation par avion, les dispositions à prendre en cas d'attaque, les renseignements à recueillir sur les tribus avoisinantes, etc. Enfin, une nouvelle intéressante : à Aïn-Tab, la colonne commandée par le colonel Debieuvre, commandant notre régiment, s'est heurtée à des troupes turques organisées et a remporté un gros succès. Les kémalistes auraient perdu quinze cents hommes, un colonel, deux majors et un étendard.

Dans l'après-midi, Kadri, chef d'Halava, notre ennemi juré, nous dépêche un émissaire. Il demande au capitaine de bien vouloir le recevoir, il viendra à condition qu'on fasse le serment de le laisser s'en retourner en paix.

28 mai. — A notre grand étonnement, Kadri se présente dans la matinée. Nous l'introduisons dans nos défenses les yeux bandés, car il peut fort bien espionner pour le compte de troupes turques qui viennent d'arriver à Harran. C'est un colosse de cinquante ans à moustache grise et tombante, au regard franc et hardi sous d'épais sourcils. Il a beaucoup maigri et tremble

de tous ses membres : le capitaine a l'air si dur qu'il ne doit pas douter d'être retenu comme prisonnier.

Il nie naturellement tous les faits que nous lui reprochons, même ceux qui crient l'évidence. Ce n'est pas lui qui a contribué à soulever le pays, ce ne sont pas ses gens qui nous tiraient des coups de feu, mais des étrangers qui venaient s'embusquer dans ses étangs et jusque dans ses murs. Les gendarmes du poste qui s'étaient réfugiés chez lui en janvier? il a dû accepter leur présence, tout en la maudissant, pour ne pas enfreindre les lois de l'hospitalité. Le guet-apens tendu en mars, à nos émissaires de Djerablouss? il en entend parler pour la première fois! Enfin... inutile de le confondre, puisque nous avons à gagner en nous réconciliant. Il pourra faire moissonner les deux cents hectares de céréales qui sont sous notre feu à condition de nous fournir un émissaire pour Kul-tépé. Il devra nous apporter également dix fagots de bois et dix moutons gratis.

Kadri accepte, l'air reconnaissant, pénétré, et repart dans la direction de ses tentes groupées très loin derrière Halava. L'orgueilleux n'a pas beaucoup gagné jusqu'ici en nous faisant la guerre : son village incendié, une partie de ses plantations détruites, son jardin pillé,

deux de ses champs moissonnés, les autres qu'il a dû négliger, enfin cette belle jument que nous lui avons prise. Il subit encore l'humiliation de se présenter à nous en vaincu.

Dans l'après-midi, deux hommes descendent la piste de Kar-bey, poussant devant eux des moutons et une petite vache. Décidément, nos feux de mitrailleuses sur les moissonneurs ont amené nos voisins à la raison. Nous n'avions plus de viande depuis quatre semaines, nos tirailleurs dansent de joie devant cette abondance de chair, elle fera passer les grossiers pois chiches dont ils se nourrissent.

Un individu que nous surnommons « le vieux bandit », escorté d'un acolyte, nous amène ces bêtes. Après de longs pourparlers il consent à nous les laisser pour « sept piastres argent » le kilogramme; prix excessif, ces animaux, qui ont bu tout leur saoul sont ballonnés comme des outres. Tandis que nous plaçons nos moutons sur la bascule, les Arabes semblent vérifier la pesée avec des mines compétentes. Nous savons qu'ils n'entendent rien à cet instrument et déclarons pour chaque bête dix kilogrammes en moins : les dix litres d'eau que cette dernière a dans le ventre.

Son argent en poche, le « vieux bandit » tourne vers moi sa face grise de poussière, ses

cruels yeux bleus qu'il veut rendre implorants. Il me montre ses cuisses noires au travers d'un « seroualle » en guenilles et me mendie un caleçon pour qu'Allah me le rende cent fois. L'orteil en éventail, il exhibe des pieds dont la corne est impénétrable au chardon, à l'épine; des pieds faits pour valser sur des lames de rasoir. Il me demande si je n'aurais pas dans un coin une paire de chaussures oubliée...

29 mai. — Hammadi nous demande la permission de retirer du maïs de Montbatah. Je l'accompagne, curieux de connaître l'emplacement de silos qui ont défié toutes nos recherches.

La première cachette se trouve au pied d'un mur de terre : elle était recouverte d'un tas de fumier que Malo-Poa a fait enlever par ses hommes il y a un mois. Le brave sergent regarde piocher l'Arabe d'un air désappointé; s'il avait gratté davantage, il trouvait le pot aux roses.

Le deuxième silo était creusé en dehors de l'enceinte des habitations sur une pente du tépé : l'herbe le recouvre et le propriétaire lui-même a du mal à le retrouver.

Hammadi et ses hommes font grise mine en s'apercevant que nous avons découvert plu-

sieurs de leurs cachettes, ils nous supplient de leur rendre les grains dérobés; nous leur répondons par de laconiques : « Plus tard, s'il plaît à Dieu! »

Tassés dans l'ombre mince des murs de la gare, les Arméniens ont des mines de plus en plus inquiètes. Des rumeurs circulent sur la formation de troupes turques à Diarbékir, à Ourfa, à Mardine. Un fort détachement de cavaliers et de fantassins, commandé par plusieurs officiers, campe, paraît-il, à Harran dont nous apercevons au loin la haute tour rouge. Dans les villes, on enrôle de force même les chrétiens; d'autre part, ceux-ci sont menacés de nouveaux massacres.

— Heureusement, aucune locomotive n'est restée à l'Est du côté de Mardine, dit Malakoff, ce ne serait pas drôle de voir arriver un jour un train ennemi!

La chaleur est devenue si forte que l'échelle de fer par laquelle on monte au réservoir brûle les doigts. On doit mettre des gants pour ne pas s'abîmer les mains sur les barreaux surchauffés. Les murs exposés au midi donnent l'impression d'une plaque de four : on se sent oppressé quand on passe devant eux. Je prends de longs bains dans le ruisseau avec les Arméniens, mais l'eau est abominablement tiède

et on en sort avec une impression de malaise: Et puis, nous sommes toujours sur le qui-vive, car on nous a envoyé un jour des coups de fusil. Nous couchons au milieu de la cour ou sur les toits, car l'air est étouffant dans nos chambres; je sommeille vaguement, frôlé par le vol mou des chauves-souris, entouré du trot menu des lapins du père Schwab, agacé par le petit violon à deux cordes de Boitou qui jamais ne se tait, même la nuit. Damné Boitou! Parfois nous cachons son instrument et espérons être à jamais tranquilles. Nous le regardons avec une goguenardise féroce, lorsqu'il erre désolé, réclamant à l'un ou à l'autre :

— Mon misique, ousqu'il est, mon pitit misique!

Notre joie ne dure pas longtemps; au moment où nous nous y attendons le moins, l'énervant « Dig! Dig! Don! Dig! dig! don! » retentit près de nous. Boitou apparaît, la pipe au bec, le cou penché, recueillant d'une oreille émue les sons que lui verse un nouveau violon...

Nos soldats européens, eux, ont un autre sujet de tourment : le zèle religieux qui transporte en ce moment notre serveur et notre cuisinier. Ceux-ci, qui habitent la cuisine contiguë au dortoir des Européens, n'arrêtent plus d'entonner les cantiques que les Pères de Grand-Bassam leur apprirent. Ils sont les seuls noirs

catholiques du poste, s'en glorifient et tiennent à le faire savoir. Ils ont suspendu un chapelet au fond d'une caisse dressée contre le mur et ont décoré cette manière de petit autel de papiers découpés et de fleurs. Leurs chants troublent vivement le silence accablé des siestes; Lathoud, Brochetet, Daniel, rouspètent sans aménité. Quant aux tirailleurs de la mitrailleuse qui somnolent dans la cour, ils se taisent, sentant passer un Dieu inconnu.

15 heures : les noirs catholiques du poste sont trois; il y a une conversion; Agossou, unique protestant... ne l'est plus... Sojo-Obrou l'a si bien convaincu que celui-ci est venu me trouver me disant :

— Mon lieutenant! maintenant moi y a gagné catholique, même chose toi! Mais mon femme y en a encore protestant! Toi y a faire lettre tout de suite pour avion. Moi commander mon femme faire tout de suite catholique avec petit Toulou!

Quelquefois Sliman entreprend avec Sojo-Obrou une discussion sur les mérites comparés du catholicisme et de l'islamisme :

— Catholic mon ami : quisce qui c'est cit zafir? La prière, ti fair : nom du Père, di fils, di Saint-Esprit, si soit-il : rien di tout quoi! Moi ji fi debout, ji fi à genoux, ji fi

couchez vous! les bras y marchent tout le temps! Pour baptiser! toi ti jettes un peu l'eau sur la tête! barka! ça y est! Nous y a faire circoncision! ça mon ami! c'est quelque chose!

— Je te crois! dit Lathoud, goguenard.

31 mai. — Kadri nous a envoyé un homme pour communiquer avec Rouaux. C'est un pauvre hère, noirci de soleil, vêtu d'une courte chemise serrée à la ceinture, par une corde. Il a porté une lettre à Kul-tépé et nous rend une réponse de notre sergent : des bruits circulent là-bas au sujet des Turcs arrivés en nombre dans la région.

1er juin. — Le « boiteux » nous apprend ce matin une étrange nouvelle : la paix serait faite entre Turcs et Français, défense aux Arabes et aux Kurdes de continuer à nous fusiller, sous peine de mort. Comme nous accueillons ces nouvelles avec de sceptiques sourires, le « boiteux » se fâche et nous affirme que le caïmakan d'Harran viendra lui-même nous remettre une lettre et nous confirmer l'annonce de la paix.

Vers les 2 heures, la sentinelle placée au haut du réservoir annonce deux cavaliers venant de Kar-bey et se dirigeant de notre

côté. Je pars à leur rencontre avec une petite patrouille, les invite à descendre de leurs montures et leur bande les yeux. Ils cherchent en vain à me faire comprendre que la précaution est inutile, car maintenant il n'y a plus de Turcs et de Français, mais seulement des amis...

Tandis que, dans une pièce voisine, Malakoff traduit au capitaine la lettre apportée par les cavaliers, je reste avec ces derniers. L'un est un gendarme tout jeune à l'air intelligent et fin, il est coiffé d'un bonnet d'astrakan et vêtu de toile kaki. Le second, Turc en burnous et à longues tresses, est borgne, mais l'œil qui lui reste a de la malice pour deux.

Boiso et Cheffick questionnent : pour la première fois, nous entendons sur les lèvres de nos ennemis le nom redouté de Mustapha Kemal. Jusqu'ici, ils luttaient contre nous sans cohésion, poussés par un patriotisme individuel et leur goût d'indépendance. Maintenant il y a un chef vers qui se tournent tous les nationalistes, tous les anciens soldats, le gouvernement jeune turc ne compte plus. Or ce chef, Mustapha, vient de conclure un accord avec les Français.

Au même moment, le capitaine qui vient d'entrer dans la salle où nous buvons le café, nous conte qu'un armistice de vingt jours aurait

été décidé entre les milices turques et les troupes françaises. Le caïmakan d'Harran et un officier doivent se présenter tout à l'heure. Le premier voudrait récupérer toute la paperasserie abandonnée au souk par son collègue de Tell-Abiad, notre fugitif de janvier, le second doit nous remettre une lettre et nous présenter ses salutations.

Nous attendons avec impatience ces visiteurs, mais il est sans doute bien tard. Par ailleurs, il déplaît peut-être à ces messieurs de se présenter sans grosse escorte comme l'exige le capitaine. Personne ne paraît. Vers le soir seulement, le Turc aux belles tresses de cheveux châtains revient flanqué de Kadri. Ce dernier s'étonne grandement que l'avion ne nous ait pas communiqué la sensationnelle information. Après tout, celle-ci a très bien pu s'égarer quand le sac du courrier s'est ouvert dans les airs...

Les deux hommes nous apportent, de la part du caïmakan, la copie d'un ordre de Mustapha-Kemal dont voici à peu près la teneur :

« A la suite de pourparlers engagés avec les Français, un armistice de vingt jours a été conclu entre mes forces milices et les troupes du général Gouraud, sur les bases suivantes :

» 1° Échange des prisonniers français et musul-

mans, militaires ou politiques dans les dix premiers jours.

» 2° Retrait des Français jusqu'à la voie ferrée Mersine, Adana, Mouslimié. Évacuation de Sis, Bozanti, Aïntab ainsi que des villes situées au nord de la voie.

» 3° Le Vali d'Adana pourra correspondre librement avec le gouvernement kémaliste.

» J'ordonne que toute hostilité cesse à compter du 30 mai à minuit. Cet ordre doit être observé à la lettre. »

Nous sommes très intrigués et bien disposés à croire que tout cela est vrai, mais une confirmation de source française nous manque. Le Turc aux longues tresses rit de toutes ses dents et s'agite bruyamment. Il trouve que l'annonce d'une pareille nouvelle vaut bien un petit cadeau, il bat le rappel avec un doigt contre le creux de sa bourse en clamant : « Backchiche! Backchiche! » Deux medjidis le font taire et son œil unique révèle une vive satisfaction.

Après tout, c'est bien possible cet armistice. Si nous ne voulons pas faire des sacrifices fous pour rester dans ce pays, il faut traiter avec l'ennemi. Ce n'est pas à des bandes mal armées et sans discipline que nous nous heurterons maintenant, mais à une armée à peu près orga-

nisée, dotée de cadres, possédant un matériel de guerre perfectionné. Pour la réduire, il faudrait d'autres effectifs. En outre, impossible de contraindre ces nationalistes par le blocus, l'Anatolie pauvre et sans besoins se suffit à elle-même. Elle a de grosses réserves en matériel de guerre qu'elle peut entretenir grâce à son contact avec la Russie.

Glorieuse folie d'avoir voulu nous implanter dans ces vastes territoires avec une poussière de troupes. Et dire que l'on parlait d'occuper encore la région de Diarbékir et de Mardine à deux cents kilomètres d'ici. Même en doublant les effectifs français et en leur donnant tout le matériel nécessaire, nous ne pourrions nous imposer auprès d'aussi farouches patriotes. Nous serions capables de remporter des victoires, mais celles-ci seraient stériles; constamment les voies seraient coupées, les postes encerclés, les petits détachements assaillis.

En somme, en voulant garder les communications, nous les avons fait détruire. Sans la présence de nos postes dans les gares, jamais on n'aurait vu ces rails brisés, ces ponts sautés, ces fils télégraphiques coupés! Dans les villes où nos troupes doivent faire régner l'ordre, l'insuffisance des garnisons fait que celles-ci sont tout juste bonnes à se défendre elles-mêmes derrière

leurs tranchées; il faut des colonnes mobiles pour les dégager. La colonne n'a pas fini d'opérer dans la région, qu'elle doit repartir au plus vite pour rétablir une situation compromise ailleurs. Pendant ce temps, des postes comme le nôtre restent des mois dans l'oubli, en proie non seulement aux violences, mais à l'ironie de l'ennemi.

Oui! très vraisemblable cet armistice, mais il est possible aussi que toute cette histoire soit une ruse de guerre pour pénétrer notre poste et en étudier les défenses... Il faut observer plus que jamais une grande prudence.

2 juin. — Dans l'après-midi, nos guetteurs signalent cinq cavaliers venant d'Harran. Nous faisons pénétrer ceux-ci dans le poste après leur avoir bandé les yeux. Il y a parmi eux un tout jeune homme, svelte et charmant, très grave, qui se dit officier, il est vêtu d'un léger complet de tussor et coiffé d'un sombrero qui n'a rien de très militaire. Tandis que nous lui préparons une tasse de café, il nous conte qu'il vient de la part du moutesharif d'Ourfa pour prendre connaissance de bagages déposés dans notre gare et destinés au moutesharif de Mouch. Le capitaine déclare que les règlements obligent à présenter un bulletin et le jeune officier paraît

fort désappointé. Nous ne soufflons mot de l'armistice et lui non plus n'entame pas ce sujet.

Au fait, pourquoi est-il venu? Espérait-il pêcher un renseignement sur notre défense, sur nos effectifs, sur notre moral. Comme nous le questionnons sur la présence des troupes turques à Harran, il sourit :

— Nous sommes là pour châtier certains Arabes. Ne vous étonnez pas si vous entendez ces jours-ci le canon...

Ils ont donc de l'artillerie et nous n'avons pas un malheureux 37 pour leur répondre!

Je les reconduis au dehors de nos défenses, les yeux toujours bandés.

3 juin. — Consternation chez nos Arméniens, on annonce la nouvelle d'une pendaison à Ourfa : vingt Arméniens, dix Syriens, dit-on, tâtent du chanvre. Un vent de terreur souffle chez les chrétiens disséminés dans les douars qui nous entourent, les meuniers de Tell-Abiad demandent à se réfugier dans notre poste. A la fin, ces gens nous embêtent : quand nous sommes menacés sans qu'eux-mêmes le soient, ils nous abandonnent totalement et ne se donnent même pas la peine de nous faire parvenir des nouvelles. Le fait de les recueillir

ici, amènerait sûrement des représailles sur leurs coreligionnaires d'Ourfa.

Et puis, ils sont responsables d'une grande partie de nos malheurs. Dans leur propre intérêt, nous aurions dû nous montrer turcophiles, puisqu'ils se trouvent en minorité dans ces territoires. Cependant, ils n'admettaient pas le partage, il leur fallait un régime de faveur alors que nous entendions faire régner la justice.

Si nous nous sommes bercés du leurre de voir Mardine, Diarbékir, Veranchaïr occupés, c'est que nous n'avons voulu entendre que la voix des chrétiens, nous sommes restés aveugles en ce qui concernait le patriotisme turc. Combien de déceptions encore, nous a fournies cette légion arménienne, en laquelle nous mettions tant d'espoirs! Tous ces soldats s'étaient engagés sans aucun esprit militaire, sans patriotisme véritable. Leur but était de trouver mainte occasion de se venger sur les biens ou la personne du Turc honni. Que de meurtres, de pillages à l'actif de ce corps dont les désertions éclaircissent presque totalement les rangs!

4 juin. — Les quinze ou vingt tentes de Montbatah se pressent noires et basses, au bord de l'oued, à un kilomètre du poste. Cette con-

fiance est de bon augure... à moins que le vieil Hammadi ne soit de mèche avec les Turcs pour nous faire relâcher notre surveillance.

Malo Poa découvre un nouveau silo en creusant un trou : il contient une grande quantité de maïs et les faucilles du douar. Nous respectons notre découverte en nous réservant de l'utiliser au besoin.

Au sud, derrière Tell-Abiad, de lents troupeaux de chameaux coulent en flots interminables : d'après Ailloud ce sont là les bêtes de tribus Anazés. Quel chef les commande? Metchem notre allié ou Hatchem notre ennemi? Plus tard, dans la journée, un nom est sur toutes les bouches : Medouët. C'est la première fois que nous entendons parler de ce cheik qui pousse devant lui cette armée de chameaux. Le vieux Boizo, Ailloud, qui ont vécu dans sa tribu, nous le représentent comme un chef puissant, n'ayant jamais toléré le joug des Turcs. Les Arabes sédentaires tremblent partout où cet errant passe, escorté de ses cavaliers. Il razzie les troupeaux des tribus nomades qui ne lui laissent pas le champ libre, et pille les caravanes.

Les taches jaunes des blés et des orges se rétrécissent, rongées peu à peu par les infatigables moissonneurs en loques grises, à

longues tresses de cheveux noirs. La chaleur continue de crevasser le flanc des collines arides que les oueds taris balafrent comme des blessures.

Hammadi vient nous voir vers le soir; ce grand vieillard très doux, timide, rusé et naïf à la fois, gagne nos sympathies. Il s'avance vers nous lentement, posant avec insouciance ses pieds nus vêtus de poussière sur les épines et les chardons, il déploie en nous tendant la main son large manteau de laine brune. Ses lèvres crevassées par le jeûne sourient tristement :

— Alors, nous dit-il, c'est vrai? Vous allez partir?

Devant nos mines intriguées, il s'explique : les Turcs, Kadri en particulier, affirment que nous viderons les lieux dans les dix jours. Une colonne française doit venir nous chercher ou bien encore les kémalistes nous escorteront. Le capitaine affirme que rien de tout cela n'est vrai : les Français ne veulent pas quitter Tell-Abiad. Hammadi répond :

— Tant mieux, nous vous préférons aux Turcs, toutefois il n'est d'aide qu'en Allah le Très-Fort.

Le vieillard s'est assis parmi nous; la nuit tombe rapidement. Il guette le « coup de canon »

par lequel Abdouleye, notre sergent marabout, annonce la cessation du jeûne. Une sourde détonation retentit : Hammadi tire alors une cigarette de son sac et fume voluptueusement. Inutile de dire que nous n'avons pas de canon, mais de simples grenades. Pour renforcer notre prestige, nous faisons croire aux gens de l'extérieur que nous possédons une pièce d'artillerie. Ils en sont d'autant plus persuadés que chaque soir de ramadan une grosse détonation ébranle les échos.

D'après Hammadi, les forces turques concentrées à Harran en vue de nous détruire se montent à mille hommes. Il y aurait six mitrailleuses et quatre canons.

5 juin. — Nous entendons une fusillade au nord, puis un cavalier apparaît, se lance vers notre poste ventre à terre et saute de sa monture devant nos fils de fer. Un grand sabre lui bat les jambes, il a l'air atterré : cinq guerriers Anazés l'ont assailli et voulaient lui dérober l'orge qu'il mettait en gerbes. De Kar-bey, on avait ouvert le feu sur les nomades qui ripostèrent. Pendant ce temps, notre homme s'était enfui pour se réfugier chez nous...

Visite du possesseur d'un silo de maïs récemment découvert par Malo Poa : l'homme demande à enlever son bien. Naturellement il

raconte que nous lui en avons dérobé la moitié. Il est là, gesticulant dans son burnous terreux, ses lèvres sèches s'agitent sur ses dents longues, mais ses cris n'émeuvent pas les mouches pressées autour de son œil pleurard comme des brebis au long d'un abreuvoir. Seule la menace d'une cravache fait taire ce déplorable pleurnichard.

Nos civils sont inquiets, ils se demandent comment l'avion n'est pas venu nous porter la nouvelle de l'armistice. La concentration turque à Harran les épouvante.

6 juin. — Autour des ruisseaux, les dernières verdures agonisent. Le vent roule de lentes vagues de feu sur la flamboyante étendue et d'immenses colonnes de poussière s'en vont avec majesté à travers la plaine. C'est à peine si le soir nous apporte une légère détente. Étendus sur les nattes de roseaux que nous ont tressées nos tirailleurs Mossis, nous rêvons côte à côte, échangeant de très rares paroles.

Nos yeux errent sur la terre baignée de lune, quelle tranquillité nous verse cet astre! Avec lui pas de surprise possible, l'ennemi ne peut s'approcher sans révéler sa présence. Mais les nuits noires où la sentinelle ne voit pas le bout de sa baïonnette, de quelles inquiétudes ne s'em-

plissent-elles pas? Nos groupes de combat sont très éloignés, des assaillants hardis et rusés peuvent franchir nos fils de fer en un point dégarni de défenseurs et surprendre nos hommes.

Cependant, c'est la paix idéale de nuits bercées par la plainte des petites chouettes qui coiffent les poteaux télégraphiques. Parfois là-bas, dans le camp d'Hammadi, chez ces êtres qui se nourrissent de galettes d'orge et boivent du lait caillé dans des vases d'argile, un chant traîne. Il est rude comme ce sol brûlé, pauvre en nuances comme leur vie terne et chaque jour pareille, résigné comme l'âme de leur race dont la philosophie se résume en le fatidique : In chalh' Allah! S'il plaît à Dieu...

Je quitte mes compagnons pour faire ma ronde. Voici la tranchée de Seydou-Bangoura protégeant le sud-ouest : elle se découpe toute noire en forme de demi-lune dans l'herbe pâle. Deux tirailleurs debout veillent silencieusement, j'entends les respirations profondes des hommes qui dorment dans leurs abris. J'échange quelques mots avec les sentinelles, puis je suis les fils de fer. Je franchis le rail et longe les terrassements qui font face à Halava. Loye Séré et Kalou Zala se dressent immobiles sur le bord de leur trou et veillent leurs compagnons. Je poursuis ma ronde vers le Souk

dont je connais à la longue chaque pan de mur, vers la tranchée nord, vers celles qui défendent le hall des machines à l'est. J'ai si souvent parcouru ce terrain à toute heure du jour ou de la nuit! J'en connais chaque trou, chaque pierre, chaque touffe de chardons, comme si j'étais né sous une de ces huttes de boue qui couronnent le Tépé de Montbatah. Si nous ne devons pas périr ici, peut-être sentirai-je un léger arrachement le jour où je quitterai à jamais des aspects si profondément entrés en moi.

7 juin. — Au petit jour, une lointaine fusillade retentit vers l'est. J'escalade aussi vite que possible l'échelle du réservoir : stupéfait je contemple dans la lueur confuse de l'aube une immense tache noire, posée dans la campagne, au nord de la voie ferrée. A la jumelle, je distingue un campement fait d'une multitude de tentes autour desquelles grouille un monde affolé de gens et de bêtes. Tout à coup, une mitrailleuse entre en jeu et la situation s'éclaire : c'est le groupe turc d'Harran qui attaque ces Bédouins. Ceux-ci sont les Anazés de Medouët très certainement. Soudain, deux panaches blancs éclosent au-dessus des nomades, des grondements sourds passent sur la plaine :

voilà bien les canons annoncés. Il doit y avoir deux pièces de 77, car les shrapnells arrivent par couples sur le campement. En un clin d'œil, les femmes ont mis les tentes à bas et la vaste tache que forme cette foule se replie vers le sud. Cependant, les Turcs ont réussi un bon coup de filet sur des troupeaux qui s'étaient trop aventurés : une trentaine de leurs cavaliers pressent vers Harran des centaines de moutons.

Une sorte de long serpent noir soulevant de ses anneaux une poussière grise, s'étire à travers la campagne : ce sont les cavaliers Anazés qui tentent un mouvement tournant pour reprendre leur bien. Le claquement de la mitrailleuse turque rompt leur élan. Ils tournoient sur place, leurs rangs s'empanachent de mille coups de fusil, on les sent peu disposés à affronter les hasards du combat rapproché. Les Turcs, eux aussi, n'essaient pas d'exploiter l'avantage que leur a donné la surprise. Ils semblent se contenter de leur razzia et n'ont aucune envie d'aller bousculer le camp qui se replie. Inutile de risquer un mauvais coup.

Medouët ne paraît pas d'ailleurs effrayé outre mesure par cette aventure brutale. Il se contente de repasser la voie, nous voyons

sa horde s'établir à quelques kilomètres au sud de Tell-Abiad.

Hammadi est venu nous voir; sa physionomie est empreinte de satisfaction et une hilarité silencieuse détend ses rides. Il est évidemment ravi de la frottée que vient de recevoir le chef bédouin. Les Anazés de Medouët sont d'affreux pillards, ils ont enlevé aux environs des récoltes entières. Hier encore, cinq cavaliers se sont présentés à son pauvre douar et lui ont soutiré quelques pièces d'or. Hammadi dévoile enfin le but de sa visite. Il désirerait se trouver davantage sous notre protection et voudrait établir ses tentes au pied du Tépé, à l'endroit où l'oued se divise en plusieurs bras. Il espère que là, à six cents mètres de nos tranchées, les nomades n'oseront pas le piller.

Notre capitaine accepte, et le pauvre vieux chef tâche encore de décrocher l'ultime faveur : réoccuper ses huttes sur le Tépé, retrouver la sombre demeure où loge la section de Malo Poa. Sa demande se voit refusée net.

8 juin. — Vers le sud-ouest, par delà Tell-Abiad, les collines se couvrent d'une immense marée de bêtes, moutons et chameaux. Toute la matinée, leur multitude roule lentement

vers la plaine où sont établis les nomades. D'autres tentes grossissent rapidement la tache noire que fait sur le désert brûlé le grand camp : la tribu finit de se grouper. Aux dires de quelques villageois qui viennent d'arriver, elle comprend quinze cents tentes et est puissamment armée. Maintenant elle se trouve au complet, et il est probable que le groupe turc d'Harran n'osera plus l'attaquer.

Nos visiteurs nous annoncent une intéressante nouvelle : Medouët nourrirait envers nous une grande sympathie et tiendrait à nous voir. Nous voici pris entre deux feux et il va falloir user de diplomatie, nous ne pouvons être aimables envers ce Bédouin sans exciter la fureur des Turcs. D'un autre côté, la prudence nous conseille de le ménager et d'en faire si possible un allié au cas où les kémalistes viendraient à nous attaquer.

Nous troquons nos peaux de vaches contre quelques pièces d'or qui nous permettront de nous ravitailler en moutons. Le capitaine a déjà emprunté à Dupain le boulanger toute sa petite fortune : le brave garçon a vidé ses poches de grand cœur.

9 juin. — Le capitaine est assailli par des Arabes tremblants. Ceux-ci lui demandent de

les protéger contre Medouët qui a l'intention de tout piller. Tous ces gens qui ont fait le coup de feu contre nous sont maintenant à nos pieds; Hammadi a rapproché ses tentes et ne quitte plus notre camp.

Deux cavaliers turcs apportent un mot de l'officier commandant les troupes d'Harran, celui-ci demande l'autorisation de passer près de notre poste avec ses hommes pour attaquer le Bédouin.

Le capitaine refuse d'une façon nette, alléguant que ses consignes l'obligent à faire feu sur tout groupe en armes qui se présentera à moins de deux kilomètres de nos tranchées. Il ajoute qu'il n'a aucun parti pris, et qu'à l'occasion, Anazès ou Kémalistes seront traités de la même façon.

Les heures passent dans l'énervement et la fièvre. Les Arméniens tassés dans un coin s'absorbent dans ces visions de massacres qui les ont épouvantés tant de fois. Les âmes sereines du ménage Schwab sont, elles aussi, gagnées par une inquiétude morne. Diarse, notre génial fourrier, les réconforte par des arguments optimistes qui sont des trouvailles. Quelques minutes après, se retrouvant seul avec les deux sergents européens, il leur conte, l'œil illuminé par la foi du martyr :

— Il n'y a plus à s'en faire, ma conviction intime est que nous sommes intentionnellement sacrifiés! Notre massacre prochain fournira à la France des raisons pour occuper plus avant le pays. Je n'ai pas à réclamer, je m'étais vendu en rengageant et serais fier que ma mort servît le pays!

Quilichini s'esclaffe cependant que Brochetet lui répond par un vieux refrain de « camisard[1] » :

— *On nous a dit : faut mourir pour la France... On leur z'ya répondu, ça n'nous za regarde pas!*

Les soldats français, Daniel, Lathoud, Rat, commencent à ressentir quelque inquiétude, mais font bonne figure devant le mauvais sort. Les Algériens se disputent, hurlent de fureur et, à la seconde qui suit, emplissent la cour de leurs rires. Ils entonnent avec Dupain le boulanger, des refrains bachiques devant un quart d'eau, puis soudain mélancoliques, constatent que ce ne sera pas drôle de crever ici. Dupain est à la fois le camarade et la victime de choix des spahis. Tantôt il partage avec eux un plat savoureux de pois chiches et tantôt, au plus profond de son sommeil, il sent sa paillasse,

1. Compagnie de discipline.

allumée par une main vengeresse, flamber sous lui. C'est qu'il a simplement refusé de prêter quelques sous à Saïd ou à Sliman. Ceux-ci déclareront innocemment qu'une cigarette aura sans doute été jetée sur le dormeur par un tirailleur distrait.

Les Sénégalais gardent leur belle impassibilité. Quand je les plains sur la médiocrité de leurs repas, ils répondent :

— Nous pas faire réclamation, tout manger y a fini dans magasin! c'est pas ton faute, mon lieutenant!

Les musulmans observent strictement les rites du Ramadan. Abdouleye le sergent marabout a dessiné sur le sol l'emplacement d'une mosquée avec des pierres. Il s'installe au milieu sur une natte et s'absorbe dans de longues prières. Son front qui s'est tant de fois prosterné dans la poussière porte une large callosité. Quand le soleil a disparu à l'horizon, il va jeter la grenade qui remplace le coup de canon, pour annoncer la suspension du jeûne. Il se dissimule derrière un mur en ruines pour qu'on ne voie pas au loin son geste. Il s'agit toujours de faire croire que nous possédons une pièce d'artillerie. Le coup tonne, sourd, sans écho, à travers l'étendue. A ce signal, très loin, là-bas, les pasteurs de Medouët tirent de leur sac de cuir

une galette noire ou la cigarette tant désirée; les moissonneurs des villages se groupent, devant les huttes basses, autour des plats d'argile.

10 juin. — Étendus près de la mitrailleuse du réservoir, nous rêvassons Serceau et moi, les yeux stagnant sur l'horizon. A quel endroit les Turcs pointeront-ils leurs canons quand ils nous attaqueront? Là-bas, sur cette colline qui se dessine durement sur le ciel, ou au fond de ce désert de pierre baigné de transparentes vapeurs chaudes. Soudain, par delà les murs de Kar-bey, des poussières naissent, un groupe de cavaliers se révèle, deux attelages suivent : nous ressentons un léger coup au cœur. Le capitaine qui nous a rejoints, alerte le camp et fait prendre les emplacements de combat. Que peuvent en effet traîner ces attelages, sinon des pièces d'artillerie...

Les cavaliers se sont arrêtés avant Kar-bey, les canons avancent toujours suivis d'une faible escorte. Tout à coup, Ala Djouma dont la vue est perçante crie du haut du réservoir :

— Y en a pas canon a rien! voiture seulement!

Détente! Je réunis une patrouille pour aller au-devant du groupe qui se dirige vers le poste et m'empresse vers la crête où leurs voitures vont déboucher.

Deux officiers turcs sautent au bas de leur monture et courent à moi les mains tendues dans un joyeux empressement, la bouche pleine de « Bonjour, Effendi! Comment allez-vous, Effendi? » Ce sont de maigres quadragénaires au visage émacié qui ne doivent pas non plus manger à leur faim. Le plus âgé a les oreilles tranchées, souvenir sans doute de quelque ancienne et fâcheuse rencontre avec les Bulgares. Moins heureux que son camarade habillé de toile kaki, il sue dans un vieux dolman de drap qui dut être gris. Les quelques soldats de l'escorte sont de grands gaillards joviaux, coiffés de bonnets d'astrakan ou de foulards, vêtus de loques invraisemblables : les mieux mis portent les défroques françaises des morts d'Ourfa. Sur l'un des sièges des voitures, Yacoub l'Arménien agite discrètement son fouet pour me saluer. Son véhicule est vide, l'autre contient un vieux Turc vêtu à l'européenne en qui je reconnais l'ancien cafetier de notre souk.

Ayant bandé les yeux de ces ennemis qui se prêtent à la formalité avec des sourires courtois, nous descendons vers le poste, suivis des plaintes lamentables des vénérables coupés ballottés sur les pierres. Étrange destinée que celle de ces voitures : leur jeunesse pimpante fit sans doute la gloire de quelque ambassade; maintenant

chargées d'années, traînant un passé d'aventures, elles promènent les plaies de leurs coussins et la misère de leurs ressorts brisés sur ces déserts où elles s'affaisseront un jour.

Nos visiteurs recouvrent l'usage de la vue chez Malakoff où des tasses de café fumant les attendent. En tièdes musulmans, ils acceptent de rompre le jeûne pour faire honneur à notre hospitalité. Le but de leur visite : toujours ces fameux bagages du Moutesharif de Mouch. Ils nous produisent cette fois un bulletin en règle et le capitaine fait charger les volumineux colis dans les plaintives voitures avec la meilleure grâce du monde. Nos hôtes sont tout sourires. Malakoff et Cheffick traduisent au fur et à mesure, nos feux croisés d'amabilités. Toutefois, leur art est presque inutile, tant notre désir de réciproque entente jaillit de nos yeux et de nos gestes. Nous parlons de l'armistice et déclarons que nous n'avons encore reçu aucune note de notre commandement en certifiant l'existence. L'un des officiers déclare que ce silence est regrettable, car nous devons avoir évacué le poste le 19 courant.

— Si vous ne l'avez pas fait, la situation sera fâcheuse pour vous ! ajoute-t-il sans préciser...

Au capitaine qui dit en plaisantant :

— Quand nous bombarderez-vous? le même officier répond plein d'une grâce souriante :

— Mais quand vous le voudrez, Effendi, j'espère cependant pouvoir m'en dispenser!

Nos hôtes se lèvent; le vieux cafetier prend alors la parole et prie le capitaine d'avoir assez de bonté pour lui céder un peu de café. Ces messieurs en sont totalement privés à Harran et la gaîeté de leurs soirées s'en ressent. Le capitaine fait apporter quelques livres de la précieuse denrée, malgré les protestations véhémentes des Turcs criant à l'indiscrétion et vraiment affligés de dépouiller des gens qui manquent de ravitaillement depuis des mois.

Je reconduis la petite troupe au delà de nos défenses. Les deux officiers m'ont quitté avec un : « A bientôt! » dans lequel il y a sans doute une signification ironique.

. . . .

J'ai été prendre mon bain comme tous les soirs avec les Arméniens. Nous nous plongeons dans l'eau tiède tandis qu'autour de nous les tortues tombent lourdement, faisant gicler l'onde comme des pierres... Non loin, sur les larges roches plates de la berge, le moulin primitif d'Hammadi tourne sans arrêt. De petits bœufs, l'œil morne, la tête courbée sous un nuage de mouches, tirent en bavant de fatigue

une planche dans laquelle des morceaux de fer sont fichés. Décrivant un cercle éternel, stimulés par le cri rauque d'un bambin qui les fouaille, ils finissent par battre, plutôt mal que bien, les courtes gerbes qu'ils piétinent. Le crépuscule tombe; les moissonneurs haut troussés reviennent pieds nus à travers les chardons, vers le maigre repas que les femmes préparent de leurs mains lentes. La grenade d'Abdouleye tonne, là-bas, derrière le hall des machines : alors parmi les tentes une voix monte lente, plaintive d'abord, puis déchirante et pleine d'une griserie sombre, attestant la puissance d'Allah.

11 juin. — Une mer de chameaux déferle autour de notre poste, ils couvrent la plaine de leur multitude et envahissent les collines. Ce ne sont que longs cous balancés et dents jaunes avidement tendues vers les chardons bleus et durs comme de l'acier. A leurs grondements se mêlent les cris rauques des gardiens indolemment accroupis sur les bosses les plus grasses et les hurlements joyeux de gamins demi-nus, jouant au chat perché, sur ces immenses bêtes. Semblables à d'énormes chenilles, des troupeaux de moutons se traînent en ondulant à travers la plaine, submergeant tout. Les tentes de Mont-

batah ne sont plus qu'un îlot, parmi l'infinité de ces dos mouvants.

Dans l'après-midi, nous voyons une quinzaine de cavaliers se présenter aux tentes de Montbatah. Un instant après, Hammadi vient à nous, et nous annonce l'arrivée à son douar du chef Anazé et de sa suite. Medouët exprime son désir de nous rendre visite : nous acceptons.

Sans attendre d'ailleurs notre réponse, trois cavaliers ont quitté Montbatah et s'élancent vers nous au galop. Ils laissent leurs montures à la garde d'un tirailleur et s'avancent, leurs longs manteaux traînant dans la poussière. Hammadi nous désigne les trois hommes : ce grand maigre est Medouët, ce jeune page, son fils et ce noir colossal, un de ses guerriers.

Medouët a quarante ans environ, ses traits amaigris, fatigués, s'encadrent de longues boucles de cheveux châtains qui lui descendent jusque sur la poitrine. Il est très simplement vêtu d'un long burnous gris, seule coquetterie : une cordelette d'or serrée sur ses tempes maintient son voile noir. Il a un regard éteint, abruti presque, mais où passe par instants, l'éclair de l'intelligence la plus vive. Son fils, le jeune page de quatorze ans, est charmant : son cou élancé jaillit d'un long manteau de soie rouge lamé d'or. Il a un mince et frais visage que caressent

de longs cheveux flottants. Sous son front qu'étreint un voile tissé d'argent, ses sourcils sont largement arqués sur d'immenses yeux tristes, des yeux obscurcis par la lourdeur des cils et par l'étrangeté des paupières teintes. Contraste à tant de grâce, sa main fine caresse tandis qu'il bavarde, un lourd « manlicher ».

Le noir qui accompagne Medouët et son fils est une large brute drapée dans des étoffes bleues et bardée de ceintures de cartouches. Une courte barbe entoure sa mâchoire prognate. Son rire sonne exprimant sa joie de vivre et on sent en lui un puissant orgueil de guerrier. Je le questionne aidé de Naïm, sur ses origines. Il ne sait pas; il y a des soldats noirs parmi les Anazés depuis toujours. Ils sont une cinquantaine chez Medouët, vivant sous des tentes spéciales près de leur chef. Exclusivement guerriers, ils n'assument pas la garde des troupeaux mais doivent être prêts à faire le coup de feu à la moindre alerte. Avec emphase, le guerrier noir me conte l'attaque du camp anglais de Deir el Zor par les Bédouins, attaque à laquelle il fut naturellement un héros. A ce récit, le regard triste du fils de Medouët s'allume; il s'est rapproché et parle à son tour, plein de feu. Il me montre son fusil dont la planche de hausse peut se mettre debout comme dans notre Lebel. Naïvement,

il me conte que c'est là un système spécial pour viser les aéroplanes; je me garde de lui enlever ses illusions.

Cependant, tirant de lentes bouffées du narghilé de Malakoff — que de bouches l'auront sucé ce narghilé! — Medouët nous décrit sans se presser la puissance de sa tribu. Avec un sourire de coin vers Hammadi qui l'écoute béant, il nous fait part de la crainte qu'il inspire du levant au couchant.

— Ceux d'Halava, d'Aïn-Arrouss, de Kar-bey, de Djeman bey et bien d'autres encore, dont assurément l'ami Hammadi, sont, sans doute, venus vous demander de les protéger contre moi!

Hammadi à ces mots tourne vers nous un œil terrorisé et proclame ce mensonge :

— Par Allah, Seigneur, je n'ai rien demandé aux Français!

— Vieux parjure, répond simplement Medouët, sache que par amitié envers le capitaine je ne vous toucherai pas.

A ces mots, Hammadi se précipite tout sanglotant de reconnaissance et baise le manteau du chef Bédouin.

Tout environné de fumée, ce dernier continue. Il nous dit son peu d'estime pour les Anglais et son dédain des Turcs, qui l'autre jour, malgré l'avantage de la surprise, ont simplement

réussi à lui prendre douze cents moutons et à lui tuer deux hommes! Cependant, pour être sûr d'avoir la paix, Medouët voudrait faire avec nous une alliance. Il rapprocherait de notre poste ses tentes, comme cela, les Turcs d'Harran n'oseraient plus tenter un coup de main soit sur nous, soit sur ses troupeaux; nos forces liguées leur en imposeraient. Il a connaissance de notre situation précaire, des dangers que nous courons avec cette suspension d'armes qui va prendre fin et il est certain que nous ferons bon accueil à son offre de loyale amitié.

Le modeste festin que préparent Ailloud et sa mère se trouve servi à point. Hélas! nos derniers vivres qui s'en vont! Dédaigneux du « ramadan », nos trois hôtes avalent galettes et pâtés. Arrive un autre guerrier noir plus colossal encore que le premier : sa large bouche se fend d'aise jusqu'aux oreilles devant les victuailles. Il se précipite aux côtés des convives et rattrape son retard en engloutissant d'un seul coup des pâtés dont ses compagnons font au moins quatre bouchées. Gonflé et repu à en éclater, il nous demande si nos soldats ont avec eux des femmes noires, il lui en faudrait une à tout prix. Sa figure exprime un vif désappointement lorsqu'il apprend l'absence de cet article au poste.

Medouët repart dans la soirée emportant notre serment d'alliance et d'amitié; son fils le suit en serrant dans ses bras deux lapins blancs que lui a donnés le père Schwab. Des lapins blancs! quel prodige pour un jeune Anazé!

12 juin. — Hammadi et Kadri sont encore venus demander de les protéger contre Medouët dont les troupeaux envahisseurs ne respectent rien.

Le chef religieux de la tribu de Metchem arrive, lui aussi, au pas lent de son mulet. Metchem a eu vent de la visite de Medouët : il tient à savoir ce que nous avons pu conclure avec ce dernier. Le marabout marocain m'a apporté une délicieuse petite gazelle de six mois, nous l'installons sous le ventre d'une grosse chèvre et alors se passe un spectacle étonnant : la queue parcourue de frétillements extraordinaires, la tête agitée de vifs mouvements, la petite bête boit, boit, à en perdre le souffle. Ses flancs se gonflent à vue d'œil, tandis que le pis de la nourrice tout à l'heure gonflé à en éclater est maintenant plat comme une blague à tabac vide. Le marabout regarde ce spectacle avec sympathie; enveloppé dans ses laines blanches, il laisse errer une ombre de sourire sur son visage brûlé et émacié par les veilles...

13 juin. — Deux officiers se sont présentés; ils venaient se renseigner sur nos intentions et apprendre quelle conduite nous allions tenir avant que l'armistice ne prît fin. Nous nous sommes tus prudemment, nous bornant à leur demander s'il n'y aurait pas prolongation de suspension d'armes. Ces messieurs nous ont affirmé que l'armistice cesserait le 19 juin à minuit. Ils ne nous ont naturellement pas dit qu'ils attendaient cette heure pour nous attaquer, mais la chose est probable.

Nos visiteurs tenaient surtout à se renseigner sur la visite de Medouët. Ils nous ont discrètement interrogés à ce sujet, nous leur avons répondu de laconique façon.

Toujours nul espoir de secours et des bruits inquiétants circulent au sujet de renforts kémalistes arrivés à Harran.

Pourvu que la tribu de Medouët reste encore quelque temps dans la région! Pourvu que les Turcs ne gagnent pas le chef anazé à leur cause! Chaque soir, ce dernier arrive, à cheval, suivi d'un ou deux serviteurs. Il s'assied et bavarde, tandis que dans ses yeux endormis passent de brefs éclairs de malice. La fumée de nos cigarettes monte dans l'air chaud de la cour, les lapins du père Schwab roulent comme des boules blanches entre nos jambes. Hammadi

vient généralement nous rejoindre au milieu de nos palabres et Medouët l'accable de ses traits :

— Hammadi, dit-il d'une voix douce; Hammadi! Je crois que le capitaine va m'autoriser à visiter tes silos!

Hammadi, dans un rictus qui relève ses lèvres, sur ses dents jaunes et déviées, répond en tremblant :

— Faites, Seigneur! vous êtes le maître!

A fréquenter Medouët nous nous rendons compte que, s'il reste le moins connu de nos services de renseignements, il est par contre le plus puissant des chefs bédouins dont nous avons entendu parler jusqu'alors. Il est à lui seul aussi fort qu'Hatchem et Metchem réunis, mais plus modeste. Alors que ces derniers intriguent, complotent, se montrent à Alep et à Damas, lui ne quitte jamais les déserts où erre sa tribu. C'est le Bédouin resté très primitif, ne sachant même pas lire. Comme ses ancêtres, il tue ses poux à l'urine de chameau et se parfume d'herbes écrasées entre des pierres. Ne connaissant ni maîtres, ni lois, il fonce à la tête de ses guerriers quand on l'attaque, pille les caravanes, coupe les routes, prélève la dîme sur les moindres tribus et s'enfonce librement à travers l'étendue immense qui va de l'Eu-

phrate au Tigre, suivi de ses cinq mille chameaux et de ses quarante mille moutons.

Il s'agit pour nous de conserver l'amitié de ce chef et le capitaine proclame que, quoi qu'en disent les Turcs, nous resterons dans le pays. Très habilement, il persuade le Bédouin, il lui fait part aussi des propositions de Metchem. Ce dernier offre de garder la voie ferrée de Tell-Abiad à Arab-Punar à condition qu'on lui constitue un goum armé de mitrailleuses et moyennant une somme rondelette. A ces mots, Medouët dresse l'oreille, puis il s'emballe à fond contre les prétentions de son cousin.

— Metchem est trop faible, nous dit-il, pour en imposer sérieusement. Moi seul ai le pouvoir d'exercer cette police ; vous le voyez d'ailleurs, tous tremblent devant moi. Je ne réclame aucun goum, mes forces me suffisent, je demande seulement une subvention.

Après divers pourparlers, Medouët nous quitte ravi, emportant la conviction que ses propositions seront transmises en haut lieu et acceptées.

Je le reconduis devant nos fils de fer. Les feux de son camp brillent au fond de la lande et clignotent comme des yeux sur la croupe d'une colline. La lune tardive vient d'émerger à l'horizon et jette sa lueur bleue sur l'étendue

semblable aux vagues pétrifiées d'une mer infinie. L'air est plein d'un parfum d'herbes sèches et de poussière. Voici les chevaux du chef bédouin qui s'ébrouent à son approche et la haute stature de leur gardien drapé de laines grises. Je serre des mains et les cavaliers s'éloignent en silence.

14 juin. — Un avion est venu ce matin et nous a jeté quelques papiers. On nous annonce la nouvelle de l'armistice : il est bien temps! On nous promet de vagues secours, on apprend enfin au capitaine qu'une citation lui est conférée ainsi qu'à Rouaux. Cette nouvelle a un air de dernière cigarette de condamné à mort.

Devant nos mines peu enthousiastes, les civils du camp se consternent : ils sentent que l'avion n'apporte aucun espoir.

Quelques cavaliers se détachent du camp de Medouët, ce dernier a vu l'avion et, grandement intrigué, accourt aux nouvelles. A ses côtés caracole un extraordinaire petit gaillard de neuf à dix ans. Il est drapé dans un superbe manteau violet en laine d'angora tout alourdi de broderies d'or. Ses reins sont ceints de cartouchières et une lourde carabine danse sur le pommeau de sa selle.

Tandis que Medouët accapare le capitaine

Serceau, Naïm et moi entourons l'étrange gamin qui n'a pas lâché sa carabine et qui incontinent nous en explique le fonctionnement. Sérieux comme un pape et vif comme une souris, il a saisi une cigarette sur la table, l'a allumée, puis laisse tomber un torrent de fumée de ses petites narines. Ayant bu son café, il nous conte cent histoires de razzias auxquelles il a pris part. Cramponné de ses dix doigts à l'épaule de Naïm, il hurle ses hauts faits à l'oreille de notre interprète. Quand il sent la traduction de ce dernier faiblir, quand mes exclamations et celles de Serceau ne sont pas assez laudatives, il secoue le malheureux télégraphiste comme un prunier. On sent déjà un chef terrible dans cet étonnant enfant : ses grands yeux fulgurent, un feu intérieur semble le brûler et nous éprouvons une vague pitié pour ces petites épaules qu'écrase le lourd manteau brodé d'or, pour cette poitrine de gosse que comprime la double ceinture de cartouchières.

Medouët est ravi de l'attention que nous portons au dernier de ses sept fils. Il passe sa main sur les boucles souples, les caresse, les étire.

— C'est un vrai lion, s'exclame-t-il, c'est mon préféré. Un jour, il commandera la tribu !

Pour l'instant, le futur chef est sidéré par l'apparition de Carméla qui court avec ses lapins

dans la cour, sa main nerveuse a lâché la cigarette : le lion n'est plus qu'un lionceau joueur...

Nos visiteurs nous quittent. Ils emmènent avec eux la mère Ailloud et ses deux fils qui nous sentent abandonnés de l'arrière. Nous sommes à la fois très attristés et dégoûtés de nous sentir lâchés dans notre malheur par ces gens qui étaient nos compagnons depuis six mois déjà.

15 juin. — Bozo et Hatchi sentant la trêve approcher de sa fin nous abandonnent à leur tour et vont se réfugier sous les tentes de Medouët. Le frère de « Dupain » nous quitte également. Toutefois, notre intrépide boulanger nous reste : il s'étire d'aise et de fierté dans un uniforme de tirailleur que le capitaine vient de lui donner.

Cheffick et Naïm nous laisseraient bien, mais vivre chez les farouches Anazés leur répugne ; la honte de nous abandonner les retient aussi. Quant au brave Malakoff, il est décidé à partager notre sort jusqu'au bout, ainsi que le jeune « élève aiguilleur » turc qui le sert. Ce dernier, étant donné sa nationalité, ne peut se réfugier chez les Bédouins. Insoumis, il ne peut davantage rejoindre ses compatriotes de l'armée ottomane. C'est d'ailleurs un fort bon garçon que nous sommes heureux de garder.

Nous conservons encore un employé syrien

dont la femme est enceinte et enfin la famille Schwab. Ces pauvres gens voient avec terreur se rapprocher la fin de l'armistice, ils se réfugieraient bien chez les Bédouins, mais ils craignent avec juste raison qu'on ne leur vole leur petite fille. Ils ont, par ailleurs, un mobilier assez important et ne peuvent se résoudre à l'abandonner.

Les journées passent, accablantes. Nous traînons péniblement nos pas dans cette atmosphère surchauffée. Par groupes de cent à cent cinquante les chameaux paissent. Parfois, lorsqu'une bête s'éloigne, un gamin nu et échevelé pose son pied sur le cou d'un animal, de là se hisse sur son dos vacillant, s'installe sur la croupe; à grands coups de talons et à renfort de cris perçants il lance sa monture sur la trace du fugitif. La multitude des moutons se répand à travers la lande comme une lente marée...

17 juin. — Medouët nous a avertis hier que les Turcs d'Harran veulent entrer en pourparlers avec lui. Il nous montre aujourd'hui une lettre du commandant kémaliste : Malakoff traduit avec une légère émotion ce violent appel au fanatisme religieux. « Le Croissant gît aux pieds de la Croix... nous devons nous unir pour exterminer l'ennemi commun! » L'officier termine

en annonçant pour le soir sa visite au chef Anazé.

Ce langage ne semble pas influencer notre ami; il continue à tenir les kémalistes pour ses plus dangereux voisins. Ne sera-t-il pas toujours pour les Turcs, le pillard, le perturbateur, celui qui ne se soumet pas à l'impôt? On lui fait bonne mine aujourd'hui, car on a besoin de lui, mais tôt ou tard, il sera la proie de l'ennemi héréditaire. Comme Ibrahim Pacha, il tombera un jour dans un guet-apens. Saat Abdallah ne s'est-il pas fait pincer la semaine dernière aux environs d'Harran où on l'avait attiré par des promesses fallacieuses? Medouët sourit dédaigneusement.

— Je suis un vieux renard et ils ne me tiennent pas. Cependant, je consens à les recevoir ce soir pour connaître ce qu'ils ont dans le ventre. Dès leur départ, je viendrai vous conter notre entretien.

— Vous feriez mieux de les coffrer, constate Serceau.

— Cela est impossible. Jamais un Bédouin n'a trahi la loi de l'hospitalité.

Nous avons vu les cavaliers turcs se diriger vers les tentes au soleil couchant et nous attendons anxieusement, dans la nuit, l'arrivée du chef Anazé, Couchés sur nos nattes de roseaux,

devant les rails, nous échangeons de rares paroles. Voici que de la tranchée ouest, une sentinelle appelle. Quelqu'un s'est présenté devant nos fils de fer, ce ne peut être encore Medouët. Je vais voir et reconnais l'habituel messager de Rouaux. Après échange de politesses, l'homme nous raconte qu'un avion venant de Djerablous est tombé hier entre Karamnas et Kul-tépé. N'ayant pu reprendre leur vol, les deux aviateurs ont été assaillis par des moissonneurs. Ils ont essayé de faire tête à coups de revolver, mais leurs adversaires nombreux en sont venus à bout. Le pilote, un sergent, a eu la tête tranchée à coups de faucille; le soldat mécanicien, grièvement blessé, a été livré aux miliciens kémalistes. Quant à l'avion, il a été brûlé. Le courrier, les documents et une somme importante d'argent qui nous était destinée, tout cela a été remis aux gendarmes turcs d'Harran.

Nous sommes fort attristés. Le pilote massacré est certainement le courageux Lavigne qui, ayant fait une fois le trajet, n'a plus voulu laisser à nul autre le périlleux honneur de visiter un poste aussi lointain. Nous savons que malgré le « tour » organisé pour cette dangereuse expédition, Lavigne était toujours volontaire pour venir à Tell-Abiad. Je revois sa bonne figure

coupée d'une large balafre, souriante, si pleine d'énergie; j'entends encore les encouragements qu'il nous prodiguait avec son cordial accent méridional. Quelle terrible fin a été la sienne!

Tandis que nous commentons cet événement, Medouët arrive. Il connaît notre messager et lui tend la main, puis il nous prend à part avec Malakoff. Le commandant turc qui vient de le quitter lui a bel et bien proposé d'oublier leurs vieilles querelles pour s'allier contre nous. Il lui a offert de l'argent, des munitions, un nstructeur pour ses guerriers et notre ami a dû user de toute sa diplomatie pour repousser ces offres.

— Mes sympathies me portent vers vous, et, ajoute-t-il avec un sourire, je crois avoir davantage à gagner en m'alliant aux Français. La puissante nation française me récompensera mieux, je l'imagine, que ces brigands.

Medouët nous quitte très tard dans la nuit, nous laissant rassurés sur ses intentions. Toutefois notre situation est critique. Nous ne savons rien des desseins de l'arrière et demain à minuit, l'armistice prend fin. Et puis, quoi qu'il en soit, nos vivres sont épuisés. Il nous reste encore quelques moutons et nous pourrions en acheter d'autres à Medouët, mais nous sommes sans argent. Ce serait sans doute nous indisposer

le Bédouin que de lui réclamer des bêtes à titre gracieux.

Que faire? Nous ne pouvons nous éterniser à Tell-Abiad sans espoir d'être secourus. Il est aussi impossible d'évacuer le poste et de battre en retraite sur Arab-Punar : nous serions obligés d'abandonner une vingtaine de malades et d'éclopés. D'autre part, notre fuite serait immédiatement signalée par des feux allumés sur les collines. Des centaines d'ennemis accourraient pour nous barrer la route; attaqués en rase campagne, nous ne pourrions percer; pas un de nous n'arriverait. L'hypothèse de se rendre n'est pas à envisager : nos tirailleurs ne comprendraient pas... Comme nous, aucun d'eux n'accepterait de déposer les armes devant ces « sauvages ». Ils préféreraient mourir sans espoir, en combattant...

Tandis que nous agitons ces noires pensées, il nous vient une idée. S'il ne nous reste d'autre alternative que de périr ici, soit de faim, soit sous les coups des Turcs, pourquoi ne pas tenter de rejoindre un poste de l'arrière avec l'aide de Medouët? Ce dernier nous fournirait les chameaux nécessaires pour transporter nos éclopés et notre matériel. Comme il est très craint, les populations n'oseraient nous attaquer, surtout si nous étions renforcés par une centaine de ses

guerriers. Seule, la poursuite des Turcs serait dangereuse. Il faut redouter encore que le chef bédouin, tenté par notre matériel de guerre : mitrailleuses, fusils, grenades et cartouches, ne tâche de nous faire périr de soif dans le désert. Quoi qu'il en soit, nous opterons pour ce périlleux moyen si nos ennemis turcs ne viennent pas nous investir, rendant toute fuite impossible.

18 juin. — Des vêtements neufs que je distribue aux plus loqueteux de mes tirailleurs, créent une panique chez nos civils. Ils croient que cette opération est l'indice d'un départ prochain; ils nous supplient de ne pas les abandonner. La mère Schwab est en larmes, son mari rassemble hâtivement quelques paquets :

— Jamais Carmela et ma femme ne pourront vous suivre à pied, me dit-il; il faut que nous allions chez les Anazés!

Je donne ma parole d'honneur au brave homme que notre sort est lié au sien, jamais nous ne l'abandonnerons. Si un jour, nous devons partir, nous emmènerons sa famille avec nous. Le capitaine et Serceau qui surviennent apaisent le personnel de la gare de la même manière.

— L'armistice cesse ce soir, conclut notre chef, soit. Si les Turcs attaquent, nous les recevrons! Je compte sur vous! je vous donnerai à chacun

un fusil et vous prendrez votre place de combat auprès de mes tirailleurs!

Ces fortes paroles rendent un peu de courage. Le belliqueux « Dupain » nous jure même qu'il donnerait beaucoup pour voir l'attaque se déclancher tout de suite!

19 juin. — Voici notre dernier jour de tranquillité probablement.

Un cavalier arrive au galop d'Halava : nous reconnaissons de loin un soldat ottoman, nos tirailleurs sortent et reviennent avec un pli. C'est un mot écrit de la main du commandant turc. Ce dernier nous rappelle que nous devrions être partis aujourd'hui.

Tandis que nous errons de long en large sur le rail en dépit d'un soleil accablant, Malakoff vient nous trouver. L'excellent garçon s'offre pour aller lui-même aux nouvelles à Djerablouss. Il saura de façon nette si nous sommes, oui ou non, condamnés à l'abandon. Il fera le voyage sur un chameau de selle, accompagné de deux chameliers choisis parmi les hommes de Medouët. Il est facile de décider ce dernier à prêter des bêtes en disant qu'on va faire des propositions le concernant au colonel commandant le cercle.

Nous nous récrions sur les dangers d'une pareille entreprise; dangers certains puisqu'on

ne trouve aucun émissaire, même à prix d'or, pour traverser la région kurde d'Arab-Punar à Djerablouss. Mais Malakoff paraît décidé.

— Autant vaut périr sur une piste que dans ce trou, nous déclare-t-il. D'ailleurs je suis certain de réussir et je me fais fort d'être de retour ici dans quatre jours!

Nous sommes sceptiques : trois cents kilomètres en quatre jours pour un homme qui prétend n'être jamais monté sur un chameau! Cela nous paraît fort. Et puis, notre ami a sa mère, sa sœur à Alep. De ce côté les routes sont sûres : double raison pour ne pas se risquer vers Djerablouss. Malakoff lit le doute dans nos yeux, la colère le transporte :

— Je ne suis qu'un Syrien, s'écrie-t-il, mais vous verrez ce que vaut ma parole d'honneur!

Le capitaine consent à laisser partir notre homme et ce dernier exulte. Lequel d'entre nous d'ailleurs, ne risquerait pas tout pour échapper à cet horizon qui depuis tant de mois nous étreint. Nous le regardons avec envie.

Medouët prévenu arrive en hâte. En deux mots, on le met au courant de la situation. Le capitaine lui fait traduire la lettre qui le concerne et que Malakoff se propose de remettre au colonel : « Nous avons, en ce moment, sous nos murs, la tribu anazée de Medouët, le plus puis-

sant cheik de la région. Ce dernier s'offre pour maintenir le calme parmi les tribus avoisinant le rail, de Tell-Abiad à Arab-Punar. Je me porte garant de sa réelle puissance et vous prie de bien vouloir entrer en négociations avec lui. »

Medouët, très satisfait, promet deux hommes et trois chameaux pour le soir, il nous quitte pour donner des ordres. En attendant, le capitaine rédige une lettre pour Djerablouss. Il rend compte de l'extrême pénurie de vivres, de l'attaque turque imminente et insiste sur le fait que seule l'alliance provisoire de Medouët nous protège. Il demande en conséquence de faire connaître nettement si nous devons compter sur un rapide secours. Dans la négative, nous tenterions de nous enfuir avec Medouët au risque d'être massacrés par ce dernier.

La nuit vient de tomber : les trois hautes bêtes maigres, nerveuses, sont là, avec leurs chameliers. Malakoff, tout joyeux, apparaît, drapé dans un manteau bédouin que lui a prêté le chef. Il porte ces amples lainages avec aisance, mais son visage bien que recuit par le soleil de juin est étrangement pâle à côté de celui de ses compagnons. Après maintes embrassades, les bêtes sont enfourchées et les trois ombres disparaissent vers le sud. Sur les conseils de l'Anazé, les

voyageurs feront un long crochet vers Rakka pour éviter l'enclave kurde d'Arab-Punar.

Minuit... Tous nos hommes sont à la tranchée, attentifs, l'oreille aux aguets. Cependant rien ne rompt le silence, sinon le cri léger des mille chauves-souris ou le froissement métallique d'une baïonnette. Nous attendons le premier coup de canon qui éveillera l'aube, mais les étoiles pâlissent, la transparence du matin naît sur l'horizon morne sans révéler aucun ennemi.

J'ai été rejoindre Cheffick et Naïm. Ceux-ci sont désolés, car le membre le plus important de leur inséparable trinité est parti. Pour eux, la cause est entendue : Malakoff ne reviendra plus.

— Celui-ci serait trop bête, de se risquer sur les pistes de Djerablouss quand une route sûre peut le mener à Alep. D'ailleurs, il a sa famille dans cette ville, et, charité bien ordonnée...

Je les interromps brusquement en leur disant qu'ils ont tort de préjuger des intentions de notre ami d'après leur propre lâcheté. Pour ma part, j'ai entièrement confiance!

Je sens que mes discours ne servent pas à grand'chose. Cheffick et Naïm veulent nous lâcher pour se réfugier chez Medouët. Le capitaine prévenu, les regarde en silence avec un certain mépris puis déclare à Cheffick qu'il est

libre. Quant à Naïm, il le considère comme mobilisé à notre service en tant qu'appartenant au personnel de la gare. Il a d'ailleurs besoin de lui, car il ne resterait plus d'interprète. « Je vous garde! » tranche-t-il.

A ces mots, l'infortuné Naïm éclate en sanglots, cache dans ses mains sa face moutonnière et gémit :

— Les Turcs vont me tuer avec vous tous! je suis perdu!

Le sensible Cheffick ne peut davantage supporter les hoquets de son camarade en larmes et, pris d'un bel élan de sacrifice, se jette dans ses bras en disant :

— Je mourrai avec toi!

Un des hommes de Kadri se présente au camp, porteur d'un long état où sont énumérés les dommages que nous avons fait subir à son maître. Le capitaine, afin d'amadouer Kadri qui est l'ami du chef kémaliste d'Harran, a inventé de lui promettre réparations et indemnités. Nous recevons aujourd'hui le relevé de nos déprédations y compris la prise de la jument non encore rendue. Le capitaine répond par une lettre aimable : cet état sera transmis en haut lieu à la prochaine occasion.

Nous apprenons que deux soldats turcs se tiennent en permanence vers Halava, prêts à

signaler notre fuite à Harran au cas où nous abandonnerions Tell-Abiad.

L'énergique bambin de l'Anazé vient nous voir tous les jours depuis sa première visite. Ravi de l'intérêt qu'il a suscité parmi nous, ce petit foudre de guerre ne peut plus nous quitter. Comme tous les enfants gâtés, il est tyrannique à l'excès; Ailloud qui lui sert maintenant de bonne d'enfant ne connaît plus de tranquillité.

Ce brave Ailloud! tout en l'enviant d'être à l'abri chez les Anazés, nous nous moquons de sa frousse. Quant à lui, meilleur que nous, il tâche de nous réconforter en inventant des arrivées de colonnes imposantes dans la région de l'Euphrate. Il parle des nombreux poux qui le torturent, l'excellent cœur, pour que nous ne jalousions pas trop son sort...

22 juin. — La journée d'hier s'est passée dans un morne accablement : le soleil se promenait lentement dans un ciel en fusion. Cependant, le paysage brûlé est peuplé par les troupeaux anazés : voici des chameaux par centaines qui envahissent les abords d'Halava. Un émissaire de Kadri accourt pour nous rappeler que nous avons promis de le protéger. Tout en maugréant contre les inconvénients de la parole

donnée, je vais, accompagné d'une quinzaine de tirailleurs, prier les gardiens d'emmener au loin leurs bêtes envahissantes.

Un chamelier s'éloigne du côté de Kar-bey. Il garde à lui seul plus de deux cents têtes. Courant de touffes en touffes, les chameaux poussent une pointe téméraire vers le nord, sans que l'homme qui les suit paraisse s'en inquiéter. Perchés sur le réservoir, Serceau et moi, nous contemplons cet imprudent : « Sûr et certain qu'il va se faire grouper par une patrouille turque! » crie mon camarade. Il n'a pas dit ces mots que nous voyons soudain dix cavaliers se défiler derrière une colline pour prendre à revers le troupeau. Mais l'homme aperçoit la manœuvre : dressé sur l'une des bêtes, il pousse un cri strident qui parvient faiblement jusqu'à nous. A cet appel, toutes les bêtes ont relevé la tête, et dociles comme des chiens, elles galopent sur les traces de leur gardien qui s'enfuit.

Kadri vient nous voir vers le soir avec Hammadi. Il nous réclame pour la dixième fois sa jument. Il en a un besoin absolu pour se rendre aux fêtes d'Ourfa. Le capitaine refuse toujours, alléguant qu'il n'a pas reçu d'ordre concernant cette prise de guerre.

Kadri emmène avec lui le brave Hammadi. Nous avons beau conseiller à ce dernier de ne

pas se risquer à Ourfa, le vieillard repousse nos suggestions : il tient à profiter de l'hospitalité que lui offre Kadri en ville pour assister à la fin du ramadan. C'est d'ailleurs la première fois qu'il va là-bas; il ne voudrait pas manquer cette occasion.

23 juin. — Une des femmes du vieux chef de Kar-bey est venue nous voir. Elle fond en larmes en nous révélant qu'elle est la sœur de Saat Abdallah. Nous apprenons quelques détails sur la capture de ce dernier par les forces d'Harran. Les Turcs ont attiré le vieux Bédouin dans leurs murs sous je ne sais quel prétexte et lui, si méfiant d'habitude, a donné dans le traquenard. On l'a envoyé en prison à Ourfa en alléguant qu'il avait eu des intelligences avec nous. Il reçoit, dit-on, cent coups de fouet tous les jours.

La femme qui nous conte ces choses, sait que nous ne pouvons rien. Elle est simplement venue pour pleurer le malheureux Saat avec nous qui fûmes ses amis et pour entendre nos voix compatissantes. Tout en plaignant notre ancien visiteur, nous sommes émus du désespoir de cette beauté finissante que les durs soleils ont déjà nettement marquée de leur meurtrissure. Mes tirailleurs se sont approchés et contemplent

la femme. Leurs lèvres ballantes, leur œil attendri révèlent l'obscure douceur suscitée par ces sanglots qui entr'ouvrent une bouche harmonieuse sur des dents blanches, ces larges yeux perlés de larmes, cette poitrine mouvante sous ses linges bleus...

Mes pauvres tirailleurs! c'en est fini de leur belle insouciance. Ils commencent à s'apercevoir que nous sommes abandonnés. Leur insatiable appétit se satisfait mal des mauvais pois chiches que les cuisiniers leur servent, et ils prévoient des jours sombres.

Dans l'après-midi, un tirailleur mossi a été trouvé mort dans une sape, la nuque trouée d'une balle. Le malheureux s'était déchaussé et avait posé son orteil sur la détente tout en introduisant le canon de l'arme dans sa bouche. Pourquoi ce suicide? Mystère.

24 juin. — Malakoff devrait être rentré. S'il n'est pas là demain, nous quitterons Tell-Abiad avec Medouët... Nous prenons dès aujourd'hui nos dispositions, le chef est convoqué et nous nous enfermons avec lui pour organiser cette question de départ. Le Bédouin reste d'abord sidéré; loin de nous approuver, il préférerait nous voir rester. Il craint que nous n'abandonnions définitivement le pays, réduisant ainsi à

néant l'espoir de se voir adjuger la police de la voie. Nous le lui affirmons : notre absence ne sera que provisoire. Seul, le manque de vivres nous oblige à nous retirer momentanément. Convaincu, Medouët s'offre très volontiers à nous escorter, il nous prêtera cent chameaux et fournira cent cavaliers armés dont il prendra le commandement.

Le reste de l'après-midi se passe à discuter la question d'arrimage des charges : caisses de cartouches et de grenades, vivres, outres, bâts spéciaux pour malades. Le convoi se formera demain à la tombée de la nuit. Nos hommes et les civils du camp seront prévenus dans la matinée, le projet devant rester dans le plus grand secret.

L'Anazé nous quitte et nous étudions notre dispositif de marche. Nous pouvons avoir, non seulement à parer une attaque ennemie, mais encore à nous défendre contre Medouët s'il prenait fantaisie à ce dernier de se jeter sur nous. La quantité prodigieuse de munitions que nous possédons, n'est pas sans allumer des convoitises dans son âme de pillard.

25 juin. — Nuit noire, étouffante. L'inquiétude nous étreint, nous cherchons en vain le sommeil. Pourvu que les Turcs nous laissent

tranquilles jusqu'à demain!... Autour de moi, c'est le vol mou des chauves-souris, et le trot silencieux des derniers lapins du père Schwab. A mes pieds une tache blanche et une tache brune : ma chienne et mon ordonnance. Mon vieux tampon dort et rêve béatement. Quand un lapin vient à le frôler, il se croit caressé par une main céleste car il murmure : « Hammadullah! Bissimillah! » Quant à ma chienne, elle est si accoutumée aux familiarités de ces petits animaux qu'elle ne remue pas une patte.

A quelques pas, Cheffick et Naïm gisent, vautrés sur des nattes, tandis que le père et la mère Schwab étendus sur leurs couchettes parlent à voix basse sans troubler le sommeil tranquille de Carméla...

Soudain un bruit d'armes, des exclamations me tirent de ma torpeur. Je me suis levé rapidement, au même instant Seydou Bangoura accourt :

— Mon lieutenant : Malakoff est là avec les deux Arabes!

Fou de joie, je me précipite à la rencontre des voyageurs, tandis que Seydou va prévenir le capitaine. Je vois les trois hautes bêtes qui se dandinent sur leurs hanches souples, Malakoff, qui se précipite vers moi dans son manteau blanc. Le brave garçon rayonne :

— J'ai une bonne bouteille de « raki », s'exclame-t-il, et je vais vous raconter mon expédition tandis que nous nous rafraîchirons!

— Mais, vient-on nous chercher?

— Oui! la colonne de secours est à Djerablouss; elle va partir!

Civils, tirailleurs et spahis surgissent de l'obscurité. Ils entourent le brave Malakoff, le congratulent, lui serrent les mains. Notre ami se dérobe à cet enthousiasme et nous entrons dans sa chambre. Naïm a été chercher des verres, une cruche d'eau, tandis que nous nous disposons à entendre le récit du voyage.

Les trois hommes ont donc fait un long détour par le sud pour éviter les Kurdes de la région d'Arab-Punar. Ils ont couché dans un village, où, selon les traditions de l'hospitalité arabe, on ne leur a rien demandé. On leur a donné de la galette, du lait et on les a laissés dormir en paix. Ailleurs, on les a interrogés. Malakoff a déclaré qu'il s'occupait de contrebande d'armes destinées à combattre les Français. Jugeant bon de forcer la note il a déclaré :

— Je vous jure que nous les ficherons prochainement à la porte, ces cochons de Français!

Lorsqu'il arriva dans la région de l'Euphrate, notre messager eut maille à partir avec ses deux guides : ceux-ci très effrayés ne vou-

laient plus avancer. Il réussit toutefois à les convaincre et arriva au jour naissant près du grand pont qui franchit le fleuve.

Une demi-section sénégalaise en tenait les abords avec une mitrailleuse. Un sergent indigène, possédant à fond son règlement sur le service aux avant-postes, fit approcher les voyageurs après un cérémonial compliqué; Malakoff expliqua qu'il venait de Tell-Abiad et exhiba une feuille du capitaine.

Le sergent la prit, l'examina à l'envers avec les marques d'une attention intense comme s'il la lisait, puis d'un air satisfait, déclara : « C'est très bien ! » et détacha un homme pour montrer le chemin. Au bureau de renseignements, on ne voulut d'abord pas croire notre ami; puis on se rendit à l'évidence quand il montra nos papiers. Il fut présenté au colonel Andréa qui le félicita en lui annonçant qu'une importante colonne allait monter à Tell-Abiad. Le colonel allait prendre lui-même le commandement des troupes qui venaient nous délivrer. De fait, Malakoff voyait une force importante concentrée à Djerablouss : Sénégalais, Algériens, artillerie et spahis.

On offrit de l'argent à notre ami : il refusa. Il fit par contre donner deux livres-or à chacun de ses guides. Il se reposa dans la journée et

repartit le soir même. Le retour eut lieu sans incidents.

Malakoff rapporte une lettre du colonel commandant le Cercle, celui-ci nous annonce le départ immédiat de la colonne. Il nous apprend la raison pour laquelle les secours ne sont pas venus plus tôt : l'émir Fayçal s'opposait au passage des trains à Mouslimié.

Medouët, qui accourt aux nouvelles dans la matinée, apprend avec une satisfaction évidente l'arrivée prochaine du groupe. Il nous félicite, se déclare satisfait que nous n'abandonnions pas le pays et se réjouit de voir prochainement le colonel. Ce changement heureux de notre situation ne semble pas le contrarier, au contraire. Pourtant, sans le retour de Malakoff, nous devions nous enfuir ce soir; nous nous mettions à sa merci. Il pouvait égarer notre troupe, la laisser mourir de soif et la piller ensuite. Son amitié et son désir de nous servir sont donc sincères.

28 juin. — Kadri est revenu de son voyage sans le vieux chef de Montbatah. Hammadi a été emprisonné à Ourfa, comme ami des Français sur la dénonciation de son traître compagnon. Pauvre vieux! Je revois sa haute silhouette qui s'avançait vers nous à travers

la lande, à la tombée des soirs, le geste de sa main tendue, son salut solennel. Comme le vieux cheik Saat Abdallah, il ne sortira plus de cette sombre prison!

Medouët nous prévient qu'il a encore été convoqué par les Turcs d'Harran. Il s'est dérobé et, à nouveau, le commandant lui annonce sa visite pour le soir. L'Anazé est préoccupé. Le bruit court que des renforts sont arrivés aux kémalistes et leur attaque serait imminente. Le chef bédouin est persuadé que les Turcs viennent le voir pour acheter son concours ou tout au moins sa neutralité.

La nuit tombe, nous errons sur le rail après un maigre dîner, quand retentit la voix de Sliman qui guette au haut du réservoir. Là-bas, vers l'est, une vingtaine de cavaliers s'en vont vers les tentes anazées.

29 juin. — Minuit... Un hurlement retentit devant nos tranchées; hurlement où perce l'enthousiasme. Je cours et tombe sur Ailloud que la sentinelle vient de laisser passer. Dès qu'il m'aperçoit, notre transfuge s'écrie :

— Les Français sont à Arab-Punar!

Après avoir un peu repris son calme, Ailloud se lance dans des explications détaillées. Ayant rampé près de la tente où les Turcs s'entrete-

naient avec Medouët, il avait entendu ceux-ci exposer leurs projets d'attaque contre notre poste, supputer notre force et la puissance de nos défenses. Soudain, il y avait eu une rumeur : un cavalier poudreux était apparu. Au moment même où un officier expliquait qu'il était impossible à l'arrière de nous secourir, le cavalier soulevant un pan de la tente jetait ces mots :

— Une colonne française vient d'arriver à Arab-Punar!

Sans s'occuper de la stupeur où cette nouvelle plongeait les conférenciers, le brave Ailloud était accouru nous prévenir...

La nouvelle se répand dans la nuit comme la classique traînée de poudre et provoque un tumulte de cris et d'exclamations chez les Algériens. Sliman exige que les Turcs nous attaquent tout de suite pour qu'on puisse un peu se « donner ça » avant l'arrivée des camarades. Le père Schwab circule sous les étoiles l'air béat, ses bretelles battant ses talons, la mère Schwab pleure et prie, Serceau propose de déboucher incontinent quelques bouteilles...

Medouët arrive au galop dans la matinée pour confirmer nos espérances. Il nous décrit la mine des Turcs à l'annonce de la marche de la colonne. Nous essayons d'avoir quelques détails sur le nombre des effectifs, mais ceux que nous

donne le Bédouin sont invraisemblables. Il nous dit par exemple qu'on a vu cent cavaliers français vêtus comme les soldats de Fayçal...

30 juin. — Depuis hier tout le monde est sur les toits, les yeux fixés sur les collines de l'ouest d'où jaillit l'éclair du rail. Il n'est pas de jour où notre regard ne se soit posé longuement, désespérément, sur cet horizon vide où errent les majestueux tourbillons des siroccos. Chacun de nous, sans vouloir l'avouer, a tant cru au définitif abandon dans cette solitude aride où vivait seule, certains jours, l'universelle vibration de l'air brûlé, où ne retentissait dans le silence des heures que la plainte du rail sous le soleil...

Nous travaillons activement à nos préparatifs de départ, car de toutes façons, nous espérons être relevés.

Dans le soir qui glisse sur la lande, un tourbillon de cendre roule vers nous, enveloppant les silhouettes galopantes de trois cavaliers, l'un d'eux est un enfant. Nous reconnaissons la fougue ombrageuse de la monture de Medouët; l'Anazé vient nous voir, accompagné de son fils et d'un serviteur.

Nous nous sommes avancés et tandis que les trois bêtes soufflent et s'ébrouent devant nous, Medouët penché sur sa selle, s'écrie :

— Il y a du bonheur pour vous! Vos troupes sont à Kul-tépé.

Nous sommes dans une joie folle. Malakoff mis en goût par sa dernière randonnée à chameau, ne peut y tenir. Le capitaine qu'il supplie, lui prête un cheval et le voilà parti, dans la nuit, avec le serviteur du cheik.

Depuis des heures sans doute, nous sommes là étendus sur nos nattes, palabrant et sommeillant à demi sous le ciel criblé d'étoiles quand des voix nous réveillent. Malakoff est revenu escorté par l'homme de Rouaux et par le Bédouin qui l'avait accompagné. Tous les trois s'approchent essoufflés par leur chevauchée nocturne et s'étranglant d'enthousiasme. Ils rivalisent dans le choix des métaphores pour nous décrire la puissance de la colonne, ses canons et ses mitrailleuses innombrables. Après les avoir laissés se soulager de leur émerveillement, nous posons quelques questions. Nous arrivons à savoir que le groupe se compose de plusieurs bataillons sénégalais et algériens, de spahis et de deux batteries de 75. Ces troupes viennent à pied, escortant trois trains qui portent le matériel et les vivres. Devant la première locomotive, marche une équipe chargée de réparer la voie. On a eu à refaire une trentaine de petits ponts et un assez long tronçon de tranchée à déblayer

entre Karamnas et Kul-tépé. La colonne n'a pas été inquiétée, les populations se sont enfuies à son passage.

Malakoff a pu voir personnellement le colonel Andréa; ce dernier pense n'arriver que demain soir à Tell-Abiad, en raison des dommages de la voie.

31 juin. — La journée s'est passée dans la fièvre joyeuse de l'attente. Un avion est venu, a tournoyé longtemps au-dessus de nos têtes, puis s'est enfui sans se poser. Le pilote a été visiblement effrayé par l'immense campement de Medouët qui vient de s'établir à quinze cents mètres au sud, par delà le ruisseau. Au milieu de la multitude des tentes noires et du grouillement des troupeaux, il n'aura pu distinguer le vaste drapeau blanc que le chef bédouin faisait agiter en signe de paix.

Dans le soir accablant qui tombe, nous attendons. Soudain, du haut du réservoir, la sentinelle signale des fumées. En un clin d'œil, nous avons envahi les toits. Par delà le crâne chauve des collines où s'enfonce le rail, trois panaches gris montent dans l'air tranquille. Les locomotives doivent être arrêtées par une brisure de la voie. Notre regard s'éternise sur ces fumées, pareilles à celles qui montaient des

feux de tribus errantes et qui arrachaient des cris d'espoir aux Algériens, si semblables aux décevantes colonnes de poussière suscitées par les siroccos. Mais voici qu'un rond de vapeur s'élève vers le ciel, puis un autre. Les machines repartent pour s'immobiliser à nouveau l'instant d'après. Cependant, semblables à des insectes affairés, des cavaliers ont garni le front dur d'un « tépé ». De longs vers gris glissent au flanc des collines leurs lents anneaux parallèles. « Les tirailleurs! les tirailleurs en colonnés par un! » hurle-t-on autour de moi. Derrière cette avant-garde, d'autres sections ondulent comme autant de reptiles. Les cavaliers contournent déjà Halava où Kadri les contemple atterré, tandis que deux gendarmes turcs s'enfuient vers Harran, au galop de leurs maigres chevaux. Nous courons aux nouveaux venus : l'un d'eux est l'officier adjoint au colonel. Serrements de mains chaleureux, notre camarade s'écrie :

— Vous devez une fière chandelle au colonel Andréa. Il y a deux mois, la division avait donné l'ordre de vous transmettre par avion un message vous enjoignant de rejoindre Arab-Punar par vos propres moyens, après avoir détruit dans Tell-Abiad, le matériel intransportable. Autrement dit, on vous abandonnait : on savait

bien, en effet, que vous ne feriez pas dix kilomètres sans vous faire accrocher. Le colonel a réclamé, supplié pour qu'on lui envoyât des troupes afin de vous délivrer. Il n'a pu les réunir que tout dernièrement.

Nous nous taisons. Ainsi le désespoir qui nous envahissait certains jours était bien justifié. Il fut un temps où on avait décidé de nous sacrifier, ne pouvant nous dégager!

— Mes pauvres amis! continue notre camarade : oui, on vous croyait bien fichus après l'histoire d'Ourfa, et, si vous n'aviez pas eu de vivres pour tenir, vous étiez rasés. Avec toutes ces affaires dans la région d'Aïn-Tab, il était impossible de vous secourir. J'ai entendu un officier d'État-Major dire en montrant une carte:

» — Vous voyez le petit drapeau français » épinglé sur Tell-Abiad, il va falloir l'enlever! »

Cependant qu'une multitude minuscule et lointaine ruisselle des collines de l'ouest, les trois fumées des locomotives allongent sur le ciel leurs crinières immobiles. Puis, de grosses bouffées noires montent dans l'air, accompagnées de gerbes d'étincelles. « Les machines font de la pression! » nous déclare le père Schwab l'air compétent. Il fait plaisir à voir ce vieux. Sa bonne figure ravagée par la fièvre et la crainte est radieuse. En lui renaissent enfin les espoirs

de vache laitière, de chaumière et de gendre sur un coin du Carso...

Dans la nuit qui tombe, les chenilles noires et bruissantes des sections en colonne par un, rampent vers leurs emplacements. Déjà des tentes se montent et retentissent les pioches creusant les tranchées individuelles, tandis que les corvées d'eau se pressent vers notre puits. Nos noirs ont flairé dans l'air le relent de leurs congénères et se précipitent vers le sud où s'installe le premier bataillon de notre régiment. A travers la nuit, je distingue les exclamations joyeuses des Dafis retrouvant leurs « petits frères » et les rires en fusées des Bambaras. Quant aux Algériens, ils se sont répandus, aux quatre coins de la colonne, et souhaiteraient cinq paires d'oreilles pour entendre et dix bouches pour se raconter. Tandis que nos camarades du 1er bataillon nous narrent leurs récentes colonnes, les trois trains arrivent enfin à la vitesse d'un rouleau à vapeur de célérité moyenne. Leurs chauffeurs doivent être puissamment intrigués par la manœuvre de l'élève aiguilleur de Malakoff qui agite une lampe-signal pour se conformer, sans doute, au paragraphe n° 32 de son manuel. Le colonel Andréa sort d'un des wagons, assez déprimé par une fièvre qui le tient depuis quinze jours. Tandis que je lui prépare un gîte, il s'entretient avec Medouët qui

vient d'arriver et que le capitaine lui présente. Il envoie en même temps un Arabe sur Harran pour demander au commandant turc de venir lui rendre visite en ami : soin inutile, car ce dernier s'en gardera bien!...

Serceau a débouché une des bouteilles que Sojo Obrou a pour mission d'entretenir dans une perpétuelle fraîcheur. Nous trinquons, parcourus par des sentiments simples et béats; débarrassés du manteau d'inquiétude qui nous étouffait depuis des mois, transportés d'un frénétique désir d'arpenter le bled et de voir se dresser d'autres horizons que ceux qui nous servaient de prison. Nous savons que Tell-Abiad et Kul-tépé doivent être abandonnés, peut-être aussi Arab-Punar.

D... nous conte l'aventure de Jeannot à Karamnas, poste situé sur le rail à vingt kilomètres de Kul-tépé et à trente d'Arab-Punar. Comment Rouaux n'a-t-il jamais eu de renseignements certains sur ce désastre? Toujours est-il que le brave martiniquais Jeannot, qui tenait le poste avec vingt noirs, se vit un beau matin sommé de se rendre. La petite gare qu'il occupait était placée entre deux falaises rocheuses : on pouvait l'écraser sous des éboulis, sans qu'il pût tirer un coup de fusil. Se rendre, lui qui avait du sang de blanc sous sa peau noire! Jeannot n'y songea même pas et renvoya orgueilleusement

les émissaires, cependant qu'à ses pieds se traînaient terrifiées, la sœur et la femme du chef de gare. Aussitôt, pointée du haut de la falaise, une pièce de 77 se mit à tirer. Elle lui envoyait des obus de plein fouet à une distance de cent cinquante mètres. Puis des quartiers de rocs bondirent à travers l'espace et écrasèrent ses toits. Cependant, Jeannot n'arrivait pas à placer un coup de fusil sur l'adversaire invisible. Vers la nuit, ayant perdu presque tout son monde, Jeannot capitula. Emmené d'abord à Ourfa, il a été rendu avec d'autres prisonniers au début de l'armistice.

Arab-Punar a été violemment attaqué et bombardé. La lettre que nous apporta le vieil Ahmar ne mentait donc pas! Heureusement pour la compagnie sénégalaise, celle-ci avait été renforcée par un bataillon algérien et un escadron de spahis qui occupaient un mamelon situé derrière la gare. Les kémalistes poussèrent un assaut qui fut arrêté à trois cents mètres des fils de fer par le feu des mitrailleuses.

Dans l'obscurité, je reconnais la haute silhouette de Medouët qui s'éloigne : son entretien avec le colonel est terminé. Le Bédouin paraît fort satisfait. Pauvre diable! que lui aura-t-on fait croire! Mais cependant, nous sommes excusables. Impossible d'avouer que

nous allons quitter le pays et que ses espoirs de voir s'attribuer la garde de la voie seront anéantis. S'il savait que Tell-Abiad va être abandonné, il serait capable de se joindre aux Turcs et de nous attaquer. Il faut que notre départ soit un secret pour tous, jusqu'à la dernière heure.

Je suis rentré me coucher. Mes camarades se laissent aller à leurs goûts de bavardage et l'aube se lèvera bien avant que leur langue soit fatiguée et leur soif apaisée. La cour où j'ai passé tant de nuits le front vers les étoiles, environné du trot mou des lapins, cette cour solitaire qui a connu tant de mes heures d'angoisse et d'insomnie, la voilà peuplée de vigoureux ronflements. Je me retire dans ma petite chambre et me jette tout habillé sur une paillasse en attendant le jour.

1er juillet. — Mes hommes ont reçu l'ordre de se tenir prêts au départ. Des équipes embarquent notre matériel dans les wagons vides. On démonte les appareils télégraphiques et tout ce qui peut s'emporter dans la gare : nous quitterons probablement Tell-Abiad ce soir.

J'ai voulu prendre mon dernier bain dans le beau lac au fond duquel jaillit une source fraîche. Longtemps je reste plongé dans l'onde délicieuse, les yeux perdus sur cet horizon dont

je connais chaque détail et que je vais quitter.

Je suis revenu au moment où le mystérieux Metchem se présentait au colonel avec une suite nombreuse. Je n'ai pas le temps de contempler ce vaniteux Bédouin qui se donnait de loin des airs tutélaires à notre adresse, mais qui ne remua jamais le petit doigt pour nous rendre service. Il a envoyé hier une lettre dans laquelle il posait ses conditions pour faire la police de la voie, d'Arab-Punar à Tell-Abiad. C'était fou de prétention : six mille livres-or par mois, des officiers instructeurs, des mitrailleuses, deux canons, et... le grade de colonel avec croix de la Légion d'honneur. Le colonel a répondu sèchement. Metchem sent que son cousin Medouët a la cote, c'est pourquoi il se présente ce matin avec un air humble que nous n'attendions pas...

Cependant l'embarquement se poursuit, on charge jusqu'aux portes. Une foule d'Arabes que nous n'avons jamais vus, rôde depuis le matin. Peut-être ferait-on mieux d'arrêter tout ce monde aux avant-postes. Il y a là toute la bande de Kadri, tous les bandits à longues tresses et à dents blanches. Kadri lui-même s'avance vers moi et me félicite de notre chance. J'ai bien envie de cracher dans sa main tendue, mais il faut être beau joueur et je me contiens. Voilà qu'il me parle des dommages

causés à lui et aux siens par les troupes françaises et dont j'ai eu l'amabilité de dresser la liste : cela lui sera-t-il payé un jour? et sa jument va-t-on la lui rendre enfin? Je souris d'une telle candeur et le renvoie au colonel. A mon grand désespoir, celui-ci ordonne de lui rendre la bête.

Nous sommes assaillis depuis le matin par une foule de gens venant présenter des requêtes, demandant à être remboursés des torts commis soit par nous, soit par la colonne Normand. Il y a là les têtes connues de Montbatah, de Karbey, d'Aïn-Arrous, de Tell-Abiad et de Djemanbey. Dire que je les vois pour la dernière fois! Le « vieux bandit » qui nous ravitailla en moutons, cherche à me rafraîchir la mémoire par une mimique expressive qu'accompagne un discours. « Je lui ai, paraît-il, promis un caleçon ou un vieux pantalon, pour le jour où les soldats arriveraient. » Je lui offre un mannequin d'escrime à la baïonnette ajouré par mille coups de pointe; il l'emporte ravi.

Des Arméniens surgis des douars environnants par douzaines, ont envahi nos abords et se préparent à quitter la région avec nous. Je reconnais les meuniers de Tell-Abiad et d'Aïn-Arrous, des visages entrevus à Ourfa et l'Arménien de Para-Para. Enfin, les réfugiés de Medouët, Ailloud et consorts nous ont aussi rejoints...

2 juillet. — 6 heures du soir... les trois trains que nos quinze cents soldats escortent à pied, sont sous pression. Déjà, les avant-gardes allongent à travers la plaine leurs minces rubans. Pesamment, les machines démarrent. J'ai déployé les sections de ma compagnie en colonne par un : nous marchons en flanc garde de gauche. Nous nous enfonçons dans les hautes herbes séchées du marais. Sur l'échine des collines, contre le ciel, les spahis galopent, minuscules insectes. Je passe à cent mètres des tentes noires d'Halava, tassées le long de l'eau, devant les murs que nous avons détruits.

Je reconnais la haute stature de notre vieil ennemi Kadri, au milieu de sa horde. Immobiles dans leurs longs manteaux, ces paysans nous regardent passer. Ils n'ont pas eu notre peau comme ils l'espéraient ; du moins l'idée à laquelle ils ont collaboré a vaincu, puisque le nationalisme nous chasse de ces régions. Une partie de leurs biens a disparu dans la lutte, mais qu'importe ! l'Européen et le chrétien détestés se retirent[1]...

En me retournant, je vois pour la dernière fois, au fond de la plaine grise, les bâtiments

1. Tell-Abiad a été réoccupé par nos troupes en fin 1921. Le poste français est installé sur le Tépé de Montbatah, la gare est occupée par les Turcs : nos relations avec les Kémalistes sont actuellement assez bonnes.

cubiques de la gare, le « Tépé » de Montbatah couronné de ses huttes de pisé et un grand îlot noir : le camp de Medouët. Que doit-il penser de nous ce Bédouin[1] ?...

La nuit tombe. Nous progressons à travers les ondulations pierreuses couvertes des éternelles réglisses, tandis que la pleine lune surgit à la hanche d'un coteau. Les fumées de nos trains s'échevèlent dans le ciel; le souffle languissant des machines scande la torpeur de notre marche. Parfois, le vent rabat sur nous une senteur de charbon. Perchés à l'avant de la première locomotive, des hommes regardent de tous leurs yeux pour voir si des boulons de rails ne manquent pas...

Notre multitude roule en avant parmi des transparences bleuâtres. Seule s'entend la rumeur lourde des trains à notre droite, la marche piétinante et pressée des pesants brodequins et la chanson des bidons qui dansent contre les baïonnettes. Parfois, derrière nous, un artilleur jure pour enlever son attelage, un mulet pousse une sorte de long miaulement, des roues sonnent sur un roc. Ma chienne trotte

1. Medouët est resté en bons termes avec nous, mais sa tribu vit en hostilités ouvertes avec celles de Metchem et de Hatchem. Le colonel Andréa commandant le cercle de Deir el Zor fait son possible pour ramener la paix entre elles.

devant moi, ombre blanche et légère : ce voyage incompréhensible l'émeut, elle me tend son museau avec des gémissements interrogateurs.

Les Sénégalais avancent à grands pas nonchalants, tanguant des hanches. Leurs mains sont allongées sur le fusil tenu en travers de l'épaule. Mes soldats européens, Daniel et Lathoud, causent à voix basse, le pinard clapote dans leurs bidons. Lathoud a découpé dans le drap qui recouvre le sien de larges lettres : la lune me permet de lire : « Force Morale ». Daniel s'est contenté d'un : « Santé, Valeur, Discipline ». Ils vont ainsi côte à côte, réunissant en faisceau leur force morale, leur santé, leur valeur, leur discipline... La santé, je ne dis pas! mais je ne voudrais pas garantir le reste.

Les trains, parfois, se mettent à souffler précipitamment, puis s'arrêtent : un rail a été déboulonné et emporté au loin. Tandis que l'équipe des cheminots arméniens répare, mes hommes exténués s'agenouillent et se couchent. Serceau me hèle dans la nuit. Dilaté de bien-être, il me tend une bouteille de bière tiédie à trente-cinq degrés; un liquide d'exportation japonaise abominablement alcoolisé. Je m'étouffe de mousse tiède, absolument ravi, car ce que je bois, ce n'est pas de la bière, mais un an de privation de bière : il me semble

soudain que ce breuvage est indispensable à mon existence. Estimant qu'il a risqué sa vie dans cette randonnée, le mercanti qui nous ravitaille ne craint pas de nous vendre dix francs chaque bouteille. Très étrange figure que celle de ce commerçant français : c'est un grand vieillard de mine fière, racé et parfait homme du monde. Il abandonne sa marchandise à des prix exorbitants sans quitter une sorte de nonchalance élégante et lassée. Il nous glisse ses tarifs d'un air détaché en pensant à autre chose. Impressionnés, ravis d'être honorés de sa conversation, nous ne marchandons jamais les denrées entassées dans son wagon-cantine. Moulé dans un élégant veston, mais privé de faux col, un gentleman arménien le seconde.

Nous allons toujours... Parfois, la mince ligne d'une section surgit à notre droite, contre le ciel; quelques cavaliers s'immobilisent sur l'arête d'une colline. Fantomatiques, des villages de pisé sortent de terre au creux des ravins, ou bossuent le front d'un « tépé ». Nous longeons leurs murs bas d'où monte une odeur de pauvre humanité et d'étable. Je me glisse avec mes Algériens curieux parmi les huttes basses et pressées. Nul bruit ne nous parvient du trou béant des portes. Tous les habitants se sont momentanément enfuis avec leurs troupeaux.

Dans chaque douar, même vide, même silence. Mes cinq tirailleurs se précipitent dans les cônes de terre qui leur paraissent les plus cossus. Ils craquent des allumettes, fouillent des débris et prennent le pas de gymnastique pour rattraper leur place dans la colonne avec un tapis, un vieux burnous, un sabre rouillé qu'ils abandonnent bientôt. Il peut être minuit, quand nous apercevons les murs de la petite gare de Kul-tépé, blanchis par la lune, au fond d'une plaine. Les éléments des compagnies reçoivent la consigne de faire halte et de camper sur place en encadrant les trains dans leur ordre de marche. Tandis que mes hommes montent leurs tentes, je vais recueillir les impressions du sergent Rouaux, le défenseur de Kul-tépé. Je le trouve au milieu de ses vingt hommes, ceux-ci chargent déjà sur un wagon, télégraphe, portes et matériel de la gare. Rouaux se précipite vers moi. Sa figure maigre, barrée d'une moustache raide, est à peine changée. On sent que ce vieux rengagé ne s'en « est jamais fait » durant ces cinq mois de terrible solitude. Les privations ont peu marqué ses tirailleurs. Ils viennent me dire bonjour, poussent une exclamation joyeuse et retournent à leur travail.

Je pars au long des trains, à la recherche de notre cuisine roulante chargée sur une plate-

forme. Je veux donner l'ordre aux cuistots de préparer pendant la nuit un repas substantiel pour la compagnie : nous pouvons nous remettre en marche dans la matinée. Une équipe de Kurdes et d'Arméniens travaille dans l'obscurité à embarquer les rails d'une voie de garage, un civil européen stimule les travailleurs. Il a en main une cravache fort agitée et sa voix martèle d'épouvantables jurons à l'adresse des maladroits. Hier, j'ai déjà vu ce géant blond aux traits alourdis d'une barbe pesante. Pour lui l'accablante torpeur des midis de juillet ne semblait pas exister. Balafré de rigoles de sueur noire, les yeux cernés d'un halo gris, il arpentait la voie de ses longues jambes cuirassées de cuir fauve, hurlait des ordres, jetait un manœuvre à terre avant de lui montrer la manière de s'y prendre. Certes, la nonchalance orientale ne pouvait s'épanouir à l'aise devant cet homme que nous surnommions « le boche », sans pouvoir deviner quel brumeux pays du Nord nous l'avait envoyé. Grâce à lui, les réparations de la voie, l'embarquement du matériel, n'avaient pas traîné...

Une voix connue me hèle au moment où je vais arriver aux plates-formes des cuisines.

Des têtes se penchent par la porte d'un wagon de marchandises, des bras me hissent à l'inté-

rieur sans autre explication. Me voilà au milieu de mes vieux amis Malakoff, Cheffick, Naïm, Ailloud et l'« élève aiguilleur turc ». Ils me paraissent pleins jusqu'au bord de « raki » : une immense béatitude noie leurs faces qu'éclaire une bougie fichée dans une bouteille. Après tant d'inquiétudes et de souffrances morales, quitter Tell-Abiad comme cela, au grand complet, vautrés sur des paillasses, dans un train qui vous emmène sans secousses à quatre à l'heure, c'est trop de chance. Pouvoir déguster son raki, tandis que le panorama lunaire se déroule à petite allure; être couchés sur le ventre et bercés par la rumeur confuse des braves soldats qui vont à pied pour mieux vous garder; ça c'est un plaisir riche qu'on ne retrouve pas dans la vie! Malakoff qui vient de toucher l'arriéré de seize mois de traitement, a des gestes arrondis de millionnaire pour remplir mon verre. Il voudrait voir ma soif inextinguible; il regrette que je ne sois pas un fût où il pourrait vider sa provision de bouteilles afin de courir en chercher d'autres chez le mercanti. Je comprends son ennui : il a trop de bank-notes, cela le gêne pour boutonner son veston...

Ayant quitté à grand'peine ces compagnons et le confortable fauteuil où ils prétendaient me clouer pour le reste de la nuit, j'allai réveiller

mes cuisiniers qui ronflaient depuis Tell-Abiad, étendus près de leurs fourneaux. Ils se levèrent en m'exposant les souffrances du pauvre cuistot : « lui qui jamais gagner la pause, toujours « barqué » travail! » Je leur intimai l'ordre de se mettre aussitôt à l'ouvrage, sous peine de se voir à l'instant remplacés et d'aller « marcher la route » avec leurs camarades. Je rejoignis enfin mes tirailleurs allongés sur le sol à quelques centaines de mètres, tous ronflaient puissamment, terrassés par le sommeil. Je m'étendis sur ma peau de mouton, et, sans prendre le temps de desserrer mes guêtres, je m'endormis...

3 juillet. — Une salve d'artillerie crève sèchement le silence de l'aube. Les guitouns volent comme balayées par un vent d'ouragan; des rangées de dormeurs se dressent en se frottant les yeux. J'ai entendu les obus éclater au loin derrière nous; sur quel objectif nos 75 peuvent-ils taper?

Nouvelle salve... cette fois, les projectiles passent fougueusement au-dessus de ma tête pour aller exploser par delà les trains. Je comprends... ce ne sont pas nos 75 qui s'occupent, mais bien des pièces turques qui tirent sur nous. Elles sont si proches que j'ai pu me tromper tout d'abord. Je crie : « Aux armes! » et

le même appel court au long de la colonne tandis que les dormeurs se lèvent par longues files. D'autres obus creusent l'air devant moi, pour aller éclater à une grande distance. L'ennemi vise le train, ses projectiles lancés de plein fouet passent trop haut, c'est pourquoi ils vont se briser si loin dans la campagne. Il fait d'ailleurs encore très sombre et il doit être fort difficile aux kémalistes de régler un tel tir.

Nous avons rapidement pris nos formations de combat; il faut à tout prix repousser l'assaillant, car s'il réussit à démolir nos locomotives, nous serons forcés d'abandonner les trains et leur contenu. Notre situation est critique : on comptait ne repartir que vers les 10 heures et les machines sont éteintes; il faut un certain temps pour les remettre sous pression. Quand elles pourront avancer, nous continuerons notre route vers Arab-Punar en nous protégeant par des combats d'arrière-garde.

En attendant : face aux Turcs! Toute notre ligne avance vers le long plateau où se tient l'ennemi. Nous allons, l'échine courbée, silencieux, attendant à chaque instant la rafale de balles qui nous révélera l'infanterie kémaliste. J'entends le léger râle des hommes oppressés par leurs équipements, le cri des brodequins sur les pierres, le cla-

potis rythmique de l'eau dans les bidons...

Une haie de lueurs se projette soudain au long du plateau. Une fusillade pétille, s'étend, court devant notre front, cependant qu'un foudroyant essaim de balles tranche l'air avec des clameurs aiguës. Des tirailleurs se sont jetés à terre. « En avant! En avant! » hurlent les gradés sur la ligne d'assaut. Il faut à toute force nous porter plus loin pour donner de l'air aux trois trains. Notre élan s'accélère sur les pentes, cependant que d'autres rafales cinglent le sol, cependant que Bajary porte la main à sa joue où naît une fontaine de sang, cependant que là-bas, à ma gauche, un homme s'agenouille en criant. Une touffe de chardons saute devant moi, arrachée par une poigne invisible.

Nos 75 clament, et devant nous, quatre nuages blancs se plaquent sur le ciel en tonnant. Alors, sur le sol encore embué de nuit, des burnous pullulent, s'éploient en tourbillons, s'enfuient, malgré les vociférations de gaillards coiffés d'astrakan, incapables de maintenir ces timides guerriers. Parmi ces Bédouins encadrés de soldats turcs, quatre nouveaux shrapnells suscitent un tourbillon de sable et précipitent la panique. Des murs d'un bordj ruiné, des attelages décampent, traînant les 88 ennemis. Aussitôt, sur notre ligne, les fusils-mitrailleurs se

prennent à tousser, la voix de nos lebels déchire l'air comme une soie. Nos compagnies s'immobilisent, maîtresses du plateau. Maintenant, les trains ne seront plus inquiétés par les tirs de l'infanterie ennemie, ni nos locomotives exposées aux coups droits de l'artillerie. Le soleil monte, éclairant le front circulaire de nos sections d'assaut, plaquant des lueurs brèves sur les larves humaines écrasées contre terre.

Tandis que le vent bouscule les herbes devant notre nez, nous attendons des ordres. Nous aurons probablement à fixer l'assaillant jusqu'au moment où les machines pourront reprendre leur marche. Je puis en me retournant voir le long convoi qu'environne la multitude effarée des émigrants arméniens. Des clameurs me font tressaillir. Une patrouille progressant vers le bordj en ruines a mis en fuite un guerrier kurde resté là on ne sait comment. Il détale magnifiquement dans l'envol de son long manteau. Une rafale de mitrailleuse pique le sol derrière lui, le rejoint, l'enveloppe de poussière. Il semble une sorte de chiffon ballotté par le vent avant de s'abattre parmi les chardons.

A douze cents mètres, devant nous, les huttes d'un village nous inquiètent. Sans nul doute, l'ennemi s'est réfugié derrière ses murs avec son artillerie...

Devant moi, à cinquante pas, des touffes de jujubier sautent, arrachées par de fulgurants soleils; des pierres volent parmi la fumée qui roule et s'évanouit : les pièces ont réglé leur tir sur nous. De toute la ligne, les coups grêles des pelles-bêches retentissent, écorchant péniblement la rocaille. La fusillade ennemie claque à nouveau, appuyée par deux mitrailleuses qui tapent sur notre aile gauche. A cette distance, le tir n'est pas dangereux : nos hommes répondent par des feux à volonté sur les guerriers qui se déplacent aux abords du village enveloppé des foudres de nos 75.

Je tente d'inutiles cartons avec mon fourrier qui vient de me communiquer l'ordre de rester sur ma position. Ce manieur de porte-plumes, ce bavard, ciseleur de vérités premières, manie prestement son fusil. Je considère mes hommes et crie à So Ouattara de choisir une autre place pour tirer. Maladroitement il vise sans jamais faire partir le coup, troublé par le chant aigu des balles. Laminé Keita, lui, ajuste son arme avec un rictus qui étire ses balafres de Bambara. Après le tonnerre de l'explosion, il écarquille les yeux pour voir si, là-bas, un minuscule pantin ne bat grotesquement l'air de ses bras avant de s'abattre.

Nouhoün Kaouri, le Guerma, mon meilleur

tireur, s'est mis à genoux, dédaigneux d'un éclatement subit qui vient de déchaîner derrière nous une tempête de fer et de cailloux. Je vois de temps à autre, sa joue écrasée sur la crosse, ses lèvres ballantes, son geste précis pour éjecter la douille et remettre un chargeur, son air gouailleur, insouciant et vain, son regard au feu sombre.

Toutes les vingt secondes, les obus turcs se plantent dans notre ligne. Parfois, un long cri jaillit, un de nos hommes se sauve en boitant, vers les trains. Il en est deux qui se plaignent, accroupis sur le sol, regardant à travers leur chemise défaite...

Étrange et brutale impression que de se retrouver ainsi parmi la clameur des obus par un mois de juillet 1920. Cependant, ce n'est plus l'orage des artilleries françaises et boches, fracassant le ciel, hersant furieusement l'étendue terrestre; le convoi brutal des obus tendus en voûte de ferraille grondante. Notre fusillade prudente d'aujourd'hui ressemble si peu à ce tourbillon de coups de fouet qui vous enveloppait en France dans le combat rapproché des tranchées! Je garde mon calme et regarde avec une certaine indifférence le bref soleil des 88 piquetant le plateau, les panaches des deux 77 fusants se plaquant sur le ciel dur dans un gron-

dement et arrachant au sol de petits volcans de poussière. Que je sois tout à l'heure pareil à l'un de ces cinq ou six corps allongés sinistrement ou tordus par la mort au long de notre ligne, me paraît peu probable.

Soudain, une sorte de vocifération brutale me tord les nerfs, m'enfonce le nez en terre, cependant que des graviers me criblent. Je relève la tête, abruti : un projectile percutant est là à quelques pas devant moi, non éclaté. Ya Mahama, mon fidèle ordonnance, a poussé une exclamation. Il crache à travers le créneau de ses dents taillées, d'un air méditatif et questionne :

— Mon lieutenant : pourquoi marmite, lui y en a pas cassé ?

Le canon turc nous abandonne, chassé sans doute par nos 75 qui donnent à pleine voix derrière nous. Les artilleurs ennemis cherchent à régler leur tir sur les trains : ils y parviennent assez bien, quoique manquant d'observatoires. Certainement, il y a parmi eux des pointeurs expérimentés. Des explosions encadrent la longue file des wagons où pullule la foule timide des émigrants. Dans un grouillement de fourmilière, ce monde s'affole et s'enfuit par la plaine. Une flamme gicle près de nos cuisines : nos marmitons doivent avoir eu chaud, s'ils ne sont pas touchés.

Aux abords de la gare, l'équipe des travailleurs

kurdes s'affaire sous les ordres du « boche » et du vieil ingénieur français. A chaque arrivée de projectiles, la bande se précipiterait dans les caves de la station si elle n'était maintenue à renfort de menaces par ces deux chiens de berger.

Un avion arrive de l'Ouest en grondant. Il parcourt quatre ou cinq fois le front de l'ennemi; sa mitrailleuse retentit. Des coups de fusil lui répondent sans paraître l'émouvoir. Il descend encore, puis va se poser près des bâtiments de la gare. C'est l'aéro de la division de Katma qui vient de deux cents kilomètres pour se renseigner sur la marche de la colonne.

Des agents de liaison viennent nous communiquer un ordre. L'avion a observé qu'une partie de l'ennemi a dû se retirer; il ne reste plus environ que deux cents fusils. Nos trains, qui sont sous pression maintenant, vont s'ébranler. Nous suivrons en interdisant aux Turcs d'approcher...

Les locomotives démarrent vers les 9 heures. L'artillerie kémaliste s'est tue car l'avion règle efficacement le tir de notre batterie sur leurs pièces. Je me lève avec mes hommes de la poussière où nous sommes vautrés depuis le lever du jour. Deux compagnies algériennes restent en arrière-garde avec leurs mitrailleuses pour protéger la retraite. Les Turcs

manquent de mordant et paraissent n'avoir aucune envie de nous inquiéter davantage.

Mes hommes se sont remis en route en bon ordre, maugréant toutefois parce qu'ils ont le ventre creux et leur bidon vide. Les blessés et les morts ont été emportés...

Nous allons... à ma droite, les fumées des locomotives souillent le ciel bleu de leurs noirs panaches. A travers plaines et collines, se répandent les longs serpentements de nos sections. J'ai été jusqu'au wagon des cuisines. Je trouve Sojo Obrou fort occupé : il nettoie nos assiettes avec une vieille chemise.

— S...! quoi toi y a faire là?

— Y a pas mauvais — répond mon cuisinier épanoui. Mon chemise y en a déjà saleté beaucoup!

Mal désarmé par cette candeur, je le tance vertement et lui demande s'il n'a pas eu trop peur de l'obus qui a démoli le wagon situé derrière le sien.

— Moi jamais peur, parce que Bon Dieu, lui trop content moi! répond dignement Sojo Obrou.

Hum! je suis bien certain que ce bon serviteur s'est « déguisé en courant d'air » en entendant éclater le projectile, mais n'insistons pas. Je me restaure, fais provision d'eau et reprends ma place dans la colonne.

Nous allons maintenant à travers de petites montagnes que brûle un soleil fou. Mes hommes exténués se traînent avec peine, aveuglés de sueur. Un pont démoli oblige les machines à stopper. J'en profite pour envoyer des corvées chargées de bidons aux wagons-réservoirs. Il y a aux abords de ceux-çi une bousculade insensée que Rouaux maîtrise à grand'peine, secondé par deux sergents indigènes. Chargé de gris-gris, Ya Diarra, mon caporal, se lamente devant deux camarades pensifs : son bidon a été troué par une balle.

— Je savais bien qu'il m'arriverait malheur, explique-t-il : le poulet blanc que j'ai sacrifié hier est mort tourné vers le soleil !

Ma pauvre chienne a si chaud, qu'elle vient se tasser contre moi, cherchant à profiter des dix centimètres d'ombre que je lui offre.

Nous repartons... nous sommes maintenant, paraît-il, sur un territoire kurde. De place en place, des vestiges de culture, de sombres villages que leurs habitants viennent d'abandonner. A chaque instant, des coups de fusil claquent, tirés de loin. De petits panaches de poussière soulevés par les balles naissent entre nos sections. Nous allons sans leur prêter aucune attention, dédaigneux des timides insectes que nous voyons s'agiter dans la distance. On le

dirait : ces Kurdes tiennent absolument à nous voir mettre le feu chez eux. Bons diables, nous nous privons de ce plaisir. Nos spahis piquent une charge sur trois malandrins qui les ont ajustés. Ils réussissent à les saisir : le colonel les gardera comme otages.

Vers 2 heures, des coupures de rails nous immobilisent péniblement sur d'âpres collines. Malgré ma fatigue, je m'en vais jusqu'aux trains, pour me rendre compte de l'étendue du dégât. Par les wagons entr'ouverts, j'aperçois la cohue des Arméniens dormant veulement. Ces gens semblent trouver tout naturel que nous, nous marchions et qu'eux se reposent. Ceux qui sont réveillés m'adressent des sourires protecteurs en grattant leurs poux. La famille Schwab m'interpelle du wagon où elle est installée : on trouve que j'ai l'air fatigué, on veut me faire boire du raki. C'est étonnant la place que tient ce liquide dans la vie de tous ces civils : les trains traînent avec eux une atmosphère de raki.

De larges croupes fardées de chardons bleus, s'offrent au fougueux soleil. Parasites de passage, nous les parcourons sans émouvoir leur peau rude. Nos arrière-gardes passées, le silence retombe comme un rideau sur les grands mamelons où vibre la caresse de l'astre.

A chaque pas, nous nous desséchons. La sueur

ruisselle du front de mes hommes, comme d'un bidon percé. Aussi vorace qu'une sangsue, l'ardente canicule pompe l'eau qui nous baigne : comment notre peau ne devient-elle pas semblable à l'aride parchemin de notre gosier?

Un village de pisé, sorte de furonculose, salissant le dos d'une colline, apparaît à nos yeux las. Des roches trouent le sol de larges cicatrices : elles dissimulent à demi quelques terriers humains. Cela aussi est vide.

Trois chiens hurlent : expriment-ils la peine des abandonnés, la fureur du gardien réclamant une aide vaine?

L'avion de Lavigne est là, tordu comme un corps carbonisé. J'ai fait le tour de ce cadavre de chose, comme si j'espérais retrouver celui du malheureux soldat. J'imagine le drame : l'appareil titubant, cahotant parmi ces pierres noires avant de s'arrêter; les terriers, là-haut, vomissant leurs habitants, et Lavigne braquant sur eux sa carabine. On dit qu'il fut tué tout de suite. Plus tragique me paraît le sort de son mécanicien, qui, le cou entamé par une faucille, fut ensuite conservé comme prisonnier. Pas un de mes hommes ne s'est détourné pour contempler le sinistre appareil. Tous vont le cou tendu par un fil invisible, vers un puits qui ouvre au ras du sol ses lèvres gercées. Un cri de fureur

râpe leur gorge : le puits a été gavé de cailloux jusqu'à la gueule.

Les pieds percés, semble-t-il, par les cent clous de leurs semelles, les chairs coupées par les équipements, les tirailleurs escaladent de nouvelles pentes. Leurs mâchoires pendent, alourdissant les faces vieillies, tendant les balafres. Les mains délaient sur les masques sombres une poudre blanche et grise : cela fait de mes hommes de sinistres clowns. Au-dessus de nos têtes, les vautours kurdes tendent leurs cercles, remplaçant pour l'ennemi les avions de signalisation.

Pareil à une couleuvre tordue au fond d'un vallon, un oued nous apparaît, eaux vertes et croupies, sous des mousses aquatiques. Une brûlante haleine de marécage assaille nos visages, déferle dans nos poumons. Sous les courroies qui les ligotent, les poitrines de mes tirailleurs crient leur joie...

Enfoncés dans l'eau jusqu'au ventre, les noirs grognent de plaisir : ils collent à leurs bidons, leurs mufles blanchis de bave séchée... Une douceur les inonde parce qu'une large coupure immobilise à nouveau les trains. Nous avons une heure à nous reposer.

Je me suis assis pour manger avec Serceau et le capitaine. Le raki irise l'eau boueuse dans

nos quarts : nous nous emplissons de liquide tiède. Il glisse, sans panser la plaie que laisse dans nos palais la sécheresse. A chaque nouveau quart, nous sentons notre estomac se tendre comme un sac. Le pain nous semble être de liège, les sardines laissent sur la langue une saveur de pétrole; le riz nous cimente l'œsophage. Nous laissons tomber nos couteaux, les cigarettes s'allument...

Boitou pince derrière nous sa petite guitare de fer-blanc à deux cordes : alors passe devant mes yeux en vision de silence, la gare de Tell-Abiad et le cortège des jours nostalgiques écoulés là-bas...

Malo Poa vient me dire que Loyé Séré va mourir, dans le wagon des blessés. Le moribond a demandé à me voir. Je m'en vais vers les trains.

Je longe les voitures; me voici arrivé. Par la porte largement ouverte, une rangée de pieds apparaît, une senteur d'iodoforme sature mes poumons. Il y a là huit hommes vivants, mais la mort en a déjà choisi deux : l'un est Loyé Séré.

— Loyé Séré! me voici! — ai-je crié.

L'œil noir de l'agonisant cherche son équilibre sur le mien, puis sombre à nouveau dans le vide...

— Toi y a pas foutu, camarade! toi revoir la côte, ton pays, les femmes...

— Femmes! murmure l'homme...

Il se raidit soudain pour l'agonie... Est-ce la vision d'une Dafi aux seins hauts, aux cheveux tressés en cimier de casque qui passa autour de son cou le noir collier de ses bras pour l'aider à entrer dans la mort?...

Est-ce une de ces Levantines des ports aux somptueuses prunelles de biche lassée, au sourire souillé par la déchéance de dents bleuies?

. . . .

Nous sommes repartis au travers d'un plateau chaotique, puis une plaine, infinie comme la mer, s'est lentement précisée devant nos yeux. Nous nous arrêtons vers 18 heures au rebord de la falaise qui plonge sur cette lisse étendue : nous allons probablement camper là pour la nuit.

A nos pieds, quelques verdures, un oued immobile et à demi tari, un village de terre abandonné et, ô miracle, quelques arbres au feuillage massif, arrondi : on dirait des choux. Nous sommes à Karamnas. La malheureuse gare surgit, éventrée par les obus, brûlée, tragique. Comment a-t-on pu, après les premières alertes, laisser un poste français dans ce bâtiment situé au fond d'une manière d'entonnoir! Perché à l'endroit où se tenait l'ennemi qui écrasa Jeannot, je me rends compte de la triste situation de l'assiégé. Il lui était bien impossible de tenir plus de quelques heures, même

contre un assaillant qui se serait contenté de basculer des rochers sur son poste.

Étendus sur les rocs, mes hommes dorment. Ah! qu'à voir cette falaise, je comprends la précision du terme : « En écraser! » Lathoud lui-même, récuré d'énergie jusqu'aux moelles, s'est abattu sur son bidon à sonore devise : « Force morale! ».

Le capitaine est venu s'étendre près de moi. Serceau, après m'avoir dit, il y a au moins quatre heures : « Je vais vérifier le harnachement de mes bêtes », avait reparu juché sur un mulet. Sa vérification ne lui a pas réussi, il est aussi fatigué que moi.

Le colonel passe davant nous, épuisé de fièvre, la face emprisonnée dans un filet de rides grises. Force de la discipline! nous nous levons, nous saluons, nous nous campons de trois quarts, comme l'oncle des albums de famille, qui fit 70, dans une attitude évocatrice de vigueur et de mélancolie. Mais, voici que notre chef vient à nous :

— C'est dur! hein les amis! nous ne nous en sommes pas mal tirés, mais ça pourrait n'être pas fini! Les avant-gardes ont aperçu, avant que nous n'arrivions ici, un fort parti de cavaliers. On signale d'autre part, que deux mille Turcs vont chercher à nous couper la route

avant Arab-Punar... C'est pour vous dire que nous allons nous remettre en marche dans une heure. Il faut gagner l'ennemi de vitesse pour éviter l'accrochage. J'enverrai des ordres.

Le colonel s'éloigne : quelques coups de fusil claquent devant nous, tirés par des paysans kurdes. Personne ne se dérange, seul, Lathoud se soulevant sur un coude a posé son quart sur son oreille, en manière de récepteur téléphonique, il grogne :

— Allo! Allo! c'est vous les Turcs... bien... envoyez bande de mitrailleuse dans la direction du colonel qui prend les Enfants de Bon Dieu pour des canards sauvages...

. . . .

21 heures... La lune émerge au fond de la plaine. Une à une, les sections s'arrachent des rochers où le sommeil les clouait et la colonne se remet en route.

Nous avançons à travers un immense lac d'argile, dur et sonore, sans une pierre. Aux réglisses succèdent les chardons, aux chardons les éteules de froment, les asphodèles, l'herbe jaunie. Nous allons accablés, endoloris, silencieux, séparés les uns des autres par la fatigue comme par un mur... lentement la nuit coule...

Les étoiles se sont éteintes, le jour va naître et nous allons toujours...

Le ciel posé sur l'immense étendue comme une cloche d'acier semble soudain vibrer. Un éclair subit fusille nos yeux, fauche la plaine et le soleil surgit, nous découvrant Arab-Punar[1]...

A mesure que nous avançons, se précise la blancheur de la gare appuyée contre un horizon de collines.

Des îlots de verdure encerclent les demeures de pisé. Le coin paraît presque frais et agréable auprès des régions désolées que nous venons de traverser.

Les hommes du poste viennent à notre rencontre; Algériens, spahis et mes anciens tirailleurs de la 10e compagnie. Tous s'offrent pour nous alléger de nos équipements et nous fêtent par des clameurs joyeuses. Voici mon vieux camarade Sue, commandant la 10e, qui s'avance en tordant des moustaches de gardien de square :

— Vous avez bien fait de vous presser, les Turcs rappliquent; ils sont signalés par là, derrière les collines. En attendant venez casser la croûte chez moi.

La colonne s'est rompue pour prendre ses mplacements. Après avoir installé mes hommes, je vais me restaurer chez Sue. Je trouve Dumas

1. La colonne turque qui devait nous barrer la route d'Arab-Punar envoya quelques obus sur l'avant-garde et, intimidée, se déroba.

couché avec une fièvre ardente, mais, comme toujours, son moral de vieux marsouin est solide.

Les bâtiments de la station ont souffert beaucoup du bombardement turc et de cette fameuse attaque à laquelle nous ne voulions pas croire quand Ahmar nous l'annonça. La garnison avait de solides tranchées; elle venait d'être renforcée. On avait installé sur une éminence dominant la gare au sud, tout un bataillon algérien, un escadron de spahis et une batterie de 65. Cette troupe avait trouvé d'excellents abris parmi les tombeaux [1] qui criblaient les pentes de la colline. Sans cette ressource elle aurait cruellement souffert, car des mamelons élevés dominent Arab-Punar au nord et à l'ouest. Les kémalistes purent pointer leurs pièces à quinze cents mètres sans qu'il fût possible de leur répondre efficacement.

Le premier train chargé de matériel et d'émigrants civils vient de partir pour Djerablouss, ma compagnie est chargée de convoyer le second. Notre locomotive souffle à petite allure entre des collines nues, écrasées par le soleil de midi. Nous apercevons quelques troupeaux; les populations sont donc moins hostiles. De mauvais plaisants se sont contentés de

1. Tombeaux anciens : on ne sait à quelle époque les attribuer.

déboulonner les rails en deux endroits. Nous nous attendons à des coups de fusil, pendant que l'équipe répare, mais rien... Nous sommes, il est vrai, sur le territoire d'un chef kurde très puissant, Bessraoui. Bessraoui s'est déclaré l'ami des Français, contre les nationalistes turcs et les Bédouins soumis à son autorité n'osent bouger. C'est pourtant là que le capitaine Regin mourut dans une embuscade, il y a quelques mois.

Nous traversons un pays aride, tourmenté et apercevons enfin les falaises rouges qui bordent l'Euphrate. Le train roule en bruissant sur l'immense pont métallique, contourne les remparts de l'ancienne ville hittite : Karkemich et arrive dans la gare follement encombrée de Djerablouss. Nous allons planter nos tentes sur un mamelon voisin, heureux de goûter le repos. Notre paix ne dure pas longtemps, un ordre du colonel nous renvoie immédiatement à Arab-Punar pour escorter un convoi de wagons vides ; on va donc évacuer aussi Arab-Punar? Comme Medouët, Bessraoui se repentira de s'être allié à nous.

Nous débarquons pour apprendre que nous devons aussitôt retourner à Djerablouss par un autre convoi et ramener un troisième train à vide. Mes hommes dorment debout, j'ai le plus grand mal à les remettre dans leurs wagons.

Nous franchissons l'Euphrate sans incidents pour la troisième fois.

5 juillet. — Nous avons rassemblé nos hommes au petit jour, pour un dernier voyage d'agrément vers Arab-Punar. Comme à Tell-Abiad, c'est un nettoyage complet du poste et de la gare. Les pillards qui s'abattront là ne trouveront pas une poignée de fenêtre. Dans la soirée, comme les deux derniers trains vont quitter la gare, le canon turc se met à donner. Un obus malencontreux pulvérise même le beau caoutchouc acheté jadis à un Américain par Dumas. Inutile de dire que ce dernier ne l'avait pas sur le dos, ni même au bras! Aussitôt le capitaine Bruhl, commandant le bataillon algérien, envoie une compagnie pour essayer de prendre les pièces. Les 65 partent au galop pour occuper audacieusement une position avancée et, incontinent, se mettent à tirer. On le voit bien : le colonel n'est pas là pour calmer ces fougueuses imprudences. Quoi qu'il en soit, les Turcs peu nombreux ou impressionnés par l'approche de ces énergumènes se sauvent en vitesse.

6 juillet. — J'ai retrouvé à Djerablouss quelques survivants d'Ourfa, dont Deloir, seul

officier échappé au massacre. Ils ont été échangés contre des prisonniers kémalistes durant l'armistice de juin. Deloir est remis de ses émotions : il porte le costume de touriste que lui ont donné les Américaines de Diarbékir et a l'air détaché d'un homme qui vit désormais en dehors des événements.

Il me raconte le siège d'Ourfa :

« — Cela commença le matin du 9 février par une attaque à coups de fusil menée par des Kurdes éparpillés sur les crêtes. Ces gens appartenaient à deux tribus venues de quarante kilomètres. Le capitaine de gendarmerie, Ali Saïb Bey, congédié par Sajous, les commandait, ainsi que des brigands accourus de Severeck. Les premiers jours, ce fut très amusant : les bons tireurs firent maints cartons... Puis les mitrailleuses et le canon s'en mêlèrent, alors tout changea.

» Une nuit, des centaines d'hommes enlevèrent les deux petits postes de la colline qui nous dominait à l'est. L'aspirant qui les commandait fut tué avec leurs défenseurs. La position fut reprise à la baïonnette, puis on l'abandonna pour resserrer la défense.

» Les tranchées étaient fort difficiles à établir en raison du terrain rocheux. Un canon pointé de la citadelle nous envoyait des obus de plein

fouet, d'autres pièces, embusquées à trois cents mètres à peine, nous firent grand mal à cause de nos abris précaires : il y eut, pendant les soixante-dix jours de siège, cent dix blessés et quinze tués...

» Nos vivres touchaient à leur fin; chevaux et mulets étaient mangés, quand nos ennemis nous coupèrent l'eau. Comme tu le sais, nous nous rendîmes, sous réserve que nous pourrions nous retirer en armes sur Arab-Punar. Les Turcs très corrects, nous offrirent des chameaux pour remplacer nos mulets de bât mangés pendant le siège. Protégés par une escorte de leurs cavaliers, nous partîmes sans méfiance. Seul Sajous affirmait :

« — Nous n'avons pas à choisir, mais vous verrez que tout cela se terminera par un guet-apens. Ali Saïb Bey nous a serré la main à tous dans un cordial adieu! Vous verrez s'il nous lâchera comme ça! »

» Nous marchions : ah! mon vieux! que la vie semblait belle et radieuse à cette horde de quatre cents soldats qui s'en allaient décharnés, la face salie de poils, en haillons! Nous sortions d'un tombeau, et, si notre ventre était creux, la poussière du bled que nous buvions avec ivresse suffisait à nous soutenir. C'était poignant de voir avec quel espoir, nos hommes blessés ou

sans chaussures s'enfonçaient en boitant dans l'étendue pierreuse.

» La nuit était tombée; Sajous et moi étions en avant-garde, sur des chevaux prêtés, entourés de gendarmes turcs. J'étais éperdu de confiance. Une mousqueterie terrible éclata derrière nous. « Je l'avais bien dit! » cria Sajous. C'est à peine si, dans la nuit claire, j'eus le temps d'entrevoir une dernière fois sa face ravagée. Il fonça vers l'arrière où la fusillade devenait plus nourrie. En ce qui me concerne, j'étais déjà jeté à terre et ligoté.

» Mes camarades se défendirent six heures contre les bandes qui les assaillaient au fond du défilé où ils étaient engagés. C'étaient de rudes soldats, va! Ils tenaient furieusement à la vie et voulaient sortir coûte que coûte de cette aventure. Quand ils se virent perdus, ils luttèrent encore jusqu'au bout sans espoir et les brigands ont su ce qu'il en coûte d'arracher l'existence à de tels hommes!

» Parfois, la fusillade mourait dans ce défilé de Feris Pacha et je croyais que tout était fini, puis le feu reprenait de plus belle. Cette lutte tragique ne cessa qu'au jour, lorsqu'il n'y eut pour ainsi dire plus que des morts. On trancha le col de tous ceux qui avaient des galons; le capitaine Sajous avait, dit-on, enlevé sa veste

pour que son cadavre ne fût pas profané. Les têtes furent promenées en triomphe à Ourfa, et ces francs visages qui lui avaient autrefois souri, Ali Saïb Bey les contemplait cruellement comme un tableau de chasse sinistre depuis longtemps rêvé.

. . . .

» Quand on me débanda les yeux, je me trouvai parmi quelques-uns des nôtres que ces sauvages avaient épargnés, soldats arabes pour la plupart.

» Et alors, mon vieux, ce qui advint ne fut pas drôle, mais on avait tout de même la vie sauve. Pour commencer, on se partagea nos souliers défoncés et nos frusques en hurlant : puis en route pour Seroudj. De là, on nous ramena en sept heures à Ourfa : quarante-cinq kilomètres! et cela avec un chiffon autour des reins et un morceau de tapis en guise de brodequins. Jamais nous ne nous serions crus capables de marcher aussi longtemps et aussi vite : dès que nous nous sentions flancher, un coup de chicote, un léger lardage à la baïonnette nous redonnait du nerf. Un excellent moyen aussi consistait à nous décharger un fusil aux oreilles. Je te dis que nous avons battu de loin tous les Marathon du monde...

» — Et qu'avez-vous fait à Ourfa?

» — Après nous avoir retapé deux jours par une nourriture saine mais peu abondante : galettes et pois chiches, on nous expédia de la même façon à Diarbékir. La mission américaine fit ce qu'elle put pour nous, on la laissa nous habiller et nous nourrir. Nous avons eu cette chance. »

J'ai retrouvé aussi : le sergent vaguemestre, un mitrailleur, l'ordonnance de Soyez, un sergent indigène et un malheureux noir qu'on appelle « Blanchette ».

6 juillet. — J'ai été voir Karkemich, la vieille cité hittite dont l'enceinte se dresse au bord de l'Euphrate. Un Anglais, M. W..., qui joua pendant et après la guerre un rôle politique [1] important dans la région, avait été frappé par cette vaste couronne d'argile, haute de vingt mètres et posée au bord du fleuve. Il eut l'idée de faire des fouilles et découvrit toute une ville ensevelie sous plusieurs mètres de terre : maisons, avenues, temples. Une petite place bordée d'énormes bas-reliefs est particulièrement intéressante. On voit des chasseurs aux barbes annelées luttant avec des lions ou des taureaux sauvages, des guerriers combattant à pied ou sur leurs chars. Tout cela est sculpté dans une pierre

1. Francophobe.

noire qui doit venir de très loin. Au milieu de la place, un taureau trapu porte deux vasques destinées sans doute à recevoir le sang des sacrifices.

En cas d'investissement sérieux, cette ville préhistorique offre un intérêt de premier ordre pour la garnison de Djerablouss. On a creusé des abris importants dans son enceinte épaisse de plus de quarante mètres. Il y a des puits à proximité et des milliers d'hommes pourraient y trouver place sans se gêner...

Djerablouss est un gros village mi-kurde, mi-arabe, un peu mieux construit que les autres. Quelques maisons importantes à étage, une dizaine de boutiquiers arméniens et musulmans. Tout ce monde est inquiet, et fait circuler des bruits extraordinaires : les kémalistes vont passer l'Euphrate et encercler Djerablouss, on a signalé douze canons, etc. Dès à présent, il apparaît comme certain que nos troupes vont encore évacuer la région de l'Euphrate. Il faut auparavant qu'une colonne monte à Beredjick pour chercher notre 12e compagnie commandée par Couchot. L'opération se fera demain ou après-demain. En attendant, tous les jours, deux trains chargés de matériel s'en vont vers l'arrière, avec une escorte, et deux autres reviennent à vide. Nos compagnons civils de Tell-Abiad sont tous partis hier pour

Alep ou Katma. Ailloud et « Dupain » m'ont juré un souvenir éternel en criant leur chagrin, mais leurs yeux brillaient d'une joie dévorante. Ils allaient à Alep. Ils étaient les pieds nus dans des savates et en loques, mais la grande ville s'ouvrait à leur génie d'entreprise comme un riche filon. La vieille Ailloud, cette nourrice de cheiks de grandes tentes, quittait les déserts avec une certaine mélancolie, mais ne lui fallait-il pas suivre son fils? Le père et la mère Schwab tiraient des plans pour retourner dans leur Carso après avoir récupéré leur garçon qui errait on ne savait où... Alors le vieux mécanicien fumerait dans des pipes de faïence en bêchant son jardin et la tête de madame Schwab, cette tête de vieille dame de province à habitudes dévotes, à potins de petite ville, retrouverait son cadre. Malakoff, Cheffick et Naïm m'ont fait un adieu émouvant : nous devons d'ailleurs nous revoir à Katma.

7 juillet. — Une colonne composée de deux bataillons, l'un algérien, l'autre sénégalais, est partie ce matin pour Beredjick. Une batterie de 75 et un escadron de spahis la renforcent. Beredjick est à trente kilomètres environ et tout ce monde sera de retour demain dans la soirée.

Nous continuons l'embarquement du maté-

riel dans les trains. Pendant mes loisirs, je flâne au long du fleuve et parmi les séguias ou les vergers arabes, je me baigne dans une fontaine si fraîche que le soleil me donne en sortant une intolérable sensation de brûlure.

Des camarades m'entraînent vers une cantine, nous buvons sur un zinc fait de caisses de sardines et de lait condensé. Les bouteilles fraîchissent au courant d'air dans leurs chemises de laine trempées d'eau. Le mercanti arménien nous sert, il reçoit nos ordres, penché avec grâce, nous soufflant son raki au visage avec un sourire fastueusement tendu sur des gencives cloutées d'or. Une bière ignoble bave aux flancs de nos quarts.

Au dehors, près des rails, une armée de tirailleurs assiège une pompe que surmonte un avis « Eau dangereuse à boire ». A la bonne heure! on va pouvoir faire une expérience en grand sur ces mille buveurs, et savoir si la plaque ment ou non. C'est d'ailleurs en cet endroit que je me sers moi-même.

Vers midi, tandis que je déjeune à l'ombre, entre le capitaine, Sue et Dumas, un taureau échappé passe au galop. Une sentinelle qui se tient par là, baïonnette au canon, lui décoche à toute volée un coup de pointe. La bête se sauve, l'arme plantée dans le flanc, tandis que

le tirailleur, les doigts écartés, pousse des « Eh! Eh! Eh! » parfaitement idiots. Furieux, le taureau fonce sur mon ordonnance, qui promène mon matelas sur sa tête. Vlan! un coup de corne! c'en est fait de mon fidèle serviteur qui roule dans la poussière avec sa charge, tandis que son agresseur continue sa course furibonde. Je vais me précipiter vers la victime, mais celle-ci se relève tranquillement, recharge le matelas sur son crâne et continue sa route...

— Il n'y a qu'une chose qui puisse épater le Sénégalais, me dit Dumas. C'est quand tu joues du trombone à coulisse : il regarde aussitôt derrière ton cou, pour voir si l'embouchure ne traverse pas.

8 juillet. — La compagnie Couchot (12e) est revenue de Beredjick avec la colonne. Il n'y a pas eu de casse car les kémalistes les attendaient sur une autre route. Une foule arménienne suit. Couchot nous narre les péripéties de sa vie d'assiégé au début de l'année : on le laissa à peu près tranquille après le passage de la colonne Normand. La sévère répression infligée alors avait dégoûté les populations du désir de faire parler la poudre.

J'ai été faire un tour, avec mon camarade, du côté de l'Euphrate qui roule rapide et jaune.

Mon ami a une petite chienne ronde comme une boule qui suit le sillage de ma lévrière avec un souffle de locomotive. Tout à l'heure, elle a failli se noyer dans un tonneau d'huile et l'on regarde avec stupeur ce monstre gluant et poussif. Nous nous extasions une fois de plus sur les bas-reliefs. « Ça c'étaient des hommes! » me dit naïvement Couchot devant un guerrier soulevant un tigre par la queue pour lui plonger son poignard dans le cœur.

Un fracas de cataclysme nous fait grimper sur une éminence. Là-bas, une manœuvre maladroite vient de jeter dans l'Euphrate dix wagons chargés de charbon, de munitions et de vivres. Des tirailleurs se précipitent à l'eau, que font-ils? — Mais ils boivent, s'écrie mon camarade, je parie qu'il y a des tonneaux de pinard éventrés dans le tas!

En effet, au bord de l'eau, deux ou trois gradés jurent furieusement exhortant leurs hommes à sauver autre chose que ce vin coupé d'eau...

10 juillet. — Depuis le lever du jour, nous achevons de démolir Djerablouss; nous empilons dans les cinq trains qui attendent, une foule de matériaux : tôles ondulées, portes, fenêtres, etc. Les trains doivent partir, convoyés chacun par une compagnie. La colonne suivra à pied

quand le dernier wagon aura disparu. Je suis chargé de l'embarquement et me démène, au milieu de mes équipes. Profitant d'une trêve, mes noirs exécutent la fameuse chorégraphie : « Doucement Sénégal ! Doucement ! » inventée par Seydou Bangoura mon sergent, génial créateur de danses. — « Doucement Sénégal ! Doucement ! » Cela se chante sur un pas de pavane avec des gestes tour à tour lascifs, effarouchés et pleins d'une pudeur charmante : cela mime avec un sentiment nostalgique et évocateur l'émoi des odalisques, assaillies les soirs de paye par les noirs godelureaux...

Des forces kémalistes sont signalées sur la rive gauche de l'Euphrate, on presse autant que possible le départ ; celui-ci devait avoir lieu vers midi : à 16 heures seulement, deux trains démarrent. Les trois autres s'éternisent dans des manœuvres maladroites. Je suis installé dans le dernier, ma compagnie groupée vers les voitures de l'arrière. J'occupe un wagon avec le commandant Goëtz et quelques camarades. Vers 10 heures du soir, nous voyons avec inquiétude la colonne à pied s'ébranler. Celle-ci devait pourtant attendre pour lever le camp que le dernier convoi fût parti !...

Les arrière-gardes se sont évanouies dans l'ombre et nos locomotives continuent à manœu-

vrer des rames de wagons à renfort de sifflets. Soudain, une salve de Mausers éclate du côté de l'Euphrate, des balles passent haut dans l'air. Miracle! aussitôt le train de tête s'ébranle, suivi à cinq minutes du deuxième. Nous nous tenons anxieusement sur nos gardes, prêts à voir surgir l'ennemi... Des projectiles claquent sur les wagons... Diable!... Brusquement, nous démarrons dans un tintamarre de chaînes. Quel soulagement!

Nous roulons depuis deux minutes à peine, quand, derrière nous, la nuit s'illumine d'éclairs brefs. Postées sur les contreforts du fleuve, quatre pièces turques grondent : leurs obus tombent sur la gare vide...

Les locomotives soufflent dans la nuit calme, traînant laborieusement leur lourd convoi. Nous dormons écrasés de sommeil...

11 juillet. — Nous nous apercevons soudain que nous avons cessé de rouler. Je me lève : la lune éclaire une vallée, un mamelon où quelques tentes font une tache blanche. Nous devons être à Pont-du-Sadjour, poste créé pour défendre un pont que les kémalistes ont fait maintes fois sauter.

Par prudence, je dispose à quelques centaines de mètres, plusieurs petits groupes destinés à prévenir toute surprise nocturne.

A mon retour, je trouve mes camarades agités. Il y avait, à notre départ de Djerablouss, neuf voitures derrière la nôtre, et maintenant nous sommes en queue! L'explication est bien simple; l'attache s'est tout bonnement rompue. Très fâcheux cet accident : il y avait là deux wagons d'habillement et sept de vivres qui étaient sans aucun doute convoyés par des hommes. Ces derniers seront restés entre les mains des kémalistes...

Nous examinons les attaches rompues cherchant à nous rendre compte si nous nous trouvons en face d'un simple accident ou d'un tour joué par un employé. Il y a parmi ceux-ci des gens douteux, capables d'avoir vendu les wagons et leur contenu aux Turcs...

Le jour s'est levé... les avant-gardes de la colonne grossissent à l'horizon. A notre droite, une colline s'est couverte d'une foule bariolée de paysans qui nous regardent avec crainte. — La petite garnison de Pont-du-Sadjour s'affaire à débarquer vivres et munitions des trains qui nous précèdent. Elle va devenir à son tour le point le plus avancé de l'occupation française en direction de l'Euphrate. Postée sur une éminence abrupte où elle a creusé ses tranchées et ses profonds abris, elle paraît être inexpugnable, bien que forte seulement de deux

compagnies. Nous lui laissons une pièce de 65, six mois de vivres et... un médecin auxiliaire. Pauvres gens... à leur tour sans doute de souffrir [1].

Errant au long des rails, je trouve quelques tombes pas très anciennes, vestiges du combat livré en mars pour reprendre le pont.

Un homme marche le long de la voie : nous reconnaissons bientôt un de nos soldats. Il s'assied exténué et nous conte son aventure.

Il somnolait dans l'un des wagons de queue, confiés à sa garde, quand éclata la fusillade qui précéda notre fuite de Djerablouss. Il vit les deux premiers trains démarrer, sentit avec plaisir sa voiture se mettre en route, puis, inquiet, s'aperçut qu'elle s'immobilisait. Il sauta sur la voie pour nous voir disparaître dans l'ombre. Des pas criaient sur les cailloux, derrière lui; il ne lui restait qu'un parti à suivre : longer les rails en tâchant de ne pas se faire prendre. Il avait marché ainsi pendant cinquante kilomètres...

Moins chanceux que lui, deux hommes faisant partie de la colonne se sont égarés, dans la nuit, en cours de route.

Je vais me plonger dans le Sadjour. Ses eaux

1. Pont-du-Sadjour sera attaqué peu après.

sont délicieusement fraîches; il y a longtemps que nous n'en avons bu de pareilles...

12 juillet. — Nous nous réveillons au petit jour pour nous apercevoir que les deux premiers trains ont disparu. Les employés du nôtre ont également déguerpi avec la locomotive. Je grimpe sur une éminence et aperçois au loin les fumées des machines. Le convoi a gravi une longue rampe et se trouve à quelques kilomètres de là, avec la colonne. Un avion apparaît. Il atterrit en « cassant du bois », sans dommage pour ses passagers. Ceux-ci viennent annoncer que les Chérifiens s'opposeront sans doute au passage des trains à Mouslimié.

Notre locomotive revient; nous faisons de l'eau avec une pompe à main d'un débit infime. Mes tirailleurs se relaient avec ardeur : vers les 17 heures, le réservoir est plein. Pas d'autre incident à enregistrer qu'une chute de sept mètres de Kala Ilou dans cinquante centimètres d'eau. Il se relève fortement meurtri : son escouade est consternée, car il portait deux marmites de soupe.

Après un adieu à la garnison sénégalaise de Pont-de-Sadjour, nous nous mettons en route sur Mouslimié : la colonne va se diriger vers Killis. Nous roulons à bonne allure dans les

étendues chérifiennes. Ici règne la paix : la population ne craint pas de se montrer. Les villages nous semblent moins grossiers; les cultures plus soignées, plus variées que par delà l'Euphrate.

Des cris me font tourner la tête, vers l'avant du convoi. Un des émigrants arméniens est tombé d'un des wagons du premier train. Il est jeune, plein de force et court le long de la voie à toute vitesse, espérant que nous allons stopper pour le faire remonter. Or les locomotives peinent en ce moment sur une longue rampe et les mécaniciens ne veulent pas arrêter leur machine. A chaque pas, l'homme perd du terrain, notre wagon bientôt le dépasse. Il court toujours, jetant au ciel des bras implorants, s'empoignant le front à deux mains comme un désespéré de théâtre. Nous lui crions de s'accrocher à une des voitures qui passent : le geste est dangereux mais c'est une chance à tenter. L'homme ne comprend pas et le wagon de queue le dépasse tout doucement. La silhouette aux mains tordues vers le ciel disparaît lentement dans l'air dansant de la plaine...

Nous arrivons à Mouslimié, dans la nuit, quelques soldats chérifiens gardent ce nœud ferré. Ils paraissent bien pacifiques et n'ont nulle envie de nous chercher noise.

14 juillet. — Arrivée à Katma au petit jour. Nous y respirons un air frais comparé à celui des régions que nous venons de quitter. Le grand camp dresse ses tentes et ses baraquements au milieu d'un cercle de collines dont les crêtes sont occupées par notre artillerie et nos bataillons.

Nous dressons nos tentes individuelles, sur un mamelon couvert de bruyères que le vent tourmente. Sous un amoncellement de rocs, coule une source d'une incomparable fraîcheur.

Et alors nous apprenons pourquoi, sans venger ceux d'Ourfa et sans combattre presque, nous abandonnons l'Euphrate.

La révolte gronde autour des postes en Cilicie, la voie ferrée est continuellement coupée, Aïntab plus que jamais menacée et Fayçal s'apprête à trahir.

Le commandement doit regrouper ses forces pour faire face à ces multiples dangers.

Nous vaincrons l'armée chérifienne et plus tard les kémalistes à Aïntab. Nous abandonnerons la Cilicie, mais les plaines par delà le grand fleuve reverront flotter nos couleurs.

17 juillet. — Je quitte aujourd'hui le régiment pour me diriger sur Alexandrette avec une colonne; je suis rapatriable.

Mélancolique adieu!

— Toi y a, laisser compagnie, dit Seydou Bangoura! Ça y a pas bon pour nous!

Mes tirailleurs font claquer leur langue en signe d'affirmation profonde : un pli barre leur front. Leurs mains cherchent la mienne.

Voilà ces hommes que j'ai reçus un jour infiniment sauvages, apeurés et hostiles : pour eux, je suis celui qui leur ai appris à monter ces petites tentes qui se dressent là, parmi les herbes que le vent retrousse; à se servir de ces armes; à baragouiner ces mots par lesquels ils me disent leur peine. J'ai « marché » bien des routes avec eux et partagé tant de leurs misères! Ce sont des enfants que leur père va quitter.

Certes, c'est la destinée du colonial de voir les êtres passer sans pouvoir jamais s'accrocher à aucun et de se promener à la surface du monde sans s'arrêter nulle part. Malgré tout, j'aurai longtemps, je le sens, quelque peine à vivre, sans les gauloiseries de Serceau, le sabir de Sliman, les rires en fusée de mes tirailleurs. Chaque fois où j'ai quitté une « tribu guerrière » pour une autre, l'abandon de ceux que je ne devais plus revoir m'a paru navrant. J'allais pourtant vers des êtres pareils, qui continueraient les mêmes gestes. Aujourd'hui,

je m'apprête à entrer dans la vie civile et c'est l'adieu irrévocable.

Je vais laisser à jamais ces camarades, ces soldats de métier, hommes d'un autre âge; gaillards simples, sans détours, insouciants, fatalistes. Trop de choses ont passé devant leurs yeux, trop d'êtres circulent au fond de leur mémoire, pour qu'ils puissent désirer l'existence moutonnière du bureau ou de l'usine et un point ferme dans le fond tourmenté de leur vie... Pourtant D... me dit :

— Veinard! Moi, encore deux ans à attendre pour la retraite. Quand en aurai-je fini avec ce cochon de métier!

Pauvre D... qui m'a conté avec de telles exaltations ses grandes misères de Mauritanie! qui évoquait pour moi des plaines mornes, des hamada, des aregs, des monts brûlés. Le voilà qui se prend à envier le bonheur stable du rond de cuir! Hélas! Enfermé plus tard dans la cage de médiocres occupations, il souffrira d'avoir porté en lui le vertige de l'inconnu, de l'étendue radieuse, de l'effort physique; d'avoir été « un barbare » aux gestes libres, au cœur naïf, émerveillé...

Plus que mes camarades, c'est tout cela que je regrette. J'abandonne la fièvre de l'action, les marches sous les étoiles, les contrées

inconnues et encore, l'exercice, les appels, les rondes, les revues, la théorie, tous ces humbles travaux qui constituent le « métier » et qui sont ancrées à fond dans tout cœur de soldat. Voilà qu'il me vient cette crainte que l'atmosphère du pays natal, la douceur de la maison, les tranquilles pensées domestiques qui agitent les miens n'aient perdu leur sens à mes yeux. Ne vais-je pas quitter les seuls hommes dont je parle la langue et comprends les émotions? Ne me faudra-t-il pas désormais ces exils? Oublierai-je la lune de minuit épandue sur un camp, le petit violon de Boitou ou la rumeur profonde d'une colonne en marche? Sans doute, il n'y a pas encore bien longtemps, j'ai traversé dans ce morne Tell-Abiad, de sombres heures de découragement. Malgré tout, au fond de moi, quand les grenouilles clamaient aux horizons, sous les étoiles, ou quand le cri multiplié des huppes berçait les midis tranquilles je me disais : « Quelle heure unique je vis là! »

Guérirai-je jamais tout à fait, d'avoir erré en libre conquérant, parmi les tirailleurs, sur ces terres de soleil; d'avoir connu l'émotion de défendre avec quelques hommes un coin de cette étendue où passèrent nos Croisés...

FIN

APPENDICE

EXTRAIT DU JOURNAL DU SERGENT-MAJOR DARDOISE, DU 412e RÉGIMENT D'INFANTERIE, SURVIVANT DU DRAME D'OURFA.

La garnison d'Ourfa comprenait : une compagnie du 412e régiment d'infanterie, deux compagnies du 18e régiment de tirailleurs algériens, quelques spahis, une section de tirailleurs sénégalais, trois sections de mitrailleurs, soit douze officiers et quatre cent soixante et un hommes de troupe sous les ordres du commandant Hauger.

Le poste était situé au nord de la ville, sur une colline dominant celle-ci : les travaux de défense consistaient en tranchées et en murs très épais élevés aux endroits où l'on ne pouvait creuser le roc. La position occupait un espace de mille cinq cents à deux mille mètres sur trois cents de large.

7 février. — Un groupe de cavaliers apparaît à deux kilomètres et envoie un parlementaire porteur

d'un ultimatum : on nous donne vingt-quatre heures pour évacuer la garnison. Un refus énergique est opposé.

9 février. — Une vive fusillade dirigée sur nos positions part de la ville. Riposte énergique sur tout individu en armes aperçu de nos créneaux. Le Frère Gabriel, capucin, et deux sœurs franciscaines passent les lignes pour offrir leurs soins à nos blessés.

10 février. — Fusillade intense qui se prolonge dans la nuit; le téléphone qui nous relie à Aïntab est coupé; toute liaison avec l'arrière est devenue impossible.

12-14 février. — Fusillade continue. Les nuits sont employées à améliorer la défense, à creuser des boyaux permettant les liaisons entre petits postes. Le travail est pénible en raison du froid et de la neige qui tombe en abondance.

15 février. — Tir d'un canon de campagne ennemi; cinquante obus tombent sur nos positions, ne démolissant que quelques murs.

17 février. — Attaque vers minuit d'un de nos petits postes occupant une position importante sur un mamelon. Contre-attaque infructueuse : au jour, la position est perdue (dix-sept disparus). Une section du 412e régiment d'infanterie envoyée

pour reprendre le terrain ne peut progresser dans la neige épaisse d'un mètre et est repoussée par les rafales de mitrailleuses ennemies et des tirs de 77.

Les fusils-mitrailleurs du petit poste qui vient d'être enlevé ont été traîtreusement enrayés par un sergent algérien qui passe aux Turcs.

L'adjudant Joyeux à la tête d'une petite patrouille coupe la ligne télégraphique utilisée par l'ennemi.

18 février. — Une violente attaque déclenchée au lever du jour sur un de nos postes est repoussée.

19-27 février. — Feux continuels d'artillerie et de mitrailleuses sur nos positions. Les obus arrivent de plein fouet tirés du sérail à deux cent cinquante mètres. Impossible de contre-battre les canons pointés à l'abri de murs et de boucliers; nos mitrailleuses sont aussitôt repérées et nous avons à ménager notre matériel.

28 février. — Un de nos postes est attaqué après un bombardement intense. L'ennemi arrive à quelques mètres du parapet, mais est vigoureusement repoussé après avoir subi des pertes importantes.

Vers onze heures apparaît un avion français accueilli par des cris de joie délirants. L'avion survole la position à faible hauteur sous des rafales de balles et lance trois messages. Il faut attendre la nuit pour les ramasser : un seul est retrouvé. Le général Dufieux nous dit : « Vos

mauvais jours touchent à leur fin; vous serez bientôt secourus et ravitaillés. »

Ce même jour, la liaison avec l'un de nos petits postes est coupée par suite de la présence d'un groupe ennemi; elle ne pourra désormais se faire que par patrouilles de nuit.

5 mars. — Journée très dure. Bombardement intense suivi de six assauts consécutifs poussés par un ennemi innombrable. Les Turcs qui ont pris pied dans un de nos postes sont rejetés avec de fortes pertes.

6 mars. — Un avion apparaît. Il est salué par un tir très violent et se retire rapidement sans nous donner de nouvelles. L'inconnu de l'arrière pèse sur notre moral.

L'ennemi déclenche plusieurs attaques violentes en poussant des « you-yous » frénétiques. Il est repoussé, laissant des morts nombreux devant nos créneaux : son artillerie tonne jusqu'à la nuit.

7 mars-1er avril. — Tirs continuels de fusils et de mitrailleuses sur nos positions, le jour comme la nuit, nombreux obus. Engagements de patrouilles qui vont démolir des maisons pour prendre le bois nécessaire aux cuisines et tâchent de trouver des vivres dans le quartier syrien. Un détachement conduit par le sergent James livre un combat très dur.

2-8 avril. — Les projectiles ennemis continuent à harceler nos défenses. Bien que rationnés à l'extrême, nos vivres touchent à leur fin. Situation angoissante. Il y a longtemps déjà que le dernier mulet est mangé et les Algériens vivent depuis des semaines de riz et de farine, leur religion leur interdisant de toucher à ces animaux. Les pauvres bêtes nourries de sciure de bois et de paille de couchage constituaient d'ailleurs un piètre aliment. Nous recevons trois cents grammes par jour d'un pain grossier fait de déchets de riz et de balayures de magasin. L'eau va manquer complètement ; la ration est réduite à un litre et demi par homme, cuisine comprise. Enfin, dans le quartier arménien dont la population a fait cause commune avec nous et que nous défendons, la faim exerce ses ravages.

9 avril. — Après avoir rassemblé ses officiers, le commandant Hauger décide d'entamer des pourparlers avec le chef des forces turques et tchétées, tout en laissant ignorer notre situation au point de vue alimentaire.

La conversation est engagée par le docteur Beckhian qui demande des vivres pour les Arméniens réduits à manger de l'herbe. On lui répond que s'il réussit à faire partir les Français, la population arménienne sera ravitaillée et nullement inquiétée.

Dans l'après-midi, pourparlers entre le commandant Hauger et le capitaine Sajous, d'une part, la municipalité turque et le chef des forces natio-

nalistes d'autre part. L'accord est conclu et signé par le commandant Hauger, le capitaine Sajous, le moutesharif et le chef nationaliste Mameck pour organiser notre départ dont la raison officielle est la suivante : les Français se retirent pour que les Turcs permettent le ravitaillement de la population arménienne en pleine famine.

Convention du 10 avril :

1° Restitution des soldats capturés le 18 février.

2° Garantie de sécurité pendant le repli.

3° Dix otages.

4° Soixante chameaux, trente chevaux devront être fournis.

5° Sécurité des blessés ne pouvant être emmenés et qui sont soignés à l'hôpital Vischer.

6° Respect des tombes des tués.

7° Ravitaillement arménien.

8° Sécurité des Arméniens, du Dr Vischer, des religieux français.

9° Suspension d'armes le 10 avril à seize heures.

10° Signature du moutesharif, au nom de la municipalité et du commandant des forces nationalistes.

Le départ est fixé au 11 avril à une heure du matin. Point de direction : le poste français d'Arab-Punar par Seroudj.

10 avril. — Préparatifs de départ ; ce qui ne peut être emporté est brûlé.

11 avril. — Départ d'Ourfa à une heure du matin, sous escorte d'un officier et de quelques gendarmes

turcs. La colonne prend les formations assurant sa sécurité; trois pauses sont faites sans incident.

Vers cinq heures trente, l'ennemi déclenche son attaque dans la traversée du défilé de Feris-Pacha, menaçant notre arrière-garde et notre convoi de munitions.

Nous occupons aussitôt les crêtes aux abords de la route. L'ennemi renforcé de minute en minute précipite ses attaques auxquelles nous résistons de toutes parts, cinq heures durant. Nos munitions s'épuisent, le convoi est enlevé, l'encerclement se fait plus serré; sans cesse, les collines lointaines se couvrent de nouveaux assaillants. Voulant épargner des vies humaines et mettre fin à une lutte sans espoir, le commandant Hauger envoie un parlementaire porteur d'une note : « Je suis sans munitions, je me rends. »

L'annonce que nous allons manquer de cartouches déchaîne l'ardeur de nos assaillants et les précipite à la curée. Des vagues profondes se ruent sur nous; nous les fixons un moment à trois cents mètres, puis notre tir languit, il n'y a plus de munitions. Il est assez difficile de décrire ce qui se passe ensuite : étant chef de section, je fais mettre baïonnette au canon et lance mes hommes à l'assaut. Nous sommes submergés, séparés les uns des autres ou abattus par des projectiles tirés à bout portant. Ceux qui peuvent se dégager forment un carré autour du commandant. Une grêle de balles disloque ce petit centre de résis-

tance et un massacre formidable commence à coups de sabres et de poignards. Le gouverneur militaire meurt après avoir brûlé ses papiers; le commandant atteint d'une balle est égorgé; tous les officiers et la plupart des soldats subissent le même sort. Des luttes s'engagent autour des morts dont on arrache jusqu'aux souliers. Les blessés qui se traînent sont achevés et laissés complètement nus après avoir été lardés de coups de couteau. Ceux qui fuient le carnage sont poursuivis et abattus (trois d'entre nous réussirent à passer on ne sait comment et rejoignirent Arab-Punar distant de quarante kilomètres)...

Par miracle, je me retrouve vivant avec quelques camarades au milieu de cavaliers qui nous emmènent à Ourfa. Nous sommes jetés en prison.

Le surlendemain, vingt-trois prisonniers nous rejoignent, capturés au moment où ils touchaient au but. Ils ont été pris entièrement nus et sont arrivés, vêtus de débris de peaux de mouton. Parmi eux se trouvent le lieutenant Deloir et l'adjudant Joyeux.

Des terrasses de notre prison, nous assistons à une réjouissance monstre de la ville. Les têtes de nos officiers, brandies au bout de piques, sont promenées parmi une foule hurlante.

4511. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 2-25.



CROQUIS DU

CERCLE DE DJERABLOUS

EN 1919-1920